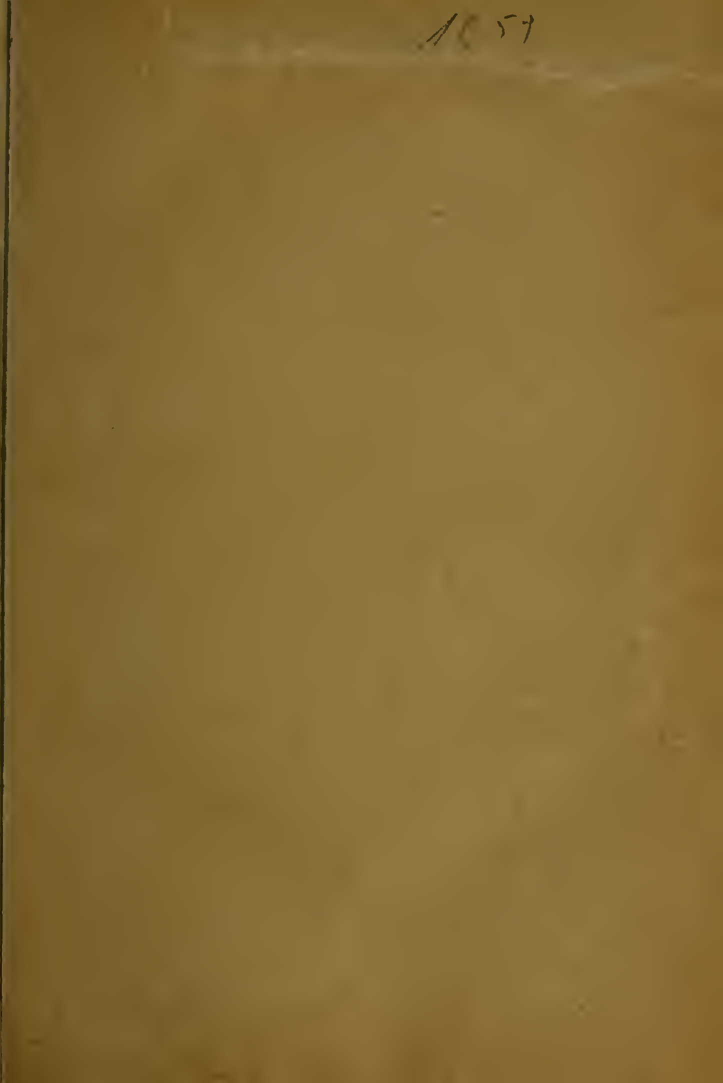
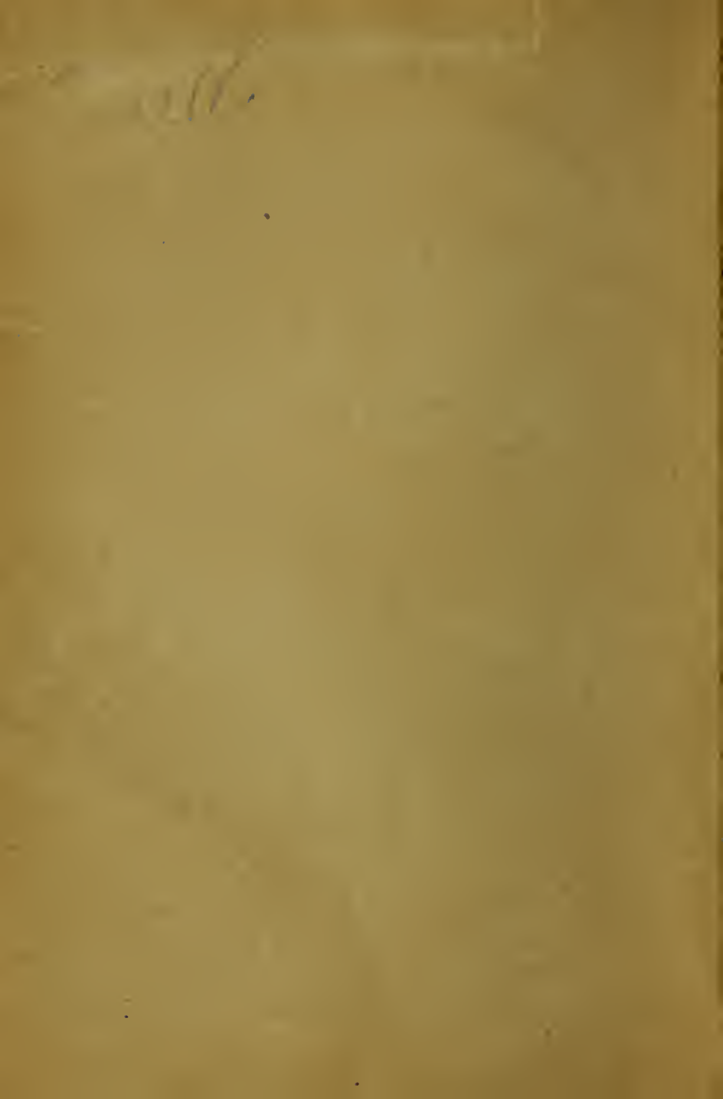







1857
2 vol

L'ARRETIN MODERNE

PAR L'ABBÉ DULAURENS

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem

PREMIÈRE PARTIE



A ROME
AUX DÉPENS DE LA CONGRÉGATION DE L'*INDEX*
ET A PARIS
CHEZ L. BAILLIÈRE ET H. MESSAGER
LIBRAIRES-ÉDITEURS, 12, RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE

1884

L'ARRETIN

MODERNE

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRETIN
MODERNE

PAR L'ABBÉ DULAURENS

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem

PREMIÈRE PARTIE



A ROME
AUX DÉPENS DE LA CONGRÉGATION DE L'*INDEX*
ET A PARIS
CHEZ L. BAILLIÈRE ET H. MESSAGER
LIBRAIRES-ÉDITEURS, 12, RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE

1884



A MONSIEUR

LEWIS BASTIDE

Négociant Anglais.

MONSIEUR,

Les soins que vous vous êtes donné pour m'instruire de votre religion font l'éloge de votre zèle. La belle Zéphire, que j'aime mieux que votre Livre, vous remettra le Nouveau Testament qui me fait déraisonner depuis quinze jours avec un capucin ami du P. Norbert (1) ancien manufacturier de Londres.

(1) De Chevrier, mauvais et insolent écrivain, assure effrontément, dans un Chiffon intitulé : *La vie du P. Norbert*, que ce Capucin était marié à Londres.

Un Chinois élevé dans la science des lettrés ne peut guère goûter, comme le dit fort bien votre saint Paul, le système de votre pomme crue et les suites brillantes de votre péché originel. La morale de votre Evangile m'a fait impression, c'est la même que Confucius prêchait à la Chine, deux cents ans avant qu'on l'annonçât à Jérusalem.

Votre sermon sur la montagne et le nombre de vos béatitudes m'ont ravi ; quelle provision ! *Bienheureux celui qui pleure : Bienheureux celui qui a faim* : que cela est beau ! *Bienheureux celui qui souffre l'injustice ; Bienheureux ceux qui sont maudits des hommes : Bienheureux ceux qui sont pauvres d'esprit, ils auront un Royaume.* Que cela est consolant

---

ou vivait publiquement avec une femme. Le P. Norbert n'a jamais été marié ; il est de notoriété publique qu'il a eu trois jolies servantes, dont il a eu trois enfants, lesquels eurent le bonheur de recevoir le St-Baptême. Ce n'est pas là donner dans le culte des Malabares.

pour M. le marquis de Caraccioli et pour moi! Une couronne peut flatter un petit marquis, il a déjà mérité celle des capucins.

Enchanté de vos Béatitudes, je communiquai au P. Mathieu le désir que j'avais de les acquérir, je lui demandai ce qu'il fallait faire pour me procurer ces bonnes choses. — Presque rien, me dit le révérend père, presque rien; avec un petit grain de moutarde de foi vous mettriez l'empereur dans la lune, le grand seigneur dans une étoile à queue, l'abbé de Lattaignan (1) dans le signe de

---

(1) Ce petit Auteur, dont les petits vers ont extasié les petites filles, dans les petites villes de Province, excelle dans les impromptus deshonnêtes. Voici le couplet qu'il a fait sur la belle main d'une blanchisseuse qui blanchissait ses colets et noircissait son âme.

Avec une aussi belle main
Qu'a-t-on besoin d'autres charmes?
Que vous devez du Dieu malin
Bien manier les armes,
Et quand cet enfant est chagrin
Bien essuyer ses larmes!

la Vierge, l'abbé Trublet dans le Taureau, et le Taureau au milieu de l'Académie, et Martin Fréron dans la ménagerie avec le Capricorne ou le bœuf érranger. — Mon père, dis-je au capucin, voilà des secrets qui valent bien ceux du petit Albert ; il ne s'agit donc plus que de trouver le grain de moutarde : enseignez-moi où j'en trouverai. — Hélas! me dit-il, on n'en trouve pas, on n'en vend pas ; tout l'univers ne pourrait vous en donner ; il faut le demander et l'attendre.

Je demandai au P. Mathieu s'il avait de la foi. — Oui, j'en ai beaucoup. — Et bien si cela est, c'est la même chose, il y a longtemps que je cherche un sorcier ; je sais que vous ne l'êtes point du tout, mais puisqu'avec votre grain de moutarde vous faites ce que font les sorciers, je vous prierai d'une grâce : voilà trente ans que je m'habille, me déshabille, que je bâille et que je médis. Ce rôle d'homme commence à m'ennuyer sé-

rieusement : puisque vous pouvez, avec un grain de moutarde de foi, jeter de Vienne en Autriche un empereur dans la Lune, ne pourriez-vous point me métamorphoser en coq, j'ai beaucoup de vocation pour être coq. J'aime cet animal à la fureur, c'est ma bête, que voulez-vous ? chacun a son *tic*.... Après tout le coq a son prix. Il entretient lui seul quinze ou seize femmes dans une paix admirable, n'est-ce pas le chef-d'œuvre de l'esprit humain ? Ses petits rivaux, les Bajazeth, les Mustapha et leurs valets de pied à trois queues doivent baisser la lance devant le coq. Leurs sérails peuvent être mieux meublés que le sien ; mais les sultanes favorites sont-elles aussi fréquemment favorisées des petites politesses de Sa Hautesse, que les femmes du coq ? Tout périt d'altération dans le sérail, tandis que le poulailler est humecté de la rosée des dieux. Les dames musulmanes sont réduites à un filet d'eau ; quelle disette pour

des tempéraments enflammés par un climat brûlant!

La nature obéit aux désirs du coq ; qu'il est glorieux pour lui de plier la nature à sa volonté! Il n'a pas besoin des *ingrédiens* qu'il faut à un vieux duc, ni de cette multitude de postillons qu'il faut à nos demi-hommes, nos quarts-d'hommes et nos bouts d'hommes d'aujourd'hui. — Ah! malheureux Chinois! me dit le P. Mathieu, quel désir déshonnête avez-vous d'être coq! Le ciel équitable vous punira tôt ou tard; vous irez finir vos jours dans un pot-au-feu, vous servirez peut-être de nourriture à quelques misérables pécheurs qui ne seront point en état de grâce... Allez, vous êtes un impie, j'ai de la foi, mais mon grain de moutarde n'est point assez gros pour faire des merveilles... Vous me scandalisez, je suis simple, et les simples ont la sainte habitude de se scandaliser... Tenez, si vous étiez à Paris, on vous renfer-

merait pour toute votre vie à Bicêtre.

Je demandai au père ceux qui me feraient un si mauvais traitement. — Nos ministres, me dit-il, qui sont très éclairés et qui font construire des bateaux plats (1) ; notre Archevêque qui fait si joliment de petits billets de confession, et notre Sorbonne qui fait des âneries sur l'abbé de Prades. — Mais pourquoi ces gens-là me feraient-ils coffrer à Bicêtre? — Pourquoi ? parce que vous n'avez pas un grain de moutarde de foi. — Vos ministres, votre archevêque et votre plate école peuvent-ils me donner un grain de foi ? — Non. — Eh bien ! puisqu'ils ne peuvent me le donner, pourquoi me puniraient-ils ? — Oh ! dame, voici la raison : La constitution de l'Etat fondée sur le catéchisme de Sens, oblige les sujets à croire ce que leurs pères ont cru, parce que leurs pères

(1) Bateaux qui étaient réellement plats.

ont cru les choses sans examiner s'il y avait du bon sens dans les choses. Ils aimaient le cabaret et philosophaient dans les caves. C'est pourquoi nous enfermons aujourd'hui entre quatre murailles ceux qui ne sont point aussi robustes qu'eux dans la croyance des hautes choses.

— Lorsque nos pères, dis-je au capucin, ont élevé notre premier empereur sur un bouclier au milieu du peuple pour le rendre l'arbitre de leurs différends, ils ne lui ont point dit : Votre Majesté pourra nous faire pendre quand nous ne croirons pas que sept et trois font quarante-cinq. Mais ils lui ont dit : Nous vous consacrons nos cœurs, nous sacrifions nos biens et nos jours à la sûreté des vôtres, nous vous obéirons à condition que vous ne lâcherez pas une partie de votre puissance, à ceux qui voudront égorger les gens qui ne pourront croire ce qu'on ne peut compren-

dre (1). Si votre bienfaisante Majesté, ô digne empereur, faisait brûler un aveugle à cause qu'il ne verrait point le soleil à midi, votre Majesté commettrait une horreur. Ainsi ferait-elle en punissant ceux qui n'ont pas le grain de moutarde du P. Mathieu.

— Vos réflexions sont justes, me dit le capucin, mais vous dites la vérité; la vérité est une chose dont on ne se sert point, cela est trop dangereux dans la main d'un honnête homme. Si notre frère quêteur, qui ne fait jamais mentir le proverbe qui dit : *Que le sac d'un mendiant n'est jamais plein,* s'avisait de dire la vérité, notre couvent mourrait de faim. — Mon père, d'où vous vient la foi ?

---

(1) La sagesse de Dieu, dit un savant, ne peut exiger de l'homme ce qu'il n'est point capable de faire, si une homme, après mille efforts, ne peut s'assurer de la révélation, cet homme n'est point coupable, parce que tout ce qu'on nous dit être révélé ne nous a été donné que par des hommes capables de se tromper comme nous.

— Belle demande ! de la vérité. — Si la foi vous vient de la vérité, pourquoi ménagez-vous tant la vérité ? Un homme qui n'est pas vrai, n'a point de religion. — Monsieur le Chinois, je vois que vous ne connaissez pas l'Ecriture, vous n'avez point lu David qui dit expressément : Tout homme est menteur. *Omnis homo mendax*. Vous voyez que ce passage de l'*Apocalypse* nous oblige à ménager la vérité, car si l'homme ne mentait pas, il ferait mentir le Saint-Esprit ; nous ne voulons point donner le démenti à personne, et en France c'est une affaire d'honneur.

Voilà, Monsieur, comme nous déraisonnons avec le P. Mathieu ; avouez que la religion chrétienne est bien mal prêchée par ces moines ignorants qui convertissent dans les gazettes les Indes et les philosophes de la Chine. Une religion qui annonce une morale aussi belle que la vôtre, n'a que faire de l'organe enroué d'un capucin pour être

estimée des hommes ; il serait à souhaiter que tout le monde pût la pratiquer comme vous ; vous avez rempli à mon égard ses plus beaux préceptes, lorsque, poursuivi par des sots qui soupçonnaient que mon grain de moutarde était peu de chose, vous m'avez tendu une main salutaire. Vivez toujours dans mon cœur ; que ce ſaible ouvrage que j'ai l'honneur de vous dédier, soit le monument éternel de ma reconnaissance. Si les sots viennent vous dire que votre nom à la tête d'un méchant livre vous déshonnore, répondez : Mon ami est un garçon sans esprit et sans finesse, il a cru me rendre hommage en me dédiant son Ouvrage, j'ai agréé son zèle ; je condamne ses sentiments, j'aime son cœur, et aussi indulgent que Molière, je dis :

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'au malheureux qui compose pour vivre,

Je suis, avec le Zinzin des Chinois,

Monsieur,

Votre ami,
Modeste tranquille
XAN-XUNG.

A Berlin, 12 Mai 1762.

PRÉFACE

OU L'HISTOIRE DE MES TROIS BAPTÊMES

CREDO IN UNUM DEUM

Premier et dernier article du symbole des philosophes.

La Préface est ordinairement le plus mauvais d'un livre. Pour faire le mauvais morceau de mon livre, je vais conter, en manière de Préface, l'histoire de mes trois Baptêmes.

Je suis Chinois, connu dans la République des lettres par un très-méchant poème et de la prose à peu près aussi détestable. Je fus baptisé à Douai en Flandre, par le fameux P. Duplessis, qui menait alors dans cette ville les pécheurs à la voile, en prostituant de toutes ses ſorces le bénéfice de l'absolution.

Mon parrain était un procureur au Parlement, il croyait aux revenants, et avait furieusement peur de la monture de St-Michel. Les jésuites, qui enseignent encore dans cette province l'art d'assassiner les rois, à cause que mon parrain, les protègent, lui dirent un jour que je composais un ouvrage sur les jupons des onze mille Vierges, une analyse des rêves des sept Dormants, avec un supplément aux gentillesses du Cochon de St-Antoine. Mon parrain vint à deux heures de la nuit accompagné de six figurants de la maréchaussée ; cette pantomime me fit rire, je lui demandai bonnement s'il venait me faire mettre en rime le tarif du vingtième, ou les magnifiques remontrances du Parlement de Flandre. Pour réponse, mon parrain, qui ne rit point, me fit conduire en prison et le même jour il écrivit dix pages d'horreurs à la Cour et termina sa requête par ces beaux vers de M. de Voltaire :

Xan-Xung est en secret bien mauvais Catholique,
On a trouvé chez lui la bible de Calvin,
A ce funeste excès vous devez mettre un frein :
Il faut qu'on l'emprisonne ou du moins qu'on l'exile.

Mon parrain était bien à la Cour (1), il me procura l'honneur d'une correspondance de lettres avec Sa Majesté Très-Chrétienne et M. d'Argenson. Je reçus de Versailles ce que l'on appelle une lettre de cachet, qui m'envoya aux environs de Quim-

---

(1) Mon parain était un Magistrat d'un génie distingué. Cet homme, qui a fait les malheurs de ma vie, a été peint par M. de Voltaire. Voici le portrait :

Ce Magistrat, dit-on, est sévère, inflexible,
Rien n'amollit jamais sa grande âme insensible,
J'entends, il fait haïr sa place et son pouvoir,
Il fait des malheureux par zèle et par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu sans qu'on le sollicite,
Courir d'un air affable au devant du mérite,
Le choisir dans la foule et donner son appui.
A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?
De quelques criminels il aura fait justice!
C'est peu d'être équitable, il faut rendre service.
Le juste est bienfaisant....

percorentin, où j'ai joui de l'agrément de voir arriver les vents de quinze cents lieues.

Je partis pour mon exil avec le P. Duplessis qui m'accompagna jusqu'à Arras. En entrant dans cette ville il me dit : Xan-Xung, mon fils spirituel, vous allez faire un long voyage. Avant de quitter le savant pays d'Artois, il faut boire à la fontaine d'eau vive, qui ne tarit jamais, et dont les eaux dèsaltèrent toujours. Il me conduisit sur la porte de la cité et me dit, en me montrant un Calvaire gratté et repeint à neuf : Voici, Xan-Xung, la fontaine. Le révérend me fit réciter ce qu'on appelle en Europe *Pater* et sept *Ave Maria*. Ces formules de compliments étaient des prières qu'on faisait au Calvaire. Le compliment de l'*Ave Maria* me parut fort sot, surtout pour un Calvaire. Le voici à peu près, autant que la mémoire me le rappelle ; *je vous salue, Marie, pleine de grâce, que votre royaume nous advienne, vous*

êtes bénie, entre toutes les femmes, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, que le fruit de vos entrailles soit béni; ne nous laissez point succomber à la tentation. Ainsi soit-il.

Je coupai trois à quatre fois cette oraison en disant au jésuite: Mon père, pourquoi bénissez-vous le ventre du Crucifix? Cela me semble original. — Vous êtes encore dur de foi, Xan-Xung, me dit-il, cette prière s'adresse à la mère du Crucifix, et ne concevez-vous pas que la mère et le fils sont à peu près la même chose; notre P. Ignace ne les distinguait guère, il était si bête. C'est pour cela que le Crucifix lui a donné son paradis, sans conséquence, comme au bon larron. En quittant Arras, le P. Duplessis me fit présent d'un grand chapelet qui avait touché au St-Calvaire et à la sainte chandelle, en m'exhortant à ne point négliger un bijou si précieux.

Je passai six années dans mon exil. Mon-

sieur le maréchal duc de Bellisle reconnut mon innocence et me décacheta aux conditions de ne point voir mon parrain et de me tenir éloigné de lui de la distance de vingt lieues. Il est bien douloureux pour un filleul d'être éloigné d'un parrain qui lui a fait tant de bien, et qui voudrait lui en faire encore, s'il le tenait.

Je vins à Paris, je logeai dans la rue St-Benoît, derrière l'Abbaye St-Germain, où j'allais tous les dimanches dire des chapelets en l'honneur de la Messe. Mon chapelet était pendu à ma ceinture comme l'écritoire de nos lettrés. Mon air recueilli à réciter les *Ave Maria*, m'attira bientôt les regards des dévotes du quartier. Oh ! le divin garçon, disaient-elles, que ce Chinois ! Il dit son chapelet avec l'élégance d'un vieux frère jacobin ; il doit être très-bien avec son ange gardien.

Comme je craignais de m'égarer dans

cette ville immense, je ne quittais point la rue St-Benoît. Je me promenais le long des murs de l'Abbaye, j'employais ordinairement deux heures l'après-midi à cette promenade. Les mouches de la police s'aperçurent qu'un étranger se promenait régulièrement dans la rue St-Benoît. Ils crurent qu'il était du soin de leur charge de tracasser un homme qui ne sortait pas de cette rue. Ils m'accusèrent de quelques mauvais desseins et me rendirent suspect au lieutenant de police (1).

---

(1) La police trouble souvent à Paris la tranquillité des honnêtes gens par des terreurs paniques. Ses mouches font quelquefois, par leurs fausses alarmes, le malheur des particuliers. Amsterdam, une des plus grandes villes du monde, le théâtre de toutes les religions, n'a point toute cette parade de guet à pied et à cheval : vingt-quatre sergents de ville contiennent dans l'ordre un peuple immense. A Paris, on a peur de son ombre, on donne à ces soins inquiets le nom de prudence; mais, dit M. Racine,

.... tant de prudence entraîne trop de soin.
Il ne faut point prévoir les malheurs de si loin.

Monseigneur le lieutenant, pour donner à la Cour des preuves de sa vigilance, m'envoya un certain coquin nommé Durocher. En m'abordant, ce vilain homme me demanda : — De quelle nation êtes-vous ? — Chinois. — Que faites-vous à Paris ? — Rien. — N'êtes-vous pas sorti de la rue St-Benoît depuis que vous êtes à Paris ? — Non. — Pourquoi vous promenez-vous toujours le long de cette rue ? — C'est mon goût. — Le temps où vous ne vous promenez pas, à quoi l'occupez-vous ? — A lire. — Avez-vous beaucoup de livres ? — Un seul. — Quand vous l'avez lu, que faites-vous ? — Je le recommence. — Avez-vous de l'argent ? — Fort peu. — Quand vous l'aurez dépensé, que ferez-vous ? — Je n'en sais rien. Durocher alla rapporter ce dialogue à la police. On me mit dans le catalogue noir, comme suspect à l'État, à cause que je me promenais dans la rue

Saint-Benoît et que je n'avais qu'un livre.

Le Parlement, dans ce temp-là, était en guerre avec un archevêque très honnête homme, mais qui n'avait pas assez de tête pour être archevêque. Ce bon prélat, trompé par les jésuites, les protégeait. Des hérétiques sans hérésie voulaient élever un autel à côté de celui des jésuites du faubourg St-Antoine, qui vendaient du vert-de-gris. Ceux qui parlaient pour l'érection de cet autel, étaient dans les disgrâces de Monseigneur. Je m'avisai de dire à un prêtre Irlandais, avec qui je logeais dans un sixième, que cette petite guerre, ces petits billets de confession déshonoraient la France et l'esprit humain. Deux jours après, un fanatique, nommé M. de Lormel, faiseur de rubriques à St-Nicolas-du-Chardonneret, vint me trouver et me dit : Monsieur le Chinois, vous avez l'air d'avoir été baptisé avec du gros sel, vous êtes un mauvais baptisé, vous tenez des

propos sur nos billets de confession... Savez-vous pas que les jésuites les ont imaginés pour la propagation de la foi et de la guerre; cela entretien furieusement nos querelles pour la bulle, tâchez, s'il vous plaît, de vous taire; autrement nous pourrions vous faire avoir une lettre de cachet; quoi qu'on soit chrétien on aime à se venger, Monseigneur a les poches pleines de lettres de cachet.

Les jésuites, quelque temps après, furent foudroyés par un arrêt du Parlement de Paris, qui occasionna des feux de joie dans tout le royaume. Je pris part à l'allégresse publique, j'écrivis sur un chiffon de papier: *Cet arrêt met les jours d'un Roi que j'adore en sûreté. Ces monstres ont enseigné assez longtemps une morale pernicieuse pour l'Etat.* Le prêtre Irlandais trouva ce papier, le porta à M. de Lormel, celui-ci à M. de Beaumont, M. de Beaumont à la chambre syndicale des libraires, la chambre des libraires à

un faquin nommé d'Emmery, ce dernier à M. de Sartines, M. de Sartines, à un exempt qui vint pour m'arrêter; mais le pigeon était envolé. Depuis cette aventure, j'ai toujours ignoré pourquoi monseigneur le lieutenant de police se mêlait de moi; je n'étais ni lanterne, ni fiacre, ni putain, ni boue de Paris.

Je quittai le pays des lettres de cachet, je vins dans celui des lacets. Me trouvant sans pain dans Constantinople, je composai de méchants vers ; ne gagnant pas de pain avec le langage des dieux, je me tournai du côté des mortels. Je portai des paquets à la messagerie pour la Mecque. Comme je les portais très-proprement, je me fis des protecteurs, ils m'obtinrent la survivance du premier crocheteur du Mouphti. J'allais entrer en charge lorsque je fus pris avec un panier de vin, que je portais à un vieux Dervis, qui se saoulait régulièrement six fois la

semaine. On me mit en prison ; le lendemain je comparus devant l'official du Mouphti, qui me donna le choix d'être empalé dans vingt-quatre heures, ou de me faire circoncire. Quoique je n'eusse jamais été empalé, je m'imaginai bien que l'opération de la circoncision était moins douloureuse que *l'empalage*. Je me déterminai galamment à me faire couper le prépuce.

Le jour de la cérémonie, on prépara sur le soir une chambre superbement illuminée; un vieux Dervis me coupa très-saintement le prépuce, deux filles dévotes mirent de la charpie sur la plaie. Après l'opération, le Dervis me dit : *Que le Prophète soit loué, de chien de chrétien que tu étais tout-à-l'heure, te voilà un fidèle croyant; tu auras à choisir dans le Paradis entre les filles aux yeux bleus*. Comme j'aime les yeux bleus, surtout dans les belles filles, le compliment me fit plaisir.

La douleur de l'opération m'avait fait un

peu jurer. Les Musulmans, disais-je en moi-même, sont bien Turcs de faire du mal à un honnête homme dans ce monde, dans l'idée de lui faire du bien dans l'autre. Les hommes sont sots partout. Un Indien met son derrière sur des clous ; un capucin écorche le sien, on me coupe le prépuce pour avoir le Paradis ; quel rapport y a-t-il entre un devant, un derrière et le Paradis ?

La circoncision m'attira la disgrâce des capucins du faubourg de Constantinople. Depuis que j'étais Turc j'étais plus charitable (1). Je faisais du bien aux chats et aux chiens délaissés afin de remplir le grand précepte de la charité musulmane. Car Mahomet a fait dans son Koran des articles pour les

(1) Les Turcs sont des gens fort honnêtes, d'un sens droit, bons maris ; leur charité est si grande qu'ils ont des pourvoyeurs chargés du soin de nourrir les chats et les chiens délaissés. L'Alcoran n'est qu'amour et charité.

chats. Je payais chaque semaine deux sols de notre monnaie aux pourvoyeurs des chats orphelins ou abandonnés. J'étendais mes charités sur les capucins, que je regardais comme les chats abandonnés de la raison. Le P. Pancrace vint chercher sa quête à l'ordinaire ; dès qu'il eut serré mon aumône, il me dit mille injures : Malheureux apostat, vous avez fait couper votre chair, le bon Jésus vous fera griller dans un ſeu dévorant. — Votre menace, répondis-je au Père, est plaisante, votre bon Jésus n'a-t-il pas été circoncis ? — Bon, bon, le bon Jésus... cela est vrai, il s'est fait circoncire, mais c'était par politique et pour fermer la Sinagogue avec honneur. — Et moi, lui dis-je, je me fais circoncire pour éviter d'être empalé ; ma raison vaut bien celle de fermer honnêtement la porte d'une Sinagogue qu'on venait détruire.

Les capucins pouvaient me faire un mau-

vais sort auprès de l'Ambassadeur de France; dans cette crainte, je quittai mes frères Turcs, je m'embarquai pour l'Italie, dans le dessein; de passer en Prusse. J'arrivai à Rome, j'allai loger dans la rue Maubuée de cette ville. Une fille du monde belle comme l'amour et presque aussi jeune que ce dieu, m'aborda et me dit : *Signore volete farmi, quello che hanno fatto per farmie.* — Oui, ma belle enfant, je ferai volontiers avec vous l'anniversaire de votre conception. La courtisanne me fit monter dans une chambre et me dit : — Avant d'aller plus loin, voulez-vous bien faire une politesse à cette image ? Il faut songer à son salut. Elle tira un rideau et me fit voir la Mère de la pureté avec son saint enfant, à qui nous fîmes le même compliment que le P. Duplessis m'avait fait réciter au calvaire d'Arras.

Le compliment fini, je fus dans les bras de la courtisane, ses charmes enflammèrent

tellement mon imagination, que je crus jouir des Cléopâtre, des Julie, des Messaline et de toutes les beautés de l'histoire romaine. Ces grandes images occasionnèrent des prodiges de valeur d'un goût plus exquis pour Suzanna que les antiques de Rome ou le fuseau d'Hercule.

Dans les intervalles du jeu, Suzanna avait badiné avec les signes de ma circoncision, son cœur sensible s'était attaché au mien. Je la voyais tous les jours, elle se flattait de me fixer : cet espoir faillit m'être funeste. La belle Suzanna faisait deux métiers, celui qu'elle avait fait avec moi, et celui d'aller à confesse les dimanches et fêtes et de recevoir fort décemment ce que le P. Pichon recommande expressément aux filles empâtées dans de pareilles habitudes.

Suzanna me confessa avec ses péchés, et dit à un P. Mathurin qui était fort sot, qu'elle avait vu des pièces appartenant à un circon-

cis, qui feraient honneur à tous les châtrés de la musique du pape, qu'elle le priait de vouloir me convertir, qu'elle avait dessein de m'épouser. Suzanna lui donna mon adresse.

Un lundi matin je vis entrer le moine. — Qu'il est extraordinaire, me dit-il brusquement, qu'un homme de la Judée croie à l'Ancien Testament et au vieux Moïse ! Hélas, c'est votre nation, malheureux ! qui a dressé le bois de la croix ; vous pouvez réparer la faute de vos pères, en portant la croix à votre tour ; oui, monsieur, sans la croix il n'y a point de salut, *Sine crux, sine lux, non est salus.* Vous voyez que j'entends bien mon Saint-Mathieu... vous voyez... je porte une croix d'Arlequin sur mon scapulaire ; cela est très mystérieux au moins ; le blanc veut dire le principe de toutes les couleurs, le rouge est le symbole du feu, et le bleu l'emblême de la mortification. C'est notre père Jean de la

Mathe qui a vu cette croix dans des cornes. Les Juifs pouvaient-ils penser que l'arbre de la croix aurait été peint sur nos scapulaires ? c'est l'accomplissement de vos prophéties. Croyez-moi, monsieur le circoncis, croyez à l'arbre de la croix, ou je parlerai de vous à l'Inquisition.

Le Sermon pitoyable du Mathurin me donnait envie de rire ; mais comment oser rire dans un pays d'inquisition ou de Bastille ! Pour tromper le missionnaire de Suzanna, j'entrai dans ses vues, je promis de me faire instruire, dans l'espoir d'avoir le temps de quitter Rome. Je fus bien étonné, deux heures après, d'être arrêté par les gardes du Saint-Office et conduit comme un criminel au couvent des Mathurins, où l'on m'enferma pour m'instruire des beautés de la charité chrétienne.

Les suites de Douai m'avaient instruit des mystères de la religion romaine, je fus bien-

tôt en état de recevoir le Saint-Baptême. Le jour où je devais renoncer aux promesses du vieux Testament fut annoncé avec éclat. Vers les dix heures du matin on me conduisit dans l'église, où les meilleurs châtrés exécutèrent des motets admirables. Le prieur fit un mauvais sermon, après quoi l'on m'administra le sacrement du baptême. J'eus pour parrain un prélat et pour marraine une dame de condition, qui était la maîtresse de mon parrain. On me nomma Eustache, Christophe, Clément, Barbario.

On avait invité les corps religieux à cette cérémonie. Le P. Provincial des jésuites de Flandre, dont j'étais connu, se trouvait pour lors à Rome, député sans doute de sa province pour inspirer de l'humeur au Saint-Père contre le Parlement de Paris. Ce Jésuite m'avait observé pendant toute la cérémonie ; à la sortie de l'Eglise il m'aborde avec une sorte d'inquiétude : Mon ami, n'êtes-vous

pas ce Chinois que notre père Duplessis a baptisé à Douai ? Comme les vilains cas sont niables, et que mon baptême était un vilain cas, je niai d'être Xan-Xung et pour me débarrasser plutôt de ses questions je lui montrai les signes de ma circoncision. Le Révérend m'embrasse en s'écriant : Dieu soit loué, mon frère, j'ai vu où gisait votre prépuce. Alors me caressant du plat de la main, il me pria de l'aller voir et m'assura fort chaudement de son amitié. Je compris que le Père n'aimait point les belles Suzanna ; il aimait davantage les garçons du diocèse de Bourges. Nous n'aimons pas les monstres à la Chine.

A la sortie du couvent des Mathurins je quittai Rome, j'avais été baptisé deux fois, un témoin tel qu'un jésuite pouvait me faire brûler dans vingt-quatre heures. Je m'embarquai pour Lisbonne. J'arrivai heureusement dans cette ville et le hasard me fit tomber

dans une auberge où la fille venait d'accoucher des œuvres d'un P. jacobin attaché au tribunal de l'Inquisition. L'hôtesse me pria de nommer l'enfant de sa fille, je fus flatté de cet honneur.

Quelques jours après le rétablissement de l'accouchée je lui fis ma cour. Ma commère était une fille de dix-huit ans, d'une beauté ravissante; une fois qu'elle était au lit je m'en approchai, je fis l'agréable; j'avais la barbe fraîche; quand on est rasé de près on fait plus hardiment le beau garçon, j'eus le bonheur de plaire à Olympe et de coucher avec elle. Un autre soir, le P. jacobin me surprit dans les bras de ma maîtresse et sans faire de bruit il se retira: une heure après je fus pris et conduit dans la prison du Saint-Office pour avoir couché avec ma commère, crime que l'Inquisition punit du dernier supplice.

J'étais depuis trois mois dans les cachots

du St-Office, lorsque je comparus devant les juges de cet affreux tribunal. Pourquoi avez-vous couché avec votre commère, me demanda l'inquisiteur? — Les charmes d'Olympe, lui dis-je, m'avaient flatté; enfant de Jacob et de David, je n'avais que les faiblesses de mes pères: ma loi fondée sur la chair et le sang ne distinguait pas le sang des commères de celui des autres filles. Dieu nous avait permis d'épouser les veuves de nos frères, c'était bien pis que de coucher avec nos commères. — Ah! malheureux juif, répondit un jacobin, quelle différence de ta vieille religion à la nôtre qui est toute charité? Si tu avais été baptisé tu aurais résisté aux appas de ta commère, et tu n'aurais point commis charnellement un inceste spirituel. — Ah! mon révérend, est-il possible que votre sacrement de baptême produise tant de grâces, il doit être bien beau? — Oui, mon ami, il est beau et bon, je te

le jure par notre S.-P. Dominique et Notre-Dame du Rosaire qui ne peut mentir. Ecoutes : si tu veux te faire baptiser, tu deviendras blanc comme la neige et la Sainte Inquisition te pardonnera d'avoir couché avec ta commère.

J'adorai en secret la Providence ou le Dieu de Confucius de me procurer, dans un peu d'eau, une ressource contre les cruautés d'un tribunal de sang. Un jacobin vint me catéchiser dans la prison ; comme j'étais mieux instruit que le prédicateur, mes connaissances passèrent pour un prodige.

Le grand jour de l'auto-da-fé étant arrivé, on m'apporta la veille les habillements qui devaient me décorer dans cette cérémonie. Un diable peint en camaïeu devait me servir de couvre-chef, un sanbénito orné de flamme où le pot au noir était renversé, devait orner mon précieux corps. J'eus pour parrain un Portugais qui avait blanchi dans

toutes les charges des familiers du St-Office. En m'abordant il me dit : Je te salue, heureux gibier échappé aux flammes de l'Inquisition. Tu est le premier juif que les jacobins aient converti depuis que je me connais, j'ai quatre-vingt-deux ans, j'ai fait brûler pour ma part cent quarante personnes de ta nation; avoue que je dois être agréable à Dieu. — Je vous félicite, monsieur, de vos bonnes œuvres. L'odeur d'un juif doit être une fumée excellente à l'Eternel.

Je fis la procession du St-Office et je fus baptisé pour la troisième fois; j'eus pour marraine une fille dévote qui avait eu beaucoup d'amants, beaucoup d'enfants, et qui, malgré la prodigalité de ses faveurs, n'avait point trouvé de mari; de désespoir elle avait épousé l'enfant Jésus et s'était mise de la confrérie du Sacré-Cœur. Elle me nomma Fidèle, Amant, Constant; ces noms me parurent fort galants, une dévote con-

naît toutes les beautés du martyrologe.

Je m'enbarquai pour Hambourg, de là je passai en Prusse, où je jouis, au sein de la plus affreuse misère, de cette joie pure dont le ciel récompense les vertus. J'ai composé cet ouvrage à la hâte comme toutes mes productions ; un homme qui manque de pain n'a point le temps de relire son travail. J'ai donné le titre de l'Arretin à ce livre à cause que cet auteur satyrique ne fit grâce à personne dans son siècle : plus sage que lui, je respecte les hommes et j'attaque leurs erreurs et leurs préjugés. Ceux qui chercheront dans ce livre à me connaître m'ignoreront toujours, avec des mœurs irréprochables et un cœur excellent, j'ai cru servir l'Être suprême en respectant les lumières de la raison qu'il m'a donnée. Ma religion est celle que sa main a gravée dans mon cœur et la première qu'il donna aux hommes. Je croirais dégrader son être, si je croyais

qu'il ait pu changer. Un Dieu qui ferait une religion au matin, une religion à midi et une autre le soir, serait aussi petit à mes yeux qu'un écolier de sixième qui fait son thème en trois façons.

L'ARRETIN
MODERNE

L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Les Dieux ont fait les singes et les hommes :
Pouvons-nous être autrement que nous sommes ?

Dans un siècle où les pères et mères n'ont plus de mœurs, il est difficile de donner une bonne éducation aux enfants exposés à copier les méchants tableaux qu'ils ont sous les yeux. Le mauvais exemple devrait sans doute produire des monstres dès la seconde génération, si la légèreté, la décence et la politesse n'avaient mis nos Français au-dessus des mœurs. Nous sommes corrompus, nous sommes décents : nos enfants deviendront ce

que nous sommes. Les dépenses que nous faisons pour les instruire aboutiront à ces termes. L'éducation que nos vieux Bayards, nos Montmorency des siècles gaulois donnaient à leurs enfants, n'est plus propre à notre âge. Nous aimons nos faiblesses, nous affichons nos crimes, et nous chantons nos défauts. Comment parler de vertu en préconisant le vice, ou en donnant un air aimable à ce qui paraissait honteux à nos grand'mères? Un tête-à-tête, un corps-à-corps faisait trembler nos vieilles comtesses; une ancienne baronne n'osait sortir à vingt pas de son château sans son très-honoré époux. Les dames respectables du canton n'osaient pas honorer madame la baronne, sans la compagnie de monsieur le baron. Le baron n'avait que sa femme; messieurs les baronnets, ses fils, ne connaissaient point de petites maisons, ni de femmes agréables à monsieur; ils avaient tout au plus le mauvais exemple du cabaret, d'où nos grands-pères ne sortaient guère; le scandale de quelques procès avec le curé de la paroisse pour les honneurs du goupillon (car nos anciens ba-

rons avaient beaucoup de petites misères) sur le plomb de leurs gouttières ; de beaux droits sur les vitres de l'Église, et le privilège d'assommer les paysans de leurs nobles mains, lorsqu'ils pouvaient les soupçonner d'avoir mangé un lièvre de la baronnie.

L'éducation d'un seigneur gaulois aboutissait au retour du collège à faire un procès, à s'ennuyer avec madame dans le fond d'un château, à courir un lapin, à dire de gros propos, à se ruiner à la guerre. Notre siècle, qui est sans contredit le siècle de l'esprit et des petites choses, a changé notre éducation et notre façon de voir les objets. Nos défauts sont tirés au clair, nous n'avons ni commerce ni différends avec le curé de notre paroisse, nous donnerions tous les goupillons de l'Église romaine pour un jour de plaisir, nous ne chassons point les lapins, nous ne battons point les paysans, et nos baronnes, heureusement, ne sont point toujours dans la compagnie de leurs barons.

Les enfants des anciens barons imitaient leurs pères : nos enfants nous imiteront. Les enfants sont des singes ; les singes font ce

qu'ils voient faire à leurs pères; sans envoyer nos enfants au collège, montrons-nous à eux, dès qu'ils seront nés; plaçons-les dans le monde aussitôt qu'ils commenceront à balbutier; ils deviendront comme nous, corrompus et décents. Il est inutile de leur peindre la sagesse et la vertu sous de vieux fantômes, qu'ils ne trouveront point dans nos cercles, dans nos spectacles et dans nos livres modernes, sinon dans nos grands dictionnaires, aux lettres S. et V.

La mère s'acquittera de l'obligation de nourrir son enfant; celles qui nourrissent conservent plus longtemps leur gorge : les dames ne doivent pas se priver d'un si bel agrément pour un peu de peine. Vous ne suivrez point la barbare coutume de gêner les membres de votre enfant, d'empêcher la libre circulation du sang et des humeurs, en le comprimant avec vos ligatures; vous le mettrez dans un lit de feuilles sèches, vous lui laisserez l'usage naturel de ses membres. Les lapins, les singes n'emmaillottent point leurs petits; rarement ces animaux sont estropiés; ce sont vos ligatures qui forment vos *bancales*, qui

occasionnent des hernies à vos garçons. Les sauvages, plus près de la nature, et les singes, doivent être vos maîtres.

Aussitôt que votre enfant aura l'envie de marcher, vous ne le tiendrez point avec vos rubans et vos plattes lisières, qui lui ôtent la hardiesse de se tenir ferme sur les pieds : laissez-le ramper quelques mois sur la terre ; c'est sa première vocation. Ne craignez point qu'il se blesse en tombant. La nature a établi une espèce d'équilibre qui le fera tomber sur les quatre pattes. Lorsqu'il se blesse, c'est à cause de vos lisières sur lesquelles il fondait son appui. Vous croyez, avec vos rubans, hâter sa marche, vous vous trompez, la nature se moque de vos soins, les singes apprennent à marcher sans lisières : vos enfants ne sont que des singes.

Gardez-vous de donner à vos filles ces cuirasses de baleine qui gênent leur taille. Laissez ce soin à la nature ; ne faites porter qu'une robe de chambre à vos filles et à vos garçons ; ne leur donnez ni boucles ni jarretières ; que leurs vêtements soient lâches. Une fille serrée dans un corps étroit souffre bien des an-

nées pour rien. Les cris qu'elle jette, lorsqu'on l'habille, le plaisir qu'elle ressent le soir, d'être délacée, est celui de la nature ; n'écoutez qu'elle, elle est plus sage que vous.

Si vos enfants sont malades, n'appellez point de médecins. Les plus habiles connaissent peu de chose aux maladies des enfants ; leur répugnance naturelle à prendre des remèdes, vous avertit que la nature a les drogues en horreur, qu'elle a des moyens de guérir vos enfants et vous-mêmes, sans les poisons de vos apothicaires et le grec de vos médecins. Si vous avez la fureur de médicamenter vos enfants, suivez la méthode de *Gusman d'Alfarache*, il a demeuré à la porte du collège de Salerne ; sa recette est des pommes cuites et de l'eau chaude.

Lorsque votre enfant balbutiera, mettez-le entre les mains d'une femme d'esprit extraordinairement babillarde. La sphère de l'esprit des hommes s'aggrandit par les idées : il n'y a point de machine dans le monde qui puisse donner plus d'idées à vos enfants qu'une femme qui jase éternellement. Ne vous avisez point de leur donner de bonne heure des

connaissances des sujets relevés. Leur cerveau tendre n'est point capable d'étude. Les singes ne vont point d'abord avec leurs pères; les petits chiens n'ont point l'industrie des grands. Les animaux, dans leur enfance, sont toujours à sauter, à courir, à jouer. Laissez prendre à vos enfants le bon ton des animaux, laissez-les jouer tant qu'ils voudront, vos petits chats jouent pendant leur enfance, la dissipation et les jeux ne les empêchent point d'attraper les souris et de faire de petits chats.

La raison et l'expérience vous démontrent que le génie prend aux hommes par les pieds; voilà pourquoi les enfants ont tant de plaisir à sauter, à courir, à jouer. A seize ans, la sève de l'esprit monte vers les reins, c'est le temps où l'amour commence à nous occuper ; à quarante ans elle monte au cœur, c'est l'âge de la gloire et de l'ambition ; à cinquante ans elle monte à la tête, c'est l'âge de la maturité et du jugement; à quatre-vingts ans elle teint les cheveux et les blanchit; la liqueur alors a parcouru la machine hydraulique : le baromètre casse.

Les enfants les plus remuants sont les plus spirituels, un sot s'annonce dès le berceau. Commencez l'éducation de vos enfants par leur laisser toutes leurs volontés, n'ayez pas la fureur de corriger la nature, vous gâteriez son ouvrage : en voulant corriger vos enfants, vous en faites des sots ou des stupides. Si la pétulance de votre fils vous allarme, faites-le saigner, appellez un médecin, il calmera sa pétulance, ou il le tuera.

Pour donner une bonne éducation à vos enfants, supérieure à celle de vos livres, faites comme les singes ; menez vos enfants partout comme les singes mènent leurs petits ; ils ne seront ni plus méchants, ni meilleurs que vous. Cent traités d'éducation n'en diront pas davantage. L'éducation n'est que la copie du bon naturel, un enfant bien *éduqué* n'est qu'un bon singe.

L'exercice forme toujours un excellent tempérament et sert à développer l'esprit. Jusqu'à l'âge de dix ans, laissez vos enfants à la culture de la nature et aux soins d'une femme babillarde. Ne suivez point l'usage de leur apprendre le catéchisme, c'est une er-

reur de vouloir leur faire entendre ce qu'ils ne peuvent concevoir. Cet usage est le germe de nos mauvais raisonnements. Les connaissances du catéchisme n'étant point à la portée de leur esprit, leur donnent des idées fausses des objets, les disposent à croire le merveilleux et l'extraordinaire qui meublent ordinairement le crâne des sots. Il faut les laisser à la bonne loi naturelle jusqu'à ce que leur esprit soit capable de voir la chaîne et les miracles de la religion. Cette méthode était celle de la primitive Eglise, elle ne confia la croyance de ses mystères qu'aux génies formés et aux personnes faites. Attendez donc l'âge capable de discerner le vrai du faux, pour leur remettre le dépôt sacré de la foi.

Vous ferez jaser éternellement vos enfants, vous applaudirez à leurs saillies. Ce philosophe qui faisait observer sept années de silence à ses élèves, était un imbécile. Son sytème était utile au sérail, où il faut des muets. La France serait le théâtre de la stupidité, si nous étions dans l'usage d'acheter des leçons de silence aux écoles de Pythagore.

Ne donnez point à vos enfants des amis de leur âge ; laissez-leur cette liberté et ce choix. Ils connaissent mieux ce qui leur convient que vous-même ; observez-les, ils n'équivoquent jamais sur leurs amis; les qualités aimables et sympathiques forment leur amitié. Les grands singes ont l'ambition, l'intérêt et le crime.

A dix ans vous donnerez du papier et des crayons à vos singes, vous leur montrerez à former un A; lorsqu'ils auront peint cette figure, vous leur direz, c'est un A, ainsi des autres; par cette méthode, ils apprendront à lire et écrire en même temps.

Votre fils, né pour être un singe du monde, ne doit point être élevé au collège. Les singes régents sont de trop laids singes. Leurs singeries sont trop plates. Si vous destinez votre fils à devenir un patriarche de collège, ou recteur d'université, comme il serait tenu à faire des singeries dans le pays Latin, vous l'enverrez chez les singes latins. Si vous le destinez au barreau, à l'Eglise, faites-lui apprendre le latin chez vous. Commencez à dix-sept ans à lui donner un pré-

cepteur habile, dans un an il doit savoir cette langue ; il faut six semaines, pour entendre l'Anglais, il ne faut guère davantage pour apprendre la langue de Cicéron. Si vous destinez votre enfant à massacrer les autres, c'est-à-dire à faire le métier de la guerre pour avoir un bâton, un ruban, ou la croix de Saint-Louis, ne lui faites point apprendre le latin. C'est un temps perdu de l'instruire d'une langue inutile aujourd'hui par les belles traductions que nous avons des auteurs du siècle d'Auguste. Contentez-vous qu'il apprenne bien sa langue, ne lui cassez point la tête avec vos *Restam*, et vos grammaires ; quand on a lu ces sots livres on n'en est pas plus instruit, personne ne sait le Français ; nous n'avons pas une bonne grammaire, nous n'avons que des dictionnaires défectueux, et le plus ignorant est toujours celui de Trévoux.

Donnez à votre fils nos bons livres, menez-le avec vous dans les cercles, c'est à la Cour que l'on parle bon français, c'est dans le beau monde que sont les bonnes grammaires et les bons dictionnaires. La

plupart des écrivains, après vingt ans d'étude, ne savent pas encore leur langue comme un courtisan de Versailles ou une femme du bel air. Donnez à votre singe l'orthographe de Voltaire, c'est l'orthographe des femmes et du bon sens. N'écoutez point vos vieilles perruques, vos académiciens ; les quarante ne savent pas mieux leur langue que le créateur de la Henriade; il y a plus de génie dans la tête de l'auteur du *Siècle de Louis XIV* que dans celles des quarante de votre Académie, en comptant comme vous voyez M. Saurin, reçu à propos de bottes.

Donnez à votre fils un précepteur aimable qui sache parler ; ne lui donnez point un vilain porte-collet élevé avec les vaches de M. son père ou les Irlandais de son collège ; donnez-lui un bel esprit ; si vous pouvez en trouver un, ne fût-il que l'auteur d'un roman, si son ouvrage est bien écrit, il donnera du goût à votre singe, curieux d'avoir l'esprit de son précepteur ; les singes sont toujours inclinés à faire ce qu'ils voient faire.

Les enfants qu'on met à 7 ou 8 ans dans les collèges sont des sots lorsqu'ils en sor-

tent; ils citent à tout propos leur Despautère, vous entretiennent des platitudes de leurs régents ou des minuties de leurs camarades : ils n'ont vu dans les écoles que des sots ou de jeunes singes ignorants. Leur tête est meublée de choses inutiles et étrangères pour le monde. Comment! vous ne voulez pas faire des Jean-Despautère de vos enfants, vous les cultivez pour le monde et vous leur donnez l'éducation du fils de votre fermier et d'un prêtre Irlandais ? vous connaissez le monde, les premiers pas qu'on fait dans ce pays glissant décident de ce que l'on doit penser de vous toute la vie, et vous faites élever vos enfants dans une école étrangère, pour les mettre dans le monde où ils arrivent comme dans les terres australes ?

Vous avez tort de perdre dix à douze ans d'une jeunesse précieuse, il faut les mettre dans le monde dès l'âge de huit ans. Les bévues d'un enfant son excusables. La honte d'être ridicule les prend de meilleure heure. Votre singe, en copiant dès l'âge de huit ans les grands singes, sera à quinze ans un

agréable singe du monde, que les femmes embaumeront, même les femmes de chambre. Vous le laissez jusqu'à dix-huit ans dans le pays latin : qu'avez-vous fait ? Un sot singe de collège. Quelle fureur de donner deux éducations à vos enfants !

Donnez de l'esprit à vos singes, souriez à leurs saillies, flattez leur amour-propre, songez que l'essentiel est de leur donner de l'esprit, afin qu'ils soutiennent la réputation que nous avons chez l'étranger d'en être remplis. Les Anglais se plaignent que nous en avons trop fait paraître depuis cinquante ans, ils voudraient nous ôter notre esprit pour nous engager à raisonner; les Anglais sont jaloux, ils pensent, ce sont des insulaires. Que vos singes donc aient de l'esprit, sans esprit on ne peut avoir que de la mauvaise raison de Bâle ou d'Amsterdam; vos enfants ne sont point nés pour être bourguemestres, ni juges de la Chambre du commerce de Rotterdam, donnez-leur l'esprit Français, il plaît partout.

Unissez au commerce du monde le secours des livres, composez leur bibliotèque d'un

Voltaire, d'un Montesquieu et de nos jolies brochures. Ces maîtres leur donneront plus d'esprit dans un mois que votre Aristote et votre misérable philosophie ne leur en donnera en dix années. Si votre fils goûte ces auteurs, il aura de l'esprit ; il en faut pour l'apercevoir dans un livre. Cette dépense est modique : pour soixante et quelque livres vous avez l'esprit de Voltaire. L'esprit d'Aristote, qui n'en avait point, a coûté plus cher à vos pères pour rester sots à perpétuité.

A l'âge de dix-huit ans, vous ferez apprendre le catéchisme à votre fils. Vous le mettrez six mois entre les mains d'un ecclésiastique décent et poli qui l'instruira des vérités de sa religion. Votre fils, dont l'esprit sera formé par le monde, concevra plus aisément cette suite de mystères, et les secrets de la révélation. Il pourra proposer ses doutes, le prêtre savant éclaircira ses difficultés, votre fils aura une religion épurée des préjugés de l'enfance, elle ne fera point l'effet des impressions qu'on aurait fait sur ses organes, sa religion sera dans son cœur. Vous

autres, vous ne croyez à la religion chrétienne que parce que vous avez peur d'être grillés.

Votre fils ne doit jamais boire de vin ; anciennement il était du bel air de connaître les bouchons, où l'on vendait la meilleure bouteille. Nos pères aimaient le cabaret comme leur maîtresse, les plus éclairés avaient de la peine d'arracher leurs enfants de ces lieux de débauche et de crapule. Notre siècle est monté autrement, nous ne parlons point de cabaret, sinon de celui de Ramponeau, dont on a parlé deux jours, et cela pour rire, car nous aimons à rire.

L'histoire, selon vos préjugés, est nécessaire pour orner la mémoire de vos singes. Leurs têtes seront sans doute richemnt meublées, quand elles seront pleines des gazettes sanglantes de vos héros, des noms des bourreaux qui ont massacré l'humanité, et des échafauds où ils ont exercé leur boucherie. C'est ici qu'il faut de la précaution pour conter l'Histoire à vos singes. Les singes sont naturellement méchants ; on ne doit leur donner qu'en tremblant les tableaux du mauvais exemple. Gardez-vous de leur dire en parlant

d'Alexandre, qu'il fut un grand homme, parce qu'il a répandu beaucoup de sang; dites-leur au contraire que sa mémoire est effroyable, qu'un boucher est égal à lui, que vous respectez même davantage la mémoire d'un boucher, que celle d'un souverain qui répand, comme Alexandre, le sang de ses frères, Quand vous leur parlerez d'Henri IV, peignez sa bienfaisance, son cœur, surtout les regrets d'avoir répandu le sang des siens, et la nécessité malheureuse où il s'est trouvé de le faire; jetez ce sang sur la face des papes, des moines et des théologiens de son temps. Répétez mille fois à vos singes que vos pères aimaient alors les capucins plus que leur roi légitime, que ces moines montaient la garde à Parìs, massacraient leurs malheureux frères, à cause qu'un pape infaillibe, toujours éclairé du St-Esprit, avait dit contre le St-Esprit et l'Evangile, qu'il fallait massacrer les hérétiques, désobéir à Dieu et à son souverain, l'image de Dieu. Vous ajouterez que les jésuites ont fait un quatrième vœu de prêcher, enseigner et imprimer cette belle morale; et pour suivre leur doctrine,

ont tué le bon Henri IV. Terminez votre instruction en assurant qu'Henri fut le plus grand de nos rois, et Sully le plus grand des ministres.

Vous n'apprendrez point le blason à vos enfants, les connaissances des chevrons et des couleurs amusaient vos niais de grands-pères. Ne vous piquez point de leur donner des notions de géographie ; croyez-vous qu'ils auront l'esprit bien orné lorsqu'ils connaîtront tous les buissons de l'Empire du Mogol et les ruisseaux qui arrosent le royaume du prêtre Jean (1) ? Il vaut autant leur donner la la carte de Gonesse et de Vaugirard. Au lieu de ces connaissances inutiles, conduisez-les dans les chaumières de vos laboureurs, inspirez-leur de l'amitié et même du respect pour vos pères nourriciers ; dites-leur mille et mille fois : voici des hommes comme vous, et les gens les plus respectables de l'univers ; ces honnêtes paysans, que vos aïeux rouaient

---

(1) *Il y avait dans le Royaume des Abyssins un Roi nommé* Preter-Cham, c'est-à-dire prince des Adorateurs ; les ignorants en ont fait un prêtre romain.

de coups, sont dignes de votre estime. Notre maison, toute illustre qu'elle soit, est sortie de ces gens-là. La poussière a commencé leur famille comme la nôtre ; car la poussière se charge de commencer et de miner toutes les grandes maisons. Jerôme premier, un de vos grands-pères, menait la charrue, il quitta son métier pour égorger ses semblables, et à cause qu'il massacra beaucoup de monde on l'a décoré d'un bâton. Ce bâton, que nous trouvons plus beau qu'une bêche, nous a grossi à notre imagination ; depuis que notre père Jerôme premier a eu ce bâton, nous croyons notre sang d'une autre couleur que celui du genre humain, à cause que les bâtons font changer les couleurs. Nous avons eu beaucoup de rubans dans notre maison, aussitôt que nous avons eu un bâton et des rubans, nous n'avons plus eu de bras.

Les paysans n'ont point de rubans ni de colifichets ; ils ont des bras plus utiles que des rubans. Le travail, l'innocence forment leur bonheur, ils n'ont jamais troublé la paix de l'univers pour des bulles et le cimetière de St-Médard. S'ils murmurent quelquefois,

c'est contre quelques collecteurs sans pitié, ou le curé de la paroisse qui se donne les grâces de retarder de deux heures le dernier coup des vêpres, que sa servante assure être dans la manche de son maître ou sa cornette, quand M. le curé sonne en branle.

Ne faites point voyager vos singes pour voir les singeries étrangères. nos singeries sont les plus jolies de l'Europe, les gros singes étrangers veulent vous copier, ils son ridicules. Vos grands-pères pensaient comme les garçons tailleurs, ils croyaient que les voyages façonnaient la jeunesse ; c'est une folie. Qu'iraient faire vos singes à Rome ? Pourquoi courir quatre cents lieues, pour baiser des pantoufles, admirer des chapelets, voir le faste, l'orgueil et la vengeance dans le lieu saint ? contempler les débris du palais d'Auguste et les colonnes mutilées du temple de la Fortune ? L'exposerez-vous à corrompre la masse de votre beau sang chez les filles de la rue Maubuée de Rome, où, à l'ombre des clés de Saint-Pierre, elles vendent, comme à l'opéra, à très-bon compte, des faveurs plus cuisantes. Le Français n'est

plus curieux de voir des étoles : si par hasard il baisait à Rome les pieds du chef visible, il rirait et dirait en sortant que le St-Père sentait le ranci et ses pieds l'odeur des pieds de messager. Car, vous savez , nous sommes capables de plaisanter aux pieds du Pape : nous aimons à rire.

Enverrez-vous votre singe en Angleterre pour entendre plaisanter notre nation et savoir l'Histoire de nos ridicules? Les Anglais ennuient les gens avec de froids raisonnements ; nous autres nous les amusons en sifflant la raison. En France, nous avons une grande idée du vieux parchemin, et d'un gentilhomme Bas-Breton ; à Londres, le frère d'une Excellence, le cadet d'un lord, commerce sans donner des vapeurs à ses sœurs les miladys.

Gardez-vous de faire de la dépense pour envoyer votre fils en Allemagne saluer de vieilles baronnes et de vieux comtes, qui assomment les gens de leur grosse politesse Autrichienne ; que verront ils en Wesphalie ? Des *thundertentronk*, des mademoiselle *Cunegonde* avec leurs soixante-deux quartiers,

les meilleurs possibles, des jésuites allemands qui ne sont point tendres, des docteurs *Panglofs*. Contentez-vous de leur donner *Candide* : ils verront que le précepteur de cet honnête garçon avait raison et avait tort, que le mal et le bien, quoiqu'ennemis, sont réunis dans le monde, pour nous donner raison et tort. Quand on connaît deux hommes et soi-même, on connaît toute l'espèce, et la plus mauvaise connaissance que l'on puisse faire est celle des hommes ou la sienne. Laissez vos enfants chez vous, ils sont charmants dans leur pays ; chez l'étranger ils sont impertinents.

Des arrangements de famille, la figure d'un aîné avertissent un cadet aimable qu'on le destine à l'Eglise. La voix du père terrestre qui l'appelle à la culture de la vigne du père céleste, doit le disposer de bonne heure à cet état. Monsieur l'abbé vivra dans le monde jusqu'à dix-huit ans ; à cet âge on lui apprendra le latin, on l'instruira de la douceur du pain de l'Evangile et de la fortune d'un état qui donne un rang distingué dans le royaume. Ce jeune homme

élevé dans le monde en prendra le ton et portera dans le sanctuaire une décence qu'un prêtre irlandais n'attrapera jamais. Vous direz à votre singe : Mon cher, vous êtes cadet, vous n'avez dans le monde qu'une fortune médiocre à attendre ; nos maisons se sont distinguées par les talons rouges comme par les bâtons ; notre religion, dont nous pratiquons les articles qui nous plaisent, prêche la pauvreté ; l'humilité aux pauvres et au peuple qui sont humiliés et qui ne sont point riches, pour les tenir tranquilles dans leur misère. Elle leur promet des récompenses à venir que nous ne voyons point. Les ministres des autels sont distingués du peuple, ils peuvent jouir de trois cent mille livres de revenus. L'état ecclésiastique est celui où l'on fait plus aisément fortune. Dans la dernière assemblée du clergé, et dans un temps où la misère et la guerre étaient partout, Nos Seigneur D... D.., avaient des équipages de quinze mille francs, Monseigneur.... de... payait à une des veuves de l'Opéra dix mille livres de bénéfice par mois, pour avoir un bénéfice *in*

partibus qu'elle lui procura la troisième nuit. Monseigneur D... faisait des enfants et vendait des bénéfies.

La religion de ces seigneurs est bien aisée à suivre, il ne faut point d'effort pour les imiter. Par votre crédit, vous parviendrez à l'épiscopat, vous irez tous les cinq ans passer quinze jours dans votre cure. Tous les ans vous aurez la fatigue de donner la confirmation à quelques milliers de manants qui béniront votre Grandeur à cause que vous aurez des talons rouges. Le reste de votre vie vous resterez à Versailles, ou vous serez bourgeois de Paris comme vos confrères. Vous avez dans les poches de ces billets noirs nommés lettres de cachet. Si un prêtre, un curé, ou de pareilles canailles, vous censuraient, vous leur enverriez de ces petites béatilles de Versailles : Vous abandonnerez le soin de votre diocèse à un grand vicaire : les grands et les petits vicaires sont faits partout pour faire la besogne de leur supérieur. Si vous n'arrivez point à l'épiscopat, vous aurez deux ou trois abbayes en commande, vous n'aurez point la fatigue de

donner la confirmation, ou l'embarras de faire composer un joli mandement dans la boutique d'un jésuite, vous aurez deux lettres à écrire tous les ans à vos Moines, une à la nouvelle année et une quittance comme vous aurez reçu vingt-cinq mille livres, cela n'est point difficile.

Il vous faudra observer à l'extérieur un décorum de continence, vous n'aurez point l'agrément de faire annoncer votre nom au prône, mais vous trouverez des petites filles, des créatures à qui vous ferez un état, vous aurez soin de cacher cela légèrement; les gens d'esprit, instruits de vos intrigues, n'en diront mot, cela n'est pas plus difficile que d'écrire une lettre à vos moines.

De vieux prêtres qui ont le bon sens et la maigreur de l'autre siècle vous diront: Anciennement les Jacques, les Luc, les Mathieu n'étaient point des gens de condition, ils travaillaient de leurs mains. Ne suivez point les Mathieu, ils n'étaient point sur le bon ton. Le Saint-Père et les cardinaux qui ont peut-être lu les histoires de ces bonnes gens, se donnent bien garde de les imiter; les Jacques,

les Mathieu, n'approchent point de l'Eminence d'un cardinal; ils préféraient leur pauvreté à cinquante mille écus de bénéfice, cela est effroyable ; ne copiez point ces hommes-là. La pauvreté est le premier fléau du siècle, et la dernière misère de ce monde; laissez crier les vieux prêtres, ce sont des jansénistes; les jésuites sont plus accommodants, ils savent qu'il faut vivre, ils font le commerce des nations, la contrebande des diamants et le trafic du vert-de-gris. Ce sont d'honnêtes gens que les jésuites ! ils ont une conscience pour tous les pays, et des indulgences pour les grands.

L'éducation d'un enfant destiné à la robe doit être celle de celui qu'on destine au monde : ce n'est plus le siècle où les tuteurs de nos rois brillaient par une tête chargée d'une grosse perruque et pleine de citations et de lois. Nos conseillers n'ont pas besoin de pâlir sur Cujas, sur Dumoulin et le bonhomme Barole, pourquoi iraien-t-ils meubler leur tête des coutumes et des lois de Constantin ? Un jeune magistrat d'esprit, se contente d'avoir ces vieux auteurs dans une bibliothèque

pour vérifier au besoin la question d'un avocat, et comment il faut prononcer dans une cause française qui regarde les lois de Constantin.

Nous savons par expérience que nos jeunes magistrats jugent presque toujours bien, nous avons des paysans qui décident les difficultés de leur village, sans avoir lu les auteurs et les légistes de Constantin. L'homme est né avec un bon sens naturel, il suffit pour discerner le vrai du faux. Nos magistrats, élevés dans le grand nombre, sont plus en état que les paysans de juger de nos contestations. Les théologiens diront que David criait aux juges de la terre : Instruisez-vous, arbitres des hommes. Dites à vos docteurs : Les cris du prophète ne sont point pour nous. Sa mission était bonne pour le peuple ignorant d'Israël, qui raisonnait sur les vieux chapeaux et l'usure. Ces gens qui trouvaient un homme sans prépuce admirable, croyaient que la science du prépuce suffisait à leur perfection, aussi ne cultivèrent-ils jamais les arts ni les sciences.

Gardez-vous d'envoyer votre fils polisson-

ner trois ans dans une Université, pour avoir un morceau de parchemin ; croyez qu'on peut éclaircir une question de droit, sans la puérile cérémonie de la licence, c'est un préjugé que vos pères vous ont laissé pour payer des gages à des professeurs inutiles. Envoyez votre fils aux audiences, faites-le instruire par un procureur habile, par un avocat entendu : vous en ferez un Magistrat éclairé.

On plaisante l'air agréable de nos conseillers modernes, quelle sottise ! faut-il qu'une figure soit gauche ou enterrée dans une perruque, pour appaiser vos querelles ? Peignez-vous Thémis, comme vos anciens Druides, ou les rabins de Bordeaux ? Vos grands-pères étaient des enfants, ils aimaient les rabats, les bonnets carrés et la longue robe, ils attachaient du respect à ces guenilles. Que votre fils porte sa robe au palais, l'usage le veut ; mais qu'il ne fasse point en bonnet carré de déclaration à sa maîtresse. La robe noire plaisait à vos grand'mères, elles trouvaient leurs présidents adorables avec le rabat et la grande perruque ; leurs petites-filles sont plus gentilles, elle aiment les jolies choses.

Si une belle solliciteuse vient agacer votre fils, c'est une tentation terrible, on n'y tient guère. Les vieux magistrats sentent quelque fois remuer le vieil homme, et cela leur rappelle encore des choses qu'eux et mesdames leurs épouses ont perdu de vue. Votre fils ne manquera point contre l'éducation en disant de jolies choses à la solliciteuse, mais qu'il se garde de ruiner un honnête homme pour le petit plaisir de chiffonner une respectueuse. Si la cause de la belle intimée est bonne, il peut se livrer à la douceur de l'obliger, accepter un peu de sa reconnaissance ; il faut vivre de l'autel, dit un directeur de nones. Si le procès est contre des gens d'Eglise, si la solliciteuse a une ombre de droit, si l'objet contesté est pour un pouce de terre, pour un lièvre chassé sur leur bien, ou pour quelques autres misères, qu'il fasse gagner la solliciteuse. Les moines doivent perdre quand ils plaident pour un lièvre contre une jolie fille. Il ne faut point perdre une famille pour un pouce de terre. L'Eglise n'a pas de bien en propre, c'est la dîme des fidèles croyants, et un

abus, un crime que l'Eglise ait des richesses.

Si un bel esprit fait une brochure contre vos moines, ou quelques vers contre les préjugés du peuple, comme vous méprisez profondément vos moines et les superstitions populaires, dites à votre fils : Ne faites point rôtir par l'officier exécuteur, des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Cette cérémonie enorgueillit quelquefois vos églises, étonne les sots; c'est un épouventail de chènevière. Les gens d'esprit et les auteurs regardent cette brûlure comme un encensement glorieux fait à leur réputation au bas du grand escalier. Si ce feu d'artifice plaît à la stupidité de quelque archevêque, brûlez le livre, mais que votre fils se garde d'envoyer légèrement, comme ont fait, les beaux esprits à Bicêtre, qu'il respecte les talents : dans un pays où tout le monde est enfant, il faut laisser la liberté à ceux qui sont hommes d'être les précepteurs des enfants. Lorsque les papes interdisaient le royaume, dispensaient les sujets du serment de fidélité, vos pères auraient fait brûler un auteur pour avoir soutenu la cause de Dieu et celle du roi : prenez garde,

vos enfants feront peut-être de même, et dans deux cents ans vos petits-fils diront : On a fait brûler, en 1740, les pensées philosophiques ; en 1740, les magistrats étaient bien jeunes. Mais en 1762 ils ont chassé les Jésuites, en 1762, les magistrats étaient des hommes.

Votre fils est destiné à servir la patrie. L'éducation d'un guerrier est fort simple : celle de l'école militaire est la plus propre à son métier. Cette école, que Marmontel a si mal chanté, cet asile de nos gentilshommes Bretons qui n'ont point le moyen de se donner des chausses honnêtes, fait extraordinairement d'honneur au roi, créateur de cette invention. Un cadet des environs de Quimpercorentin, qui eût appris chez lui à jouer du bâton, à traîner le dimanche dans les landes de sa paroisse une longue rapière qui a paré avec une corde les côtés droits de ses ancêtres, peut devenir un héros ; mais le signe *plus* et le signe *moins*, et la perpendiculaire sur la ligne droite ne font pas exactement le guerrier.

La bravoure qui distinguait la nation avant la guerre de Hanovre, va être concentrée à

l'école militaire. Cette pépinière de Césars va rétablir le crédit de nos guerriers. Nous avons pensé autrefois que les couleurs des seize quartiers donnaient de la valeur aux hommes; que pour être conquérant il fallait avoir des parchemins usés, un banc dans la paroisse, un procès avec son curé et des chiens pour ruiner les paysans.

Les écoles militaires se trouvent dans nos villages. La nature fait les guerriers comme les poltrons. Les principes de l'héroïsme sont l'organisation. Un villageois hardi qui couche à la belle étoile, ou dans une chaumière exposée aux premières fureurs des vents, est plus propre à la guerre qu'un petit monsieur amidoné que le serein enrhume; Alexandre, Henri IV, n'ont point étonné la terre de leurs succès avec des écoliers et de petits messieurs qui portaient des fers à toupet à l'armée, ils avaient des citoyens robustes ou des paysans faits à la fatigue (1).

---

(1) Ce qu'on fait de mieux à l'école militaire c'est d'élever durement la jeunesse.

A quinze ans, vous le montrerez six mois ou un an tout au plus au monde. Un officier n'est pas fait pour donner des soins aux femmes, il doit les voir comme les jeunes mariés de Lacédémone, à la dérobée, et le temps précisément qu'il faut pour faire un cocu ou tromper une maîtresse. L'infidélité est une vertu de son état, parce qu'il doit son cœur, sa fidélité et son temps au service. Les dames ne doivent point exiger d'un homme d'épée les petits soins d'un élégant. Un agréable doit soupirer : l'officier doit paraître et vaincre. La préférence d'instinct que le sexe donne au militaire est une preuve qu'il est fait pour lui plaire et triompher au premier coup d'œil.

Les demoiselles ou les singes femelles de condition, ont du tempérament comme les bourgeoises de la rue St-Denis. La nature tient aux couleurs des seize quartiers, comme à la poussière de la roture ; à treize ans, le cœur d'une jeune fille est agité par les plaisirs. Les fameux maîtres d'école, Nature, Jeunesse et Santé, dit Montaigne, les instruisent de bonne heure. La lecture de nos

comédies, de nos brochures légères, la conversation et la vue de nos agréables allument bientôt leur tempérament, les mères tâchent de les garantir des écueils de l'amour en leur inspirant l'art de plaire ; comme toute l'éducation d'une fille doit tendre à cet objet, on fait la sottise de la confiner quelques années dans un cloître, pour apprendre ce qu'elle doit oublier aussitôt qu'elle en sortira.

Nous faisons un crime, les sots un cas réservé aux nonnes, de prendre les manières du siècle, et nous leur abandonnons l'éducation de nos filles destinées à vivre et mourir dans le monde! Nous confions aux morts l'instruction des vivants ; que peut apprendre une demoiselle dans un couvent! Des *salve regina,* des *oremus* à sainte Catherine, ou quelques misères vocales aux onze mille vierges ; on leur donne dans le couvent des livres qui disent des mots contre le monde, et quand vos filles voient les choses, elles jugent bientôt qu'on les a entretenues de riens qu'elles doivent oublier : Vertvert, élevé chez les Visitandines, est le tableau de l'éducation du cloître.

N'envoyez pas vos filles chez les nonnes. Une fille spirituelle, embéguinée trois ou quatre années, devient bête. Le cercle étroit et perpétuel des petites choses de la vie monastique rétrécit l'esprit : dans une région où tout est petit, on diminue chaque jour. C'est parmi les feux des passions que l'esprit s'élance et s'élargit ; en voici un exemple : M. Arnaud, rimeur et conseiller aulique, avait un génie borné ; ce singe des mauvais auteurs s'amouracha d'une rôtisseuse de la rue de la Huchette. Arnaud l'aulique connaissait le beau ténébreux et le vrai ton des hurlements élégiaques ; curieux de figurer dans là république des lettres comme Cotin dans les hémistiches de Boileau, il s'écria : Je suis amoureux ; le feu de la boutique de ma maîtresse vaut celui d'Apollon ; on peut faire de méchants vers sans craindre le glaive de la loi ; mon adorable a des yeux, une taille à faire sensation. En conséquence de ces raisonnements, Arnaud se détermine à écrire et à se faire siffler ; il entasse rime sur rime, *lamente* Jérémie, ses Jérémiades servent de cotillon et de surtout aux poulardes et aux

chapons de la rôtisseuse : voilà le miracle de l'amour ; un joli objet élargit l'esprit, la sphère de la rime s'aggrandit, on assomme le public de ses productions, et le saint père les bénit.

Au lieu d'envoyer vos filles dans les cloîtres, introduisez-les de bonne heure dans le monde, vous leur direz, en les lâchant sur ce théâtre glissant : Vos grand'mères aimaient à plaire, nous n'avons point d'autre soin ; la vertu est un mot tiré de l'Hébreu, il fait beaucoup de bruit dans notre bouche. Les hommes sont bien charmés qu'il n'aille point jusqu'à notre cœur; une jolie femme avec de la vertu est à plaindre. La décence, la modestie ne sont point des vertus dans la retraite et dans les ténèbres : cela nous donne un grand éclat dans le monde, où tous les jolis mots font fortune ; il faut vous remplir constamment des idées de la décence et de la modestie, cela tient lieu d'innocence et de mœurs

La gorge, le plus bel ornement d'une femme, entre essentiellement dans l'éducation d'une jeune demoiselle. Vous direz à votre fille : Notre religion, la pudeur et les nonnes de

votre couvent, vous ont défendu de montrer votre gorge; cependant il faut qu'elle paraisse dans les cercles, pour accompagner votre visage ; vous auriez l'air uni, bourgeois et même nu, si votre gorge ne paraissait point à nu. Nos mères chrétiennes n'enterrent jamais la gorge de leurs filles sous un grand fichu ; une mère accusée de cette conduite passerait pour donner dans les cas réservés de l'abbé de Griselle ; aussi les mères savent trop ce qu'elles doivent à l'usage et les plus dévotes ne privent point nos yeux charnels de ce spectacle séduisant.

La nature, qui aime les femmes plus que les hommes, s'est chargée elle-même de l'éducation des filles. Vous n'avez point besoin de rien apprendre à vos demoiselles; tout ce qu'il faut qu'elles sachent est dans leurs veines. La nature, plus habile, d'une seule leçon développe leurs talents, et l'habitude du monde les fait briller.

Votre demoiselle a quatorze ans : elle est déjà entourée d'une foule d'adorateurs ; une aventure qui cause votre joie, vient de consterner ses charmes : il vous est né un singe,

les premiers cris de son enfance annoncent un crime que votre ambition vous rend, dites vous, nécessaire; cette naissance avertit votre fille, que quatre murailles l'attendent, ou que par grâce on pourrait la laisser moisir dans le fond d'un vieux château à faire des nœuds : l'amour dansla solitude se peindra plus aimable à ses yeux, le tableau du mariage bordé des roses d'amathonte lui paraîtra plus beau, et son cœur, déjà ouvert aux charmes de ses adorateurs, gémira de se fermer. Avant de jeter votre fille dans vos tombeaux sacrés, songez que les saintes retraites ne sont que pour les sots, les *bancales* et les laides. Le cloître n'est point le pays d'une jolie fille ; respectez sa beauté où celle de la nature est peinte avec tant de complaisance, ne précipitez rien, il se trouvera peut-être quelques vieux ducs, quelques seigneurs sexagénaires (l'expérience est pourtant fort hasardée) qui s'amouracheront de votre fille, qui l'épouseront et qu'elle fera cocus ; *cela est dans le branle des choses*, dit Montaigne, les vieux ducs n'ont pas toujours été à soixante ans ; ils ont reçu le chanteau

béni de la paroisse, il faut rendre le pain béni à son tour, et ce sont toujours les derniers mariés qui ont cet honneur.

Si un vieux duc, qui n'a été cocu qu'une fois dans son premier bail, parce que sa femme n'en pouvait faire qu'un à la fois, ne s'amourachait point de votre fille, il faut la jeter dans le cloître, en disant en vous-même : Pourquoi est-elle cadette ? Cette raison est très-solide, et voilà ce que l'on appelle user parfaitement de sa raison. Si votre singe était né avant elle, vous pourriez, pour le bien de la chose, la placer dès l'âge de sept ans dans le cloître, l'accoutumer de bonne heure aux délices de la maison du Seigneur, vous fortifieriez sa vocation en lui fournissant des livres sur la mort et la passion du bon Jésus. Vous prierez quelquefois la mère supérieure de faire prêcher l'enfer à la grille par un capucin. La figure, l'habit, le méchant style d'un capucin donnent un pathétique à l'enfer qui fait trembler. Ces grands épouvantails creuseront profondément sur l'imagination naissante de votre fille ; elle croira le diable du plus beau noir du monde ; elle en aura peur,

car nous sommes assez bêtes pour nous imaginer que le noir est une couleur plus terrible que le jaune, le noir nous fait peur.

Vous irez voir votre fille deux fois l'année, vous ferez taire la nature, cela ne vous coûtera rien ; quand les singes sont longtemps sans voir leurs petits, ils ne pensent plus à eux. Dans cette visite vous parlerez des douceurs inaltérables de la maison du Seigneur, vous lui peindrez les misères du monde, vous ferez des présents à une nonne adroite ; la racoleuse, instruite des intentions de la famille, saura envelopper la jeune victime dans son malheur ; à seize ans vous aurez soin de lui faire prononcer le *oui*, et vous sentirez que ce *oui* a débarrassé la famille.

Si votre fille est destinée pour le monde, mettez-la de bonne heure avec les hommes : elle se fera avec eux comme les guenons se font avec leurs mâles. Ces dernières ne font les choses naturelles que vous appelez honteuses, que lorsque la nature leur dit de les faire ; vos filles sont de la pâte des singes, celui qui a paitri les autres ; la même argille doit produire le même effet, vous ne corrige-

rez point la nature. Ecoutez ses cris dans votre fille, veillez à saisir l'instant où elle parlera à son cœur, en voulant corriger ses passions vous ne feriez rien qui vaille, vous n'avez que des mots à opposer aux lois de son tempérament, supérieures à vos idées et à vos livres.

Mariez votre fille aussitôt qu'elle sera *mariable*, autrement votre fille fera comme les femelles des singes. Pourquoi gardez-vous un fruit quand il est mur, est-ce pour attendre qu'il se gâte? Les filles sont comme les poires de pucelle, un instant peut les faner; vous veillerez, dites-vous, autour d'elles, c'est un songe, malgré vos soins la pomme s'altère. Votre fille ne fera point un singe du premier jour de sa puberté; timide encore, elle aura peur des singes galants dont vous aurez calomnié les soins en calomniant la nature; votre fille s'attachera au chapelain de la seigneurie s'il est encore frais, ou à quelque abbé; cette petite vérole se fourre aussi dans les châteaux. En connaissant l'amour, elle a connu vos préjugés; elle sait que le chapelain se trouve précisément dans la po-

sition où elle est de ne pouvoir fabriquer un singe sans encourir les censures d'un singe mitré qui enverrait M. l'abbé faire d'autres singeries dans un séminaire, pour avoir goûté furtivement un moment de plaisir, tandis que Monseigneur le grand singe en goûte chaque jour de l'année, car les prélats qui n'ont point de femmes sont ordinairement attaqués du priapisme; nous n'en connaissons qu'un seul attaqué de cette maladie, encore est-il à l'extrémité du royaume.

Vous avez autour de vous des faquins d'esclaves porteurs de physionomie, qui en font porter à maint honnête homme : ces messieurs sont dans les antichambres à copier ce que vous croyez faire en grand dans le salon. Vos chastes époux disent des douceurs à vos jolies femmes de chambre, croyez-vous que vos grands laquais ne feront point d'impression sur le cœur des filles de vos époux ? raisonnable ou non, maître ou valet, tous sont nés altérés et se désaltèrent lorsqu'ils trouvent de quoi boire. Votre fille, héritière de la vieille femme Eve, est près de l'arbre de la science du bien et du mal. Elle parlera au serpent et

la bête séduisante la tentera et la belle perdra son innocence. C'est la marche de l'humanité, et cela depuis la fondation du premier homme et des filles.

L'AGRICULTURE.

Les gens qui faisaient en 1758 des portraits à la silhouette, qui couraient en 1760 chez Ramponeau, et qui lisaient les méchants barbouillages des enfants de Jeanne d'Arc, Abraham Chaumeix et Martin Fréron, dévorent aujourd'hui les livres d'agriculture. Les dames de la rue St-Honoré, du Faubourg St-Germain, les Caillettes du Marais et les filles du monde de la rue Maubuée parlent sillon, soc et molécules; tout le monde met la charrue devant les bœufs. Ce jargon d'agriculture va-t-il nous faire remonter aux siècles de Rachel et de Rebecca, sortons-nous de l'enfance? Cette fureur d'agriculture aura l'âge de nos colifichets; nous reviendrons encore à nos tabatières et à nos pantins. Nous sommes trop distraits par la bagatelle pour

parler longtemps charrue. Ce grand bruit n'aboutira qu'à faire perdre le temps et la tête à nos paysans.

Les femmes, ces mères nourrices de nos sottises et de nos nouveautés, iront dans leurs terres expliquer ce qu'elles n'entendent point à des paysan qui ne pouront les comprendre. Le rustre, héritier des bras et de l'usage de ses pères, ne voyant point l'utilité prétendue des planches, reviendra toujours à son ancienne méthode qui lui l'a procuré force grain. Les Flamands, les Artésiens, excellents laboureurs, ont toujours des récoltes supérieures à celles de la France. Les Flamands, cependant, n'ont point la nouvelle charrue, et leur culture paraît toujours préférable à la culture anglaise réchauffée par M. du Hamel.

Ce n'est point en faisant des livres et de froides dissertations sur la culture qu'on améliorera les terres : c'est en travaillant; pour travailler il faut des bras et point de jargon. La Bretagne, sortie d'hier du déluge, est remplie de landes et de terres incultes ; pourquoi cette grande province est-elle encore aux

premiers jours du monde ? c'est que nos Bretons, voisins de l'Océan, sont la plupart matelots, ou gardes de côtes. La Bretagne, qui s'épuise à meubler nos vaisseaux, est sujette à tirer la milice comme les environs de Paris et de Meaux; nous arrachons chaque année les bras nourriciers du peuple. Le fils d'un métayer a tiré un billet noir, en conséquence il quitte sa charrue, et un vieillard de père, pour aller faire, malgré lui, le métier de bourreau en Allemagne.

Au lieu de disserter sur la culture des terres, il faut travailler, nous avons besoin de bras pour les défricher; vous en manquez, dites-vous, attendez, je vais vous en trouver. Depuis la révocation de l'édit de Nantes, depuis les stations et les prédications de vos dragons, dans les Cévennes, par l'attention charitable des jésuites, vous avez perdu cent mille familles, qui soupirent après leur patrie : ces gens seraient utiles en Bretagne, dans les landes de Bordeaux. Vous avez cruellement chassé vos concitoyens, à cause qu'ils lisaient la bible de Genève et vous lisez celle du P. Berruyer, qui est assurément plus mau-

vaise ; laissez-leur la simplicité de leur culte qui ne sort point de la simplicité de l'Evangile ; ne pendez point leurs ministres à cause qu'ils n'ont point de rochets, de croix d'or, de carrosse, cinq à six bénéfices et cinquante écus de revenu ; laissez-leur la liberté de venir respirer leur air natal, ils vous ont rendu des services. Le P. La Chaise les fit oublier à Louis XIV ; ayez de la mémoire pour le bien, n'écoutez plus vos jésuites, leurs livres sont les preuves de leur méchanceté ; vous avez été souvent leurs dupes, vous devez les connaître, songez qu'il est injuste d'exiler les gens parce qu'ils ne sont pas Français Romains, La Romanité n'est point un morceau de l'Evangile. Vous le savez, le bon sens vous le dit, suivez le bon sens, il était avant votre Sorbonne.

Rappellez vos anciens amis, ou les alliés de vos maisons ; si vous paraissez si sensibles à leur salut, pour leur assurer la vie éternelle, ne leur donnez point vos évêchés et vos abbayes en commande, mais laissez-leur la liberté de lire la Bible et les psaumes en vers français, ils aiment les vers et cela ne gâte point

les mœurs, quoi qu'en dise votre sauvage Jean-Jacques, qui ne vous estime guère.

Les circoncis, qui sont vos frères par vos beaux-pères Abraham, Isaac et Jacob, et ennemis par J.-C., pouraient aimer Dieu et le prochain en Bretagne aussi bien qu'à Constantinople; appellez-les chez vous, mêlez-les avec les vôtres, vous les décrasserez de l'ordure d'Israël... vous avez plus d'esprit et de figure que les gens de Béthanie; votre bon ton, vos belles manières donneront l'air du beau monde aux riches et les pauvres défricheront vos terres, vos cadettes se marieront avec les premiers; par ces unions vous deviendrez plus cher à Abraham, vous aurez part aux promesses de l'un et de l'autre Testament. Unis avec vous, ils connaîtront celui que les Romains ont crucifié, vous en convertirez quelques-uns. Cette marche de conversion vaut mieux que celle de courir au Paraguay faire de mauvais chrétiens pour avoir de l'or.

Cette pépinière de cultivateurs vous indemnisera de vos pertes en Amérique, où vous dépensez des sommes immenses. Si

cette multitude ne suffit point à vos terres, parlez, vous êtes riches. Je vais vous montrer d'excellents biens, faites sortir la fainéantise, que la voix du prince soit ici la trompette du jugement, il n'a qu'à parler, il réveillera les morts. Mais étendons cette matière, démontrons la nécessité et l'obligation chrétienne de faire sonner la trompette.

Les anciens moines travaillaient, les apôtres gagnaient leur vie du travail de leurs mains. Saint Paul dit clairement : *qui ne travaille point ne doit point manger*. Il ne faut point de commentateurs pour entendre ce passage. Si l'Eglise a dispensé ses ministres du travail des mains, c'est une erreur, elle ne pouvait altérer l'Ecriture, l'autorité de vingt Conciles ne fait rien contre un passage formel des livres saints. Depuis six siècles on crève de mangeaille, on assomme d'oisiveté des millions de moines ; que de pain perdu ! Quoi ! les moines chanteront tandis que les autres travailleront ? Est-ce là entendre l'intérêt de l'Etat, le bien de la société et l'esprit de l'Evangile ?

Les bénédicins ont défriché la France et

les lettres : ils en ont été fatigués ; ils ont été récompensés de leurs peines par les richesses immenses que le défrichement leur a valu, depuis qu'ils se reposent ils doivent être délassés de leurs travaux ; ôtons-les de leurs vastes bâtiments, où il ne s'occupent qu'à se remplir, à se vider, à tenir des Loges de Francs-Maçons ; c'est ce qu'ils font encore de mieux.

Les bernardins, qui ont transporté de si bonne heure leur bibliothèque à la cave, n'ont fait aucun fruit ni aucun bruit dans l'Eglise : la plupart de ces moines sont dans les bois, desœuvrés du matin au soir. Les biens qu'ils ont sont très-mal acquis et nous appartiennent. Leur Bernard, qui prêchait la fin du monde, l'a escamotée à nos vieux seigneurs assez bêtes pour croire à ses almanachs. Les bernardins, par la loi de Dieu, sont obligés de rendre les biens à qui ils appartiennent ; par leurs règles, ils sont contraints de travailler, il faut leur faire observer la loi de Dieu et les constitutions de leur ordre.

Les capucins, *indignes* d'être capucins,

seront peut-être dignes d'être laboureurs. Ces grands et vigoureux cordeliers, qui font des enfants à nos servantes et à nos lingères, seront bons à la charrue. Les carmes déchaussés, qui sont riches et vont nu-pieds, ne sont pas douillets à ce qu'ils disent, tant mieux, ces gens seront propres à exposer aux injures de l'air.

Que ces saints personnages, devenus plus saints par leur utilité, soient répandus dans les landes, laissez-leur le dimanche chanter les louanges de Dieu. Si les six jours ouvrables ils ne chantent plus leur *Legem pone mihi Domine*, ils mériteront davantage en travaillant, s'ils croient l'Evangile qui leur dit : *qui travaille, prie.* Otez vos abbés commendataires, dont les revenus s'usent à entretenir des filles ou l'ambition, qui est un péché mortel ; réunissez ces biens au trésor royal et la France est riche à jamais.

Vos moines ont fait vœu de pauvreté, il faut peu de chose pour nourrir et vêtir des pauvres. Le scapulaire était anciennement l'habit des ouvriers et le rocher le sarreau des paysans ; donnez de ces habits à vos

moines, ils seront vêtus selon leur état.

Aussitôt que les moines sortiront d'un côté, faites sortir les nonnes de l'autre. Ces pauvres innocentes seront aises de prendre le grand air. Le monde auquel elles ont renoncé vit encore dans leurs cœurs. C'est un terrible ami que le monde. Il a des côtés et un vis-à-vis si aimable, qu'on fait aisément la paix avec lui. Mariez vos moines et vos nonnes, vous ne pécherez point contre la nature; par ce moyen, vous épargnerez vos voyages au Paraguay, où vous allez faire de mauvais chrétiens qui retournent six mois après à leurs idoles. En suivant ce système vous aurez cinquante mille bons chrétiens tous les neuf mois et l'Etat cinquante mille sujets. Le lendemain des noces vos vierges se sentiront animées d'un nouvel être; avouez que vous aurez fait des heureux à bon marché.

N'allez point opposer à mes idées le vœu que vos célibataires ont fait; ce vœu est contre la nature et l'Evangile. L'Ecriture dit formellement : il vaut mieux se marier que de brûler, pour suivre vos fantaisies humai-

nes ; vous brûlez vos moines plutôt que de les marier : sans doute pour désobéir à la nature et à votre Evangile.

S'il se trouvait des nonnes difficiles à suivre vos volontés, faites prêcher vos missionnaires, obtenez de Rome sept années d'indulgences plénières pour les moines et les nonnes qui s'engageront dans le mariage, sacrement préférable aux vœux monastiques. Rome, pour une poignée d'argent, vous ouvrira ses trésors. Léon X et ses successeurs ont vendu autrefois les indulgences. Cette ville de Rome a toujours été fort trafiquante, Juvenal disait déjà de son temps :

Omnia sunt venalia Romæ

Si le pape faisait quelques difficultés, vous lui diriez avec la confiance des fils aînés de l'Eglise : vos prédécesseurs ont accordé deux cents années d'indulgence à ceux qui allaient contre la loi de Dieu égorger leurs semblables en Syrie ; accordez seulement vingt jours d'indulgence à ceux qui ne tueront point, mais qui feront tout au contraire des hommes à l'image de Dieu. Vous savez, très Saint-

Père, que nous n'avons pas reçu la vie animale pour nous-même, mais en faveur de l'espèce; c'est un dépôt, voyez-vous, qu'il nous faut rendre à d'autres : le St-Père, qui est infaillible, ne peut être déraisonnable :

Les moines, qui ont, dit-on, précisément autant de religion qu'il leur en faut pour se haïr, mais point assez pour s'aimer, deviendront sensibles aux charmes des nonnes; vous allumerez le feu de l'amitié, vous éteindrez celui de l'amour, et vous remplirez dès ce siècle un des derniers articles de votre *credo*, la résurrection de la chair, ainsi soit-il.

Si vous avez encore la fureur de conserver vos célibataires, que cela vous paraisse charmant, vous le pouvez, mais faites-les travailler le jour ensemble; séparez-les la nuit. Si vous craignez que ce commerce occasionne des sottises naturelles, vous doutez bien de la grâce et de la chasteté de vos moines. Les paysans et paysannes travaillent tous les jours ensemble et ne *s'échaudent* point. Dans le Hainaut on voit des filles, des garçons travailler en chemise dans les fosses au charbon, et quoi qu'enterrés à deux cents

pieds dans la terre, on observe qu'il ne s'y passe rien contre la décence. Vous vous méfiez un peu trop des épouses de l'agneau sans tache et des serviteurs de Dieu, vous avez tort; vous offensez le ciel : comment! vous appréhendez pour des gens qui ont dit des paroles. Feront-ils plus de mal au grand air que dans le fond d'un cloître ? Vos célibataires n'ont donc de la vertu qu'entre quatre murailles ? ne doivent-ils leur sagesse qu'aux grilles et aux verrous? fallait-il les faire renoncer à la loi de la nature pour leur donner une vertu factice ? Pensez mieux des hommes choisis et appelés du ciel. Pouvez-vous croire que les saints puissent pécher si aisément ? Il n'y a point de moine en France qui n'ait quelque habitude chez des femmes à qui il donne des soins, direz-vous que ces gens qui n'ont point de besoins avec les femmes, font le mal avec elles? Croyez-vous qu'un homme mort au monde puisse ressusciter dans les bras d'une jolie femme ? Vous connaissez bien peu les morts. C'est l'usage que vous avez de fréquenter les vivants qui vous donne ces mauvaises pensées. Vos moines

et vos nonnes seront occupés, le travail distrait les passions; si vos moines sont chastes et continents dans l'oisiveté et que l'oisiveté soit la source de vos vices, ne serez-vous point assurés de leur continence dans l'occupation ?

Avez-vous encore besoin de bras? j'en ai encore à vous donner. Ce sont à la vérité des bras prodigieusement rouillés par l'oisiveté. Vos chanoines crèvent de santé, l'inaction, l'embonpoint et l'apoplexie les assomment de bonne heure, conservez-les à l'État en les faisant sortir du néant où ils végètent depuis tant de siècles. Vous ménagez à propos de rien des gens payés pour chanter les louanges de Dieu et qui gagnent d'autres personnes pour faire cette besogne, pourquoi ce ménagement? A quoi vous servent des êtres qui se lèvent à six heures du matin, crainte d'être *piqués*, pour faire la partie de vos femmes, pour doubler votre personnage, qui remplissent vos promenades et qui viennent réciter chez eux au quart de minuit *jam lucis orto sidere*, lorsque le soleil est couché il y a cinq heures? En vérité, y pensez-

vous, vous tirez bien peu de services des hommes; allons, il faut sonner la trompette et dire : M l'abbé, sortez de votre chœur où vous bâillez, nous avons des terres à défricher; prenez la bêche, cela vous dégraissera, vous vivrez dix années de plus, nous allons mettre dans le trésor public les produits de vos canonicats.

Si vous manquez encore de bras, la sainte Eglise est une bonne mère, elle nourrit beaucoup de fainéants. Vos théologiens, qui ne servent à rien, si vous avez la parole de Dieu et s'il n'est pas nécessaire de mettre l'Evangile en *Barbara* et en *Baroco*, vous présentent leurs bras. A quoi servent votre Sorbonne, vos vénérables maîtres et vos Universités? Les gages que vous leur payez est une dépense étourdie. Vous avez l'Evangile, avez-vous besoin des théologiens? ils ont brouillé l'univers, troublé les consciences; anéantissez leurs écoles, si vous voulez la paix dans l'Eglise. Tenez-vous à l'Evangile, vous n'avez besoin que de ce livre, c'est votre Dieu qui le dit. « Méditez ma loi, je serai » avec vous, je vous enseignerai, vous n'avez

» pas besoin de casuistes pour être sauvés,
» vous avez besoin de mon Evangile. Je
» savais ce qui était nécessaire à l'homme
» mieux que vos théologiens, vous n'avez
» besoin que du testament que je vous ai
» laissé. C'est moi qui suis et serai votre
» professeur en théologie, qui vous éclai-
» rerai si vous méditez ma parole, je l'ai
» promis et suis fidèle dans mes promesses.
» Ne vous embarrassez point si l'on vous
» dit que ceux qui méditeront ma loi l'expli-
» queront à leur mode, c'est du jargon d'école.
» Mon ouvrage est celui de la vérité ; c'est
» moi qui vous aiderai à l'entendre. Je n'ai
» pas besoin d'interprète, je savais ce que je
» faisais en donnant ma parole aux hommes
» et mieux que ceux qui veulent l'expliquer.
» Abandonnez-vous à mes soins, lisez mon
» écriture, croyez-vous que je vous donne
» un scorpion, lorsque que vous me deman-
» dez du pain ? J'ai prévu à tout, assurez-
» vous que tout homme qui lira mon Ecriture
» pour s'instruire ne pourra jamais errer. »

Après des promesses aussi formelles avons-nous besoin des faibles lumières des

hommes et du secours des théologiens ? Si l'Evangile est l'ouvrage de Dieu, Dieu aurait-il donné aux hommes des préceptes de conduite et une loi qu'ils ne pourraient remplir qu'aidés du secours des théologiens ? Si les docteurs conviennent de ces vérités, leur sort est décidé, il faut qu'ils aillent à la charrue. La théologie est contraire à l'esprit de Dieu, les hommes l'ont peut-être imaginée parce qu'ils se méfiaient des soins de la Providence.

Depuis dix-huit cents ans, que l'on dispute dans les écoles de théologie, quel fruit a-t-on tiré des disputes scholastiques ? hélas! du scandale, des guerres et des persécutions. L'ouvrage de la vérité est devenu entre les mains des sages maîtres un instrument de carnage et de persécution.

Un philosophe de Berlin a décidé le ridicule de la théologie en deux mots. L'Ecriture Sainte, dit-il, est un bâton que Dieu a mis entre les mains des aveugles pour les conduire ; au lieu de se servir du bâton pour marcher, les théologiens ont disputé sur sa longueur, sa grosseur, et ont fini par se battre avec.

La ressource des bras dans un Royaume de gens oisifs est infinie. Tous les journalistes, à l'exception de ceux de Trévoux, paraissent destinés, par la nature de leur ouvrage, à la nouvelle charrue. Martin Fréron, qui gagne quinze mille livres à débiter des ordures périodiques, à nous prendre deux fois le mois pour des sots, en nous annonçant que tel livre est mal écrit, comme si nous avions besoin de ses courtes lumières pour l'apercevoir, cet écriturier ignare qui offense notre bon goût, en attaquant nos meilleurs auteurs, n'est bon que pour remuer la boue de la terre. Nous dévorons les ouvrages de M. de Voltaire; ce grand homme ne cesse de nous créer des pièces immortelles. Fréron l'injurie deux fois le mois, et nous respectons si peu l'Homère de notre siècle, que plusieurs sots parmi nous conservent encore leurs abonnements pour l'âne littéraire. Cessons d'envoyer de l'argent à la cuisine de Fréron, forçons-le à venir bêcher la terre, il y a dix écus à gagner légitimement pour lui; nous ferons germer un vrai talent dans le compère Martin. Il sera

dans l'état où sa naissance et la Providence le demandent. Il écrit un peu mieux que le gazetier d'Utrecht, il fait filtrer au papier gris quelques grosses injures contre les grands talents. Cet homme n'était-il pas propre pour la charrue.

J'ai refusé aux jésuites l'honneur de la charrue. Ces hommes porteraient sans doute le trouble parmi nos cultivateurs et s'approprieraient, par le moyen de quelques restrictions mentales, les fruits de nos travaux : il faut laisser périr cet ordre que nous regardons aujourd'hui comme un corps digne de mort et du dernier supplice. Les jésuites ont été assez longtemps les fins de la terre, *fines terre*, qu'ils en soient aujourd'hui le fumier ; que leurs reliques portées dans nos champs incultes engraissent la terre. Si elles nous rapportent la moitié de ce qu'ils nous ont pris, la France deviendra un pays de Cocagne et le second tome du paradis terrestre.

LES NÈGRES

Nous avons tort, mais il faut du sucre.

Y a-t-il une différence entre les dindons et les nègres ? Lorsque les jésuites nous apportèrent les premiers, on les envoya au collège de Clermont, improprement appellé le collège de Louis-le-Grand. Nos docteurs agitaient alors la question de l'animal *hoc a parte rei*, c'est-à-dire l'animal de leur côté ou du côté de la chausse (1). Avant de leur fixer une place dans les catégories d'Aristote, on examina leur physionomie, on chercha dans leur air champenois des preuves de *raisonnabillité*. Les dindons n'ayant donné aucun signe de raison on les mit dans le calcul des dix-neuf moutons et un bourgeois de Troyes, et delà est venu le proverbe *bête*

(1) *Chausse* ou *Domino*, colifichet puérile qui décore l'insuffisance de nos grands et savants docteurs.



comme un dindon. La question décidée pour les dindons l'est-elle aussi pour les nègres ? Cette espèce d'animaux à deux pieds, est-elle comprise dans la classe des hommes ? Des êtres qui ont la physionomie aussi barbouillée que les nègres, peuvent-ils raisonner ?

Jacques Massé, dans ses voyages, assure qu'en disséquant un nègre on aperçoit au-dessous de l'épiderme une membrane extraordinairement déliée et délicate, on croit que cette membrane est la véritable cause de la noirceur des nègres, que cette tunique émoussée absorbe les rayons de la lumière. Cette découverte prouve que les Ethiopiens ont une origine toute différente des autres hommes.

Certains théologiens ont prétendu que les nègres étaient descendus de Caïn à qui le Seigneur avait imprimé un signe, et ce signe était la noirceur. Ce raisonnement est un raisonnement de sacristain. Sans m'écarter de la question ni disputer sur les goûts et couleurs, voyons si les nègres sont raisonnables.

Les Nègres sont raisonnables et appartiennent peut-être plus à l'humanité que nous autres assez barbares pour les arracher à leur patrie, eux assez humains pour nous laisser en paix sur nos côtes. La rage d'avoir du sucre, la loi du plus fort, sont les principes de notre conduite cruelle et les tisons de notre avarice. Les nègres raisonneront mieux lorsqu'ils ne croiront point à la religion bienfaisante que nous leur prêchons. Ces esclaves peuvent dire avec raison aux pères jacobins de la Martinique qui retiennent quinze cents des leurs dans leurs prisons : — Vous êtes, mes pères, les prédicateurs de l'Evangile, vous voulez que j'embrasse votre religion qui nous rend frères, et vous me rouez de coups. Il faut des dispenses de votre pape pour épouser vos nièces, vous brûlez les gens à Lisbonne pour avoir couché avec leurs commères, et vous nous mariez avec nos propres sœurs ou nos tantes.— Mais, répond le père Jacobin, selon nos vieilles Ecritures, vous ne pouvez point sortir d'Adam. Notre premier père était blanc ou était noir : vous voyez qu'il faut que la porte soit ouverte ou fermée.

Monsieur de la Négrerie, vous avez de la laine sur la tête et moi j'ai du poil. Assurément nous avons beau faire des enfants aux Françaises qui viennent ici, depuis le R. P. Barnabas Trétin, très-saint homme qui en faisait très-saintement, sa génération n'a pas changé de couleur et a toujours conservé le poil français ; vous voyez bien que vous n'appartenez point de bon droit à l'espèce humaine. — Vous me prêchez cependant votre religion, dit le nègre. — Oui, sans doute, à cause que l Évangile dit *batisantes omnes gentes*, baptisez tout le monde. — Mais mon révérend, le baptême est un caractère de charité ; comment remplissez-vous cette obligation vis-à-vis de nous ? — Comment! Monsieur le noir animal ! vous faites des arguments ? Allons, mes gens, écrasez ce raisonneur sous les coups de bâton. Voyez ce noir, il veut en savoir plus que notre St-Thomas, à qui un crucifix de bois a fait un beau compliment académique. — Mais, mon père, sans recourir aux coups de bâton, ne peut-on point proposer ses doutes ? Battez-vous un aveugle à cause qu'il ne voit pas les rayons

du soleil ? dans votre Ecriture est-il marqué d'assommer les gens pour leur persuader la vérité ? — Oui, Monsieur le noir, le docteur Angélique, le docteur Séraphique, le docteur Subtilis-Emeto-Cathartique et tous les docteurs en *ique* et en *ot* disent qu'on doit forcer les gens d'entrer à cause de ce pasage : *compelle intrare, forcez-les d'entrer*. Cela est si connu dans le christianisme que le roi très-chrétien a envoyé des dragons dans les Cévennes à cause que les jésuites avaient assuré à Sa Majesté qu'Elle était obligée en conscience de faire mal.

La charité, dit l'animal noir à l'animal pie, la base de votre religion, vous permet-elle de m'arracher à ma patrie et à mes parents, ou de m'acheter de mes ennemis à cause qu'ils étaient les plus forts ? — Oui, sans doute : je dois de la charité à nos belles dames françaises qui prennent du café, j'en dois à ceux qui bavardent dans le café de Procope ; il faut du sucre à tous ces gens-là. — Mais ne pourriez-vous point vous servir de vos bras, et de ceux de votre nation, plus obligés à remplir vos besoins ? — Voilà une

plaisante raison, nous avons besoin de nos bras dans les cloîtres pour faire des signes de croix ; nos chanoines en ont besoin pour s'appuyer plus commodément dans leurs stalles ; et comment nos évêques monteraient-ils dans leurs brillants équipages, s'ils n'avaient point de bras ? Vous voyez que nos bras servent à beaucoup de choses et sont bien employés. — Cette dernière raison, dit l'animal à laine, est très suffisante. Votre religion vous ordonne de payer les ouvriers, de ne point retenir leurs salaires : vous retenez les miens, je ne connais d'autre payement que les coups... — Ne voyez-vous pas que vous êtes esclave. — Mais j'étais libre, pourquoi m'avez-vous fait un état si dur ? — C'est que vous étiez noir, que nous étions les plus forts et qu'il nous fallait du sucre. — En France il n'y a point d'esclaves, vos lois sont formelles sur cet article ; ainsi, pour du sucre, vous êtes contraires à votre Dieu et à vos lois ? — Nos lois, dit le révérend père, voilà de plaisantes choses, nous les violons aux yeux du souverain, il sait que nous avons des nègres, que nous assommons de coups,

il a besoin de sucre comme les autres ; le sucre apporte de l'argent à ses domaines et à des fripons que les lois laissent s'engraisser ; vous voyez que le sucre est une grande raison. En outre, nous avons des docteurs qui expliquent les lois. Les jésuites nous dispensent de faire le bien et d'obéir aux rois, leurs livres sont remplis de cette morale : on a porté deux fois des plaintes au souverain de leur mauvaise doctrine, on n'a jamais osé leur rien dire qu'en 1762.

— Votre Dieu vous ordonne de l'imiter et de porter sa croix ; dans la Martinique je ne vois que mes frères qui la portent ; ils sont soumis, méprisés, meurent comme lui sous les coups ; vous autres vous ne pouvez souffrir la moindre égratignure ; vous voyez que nous sommes seuls ses imitateurs. — Voilà une belle comparaison d'un nègre au bon Dieu, et nous qui portons le scapulaire, qui sommes les enfants de saint Dominique et de Notre-Dame du Rosaire ! ... Avez-vous dit tant de chapelets que j'en ai dit ? — Ah ! mon Père, je dirais plus volontiers le chapelet, que de recevoir des coups de bâton. — Etes-vous

dans ce monde pour avoir toutes vos aises ? Pendant que nous parlons vous faites tort à la communauté, vous faites un péché mortel, vous ne travaillez point, vous êtes obligé à restituer : voyez Pontas à l'article des Manufactures de sucre. — Mais si notre nation était la plus forte et que nous vinssions vous prendre pour avoir du marbre, ne ferions-nous pas bien de vous faire travailler ? — Non, assurément, vous offenseriez l'Eglise, le St-Père vous excommunierait à cause que le Concile de Trente a défendu aux prêtres de travailler. — Mais votre Concile, en vous défendant de travailler, vous permet-il d'avoir des manufactures ? — Le Concile s'explique ; c'est-à-dire, que nous ne faisons rien de nos deux bras, mais que nous nous servons des vôtres. Le commerce est honorable, il n'avilit personne. L'abbé Coyer a dit que la noblesse pouvait commercer. La noblesse et le clergé vont ensemble.

LA RÉFORME DES ÉGLISES.

Le Roi a fait des écus et des pièces de six sols avec les lampes et les chandeliers de nos Églises. La Majesté de nos rois n'aurait osé, il y a cinq cent ans, toucher à cette argenterie, que les préjugés rendaient respectable. Nos sots grands-pères se seraient égorgés pour conserver les lumières de l'Etre qui a fait le soleil et le jour. L'aisance qu'on a trouvé à lever cette argenterie est due aux belles lettres, à la philosophie qui commencent à guider notre enfance. Nous avons encore bien des choses à ôter de nos églises et des temples à renverser. On bâtit actuellement à grands frais une église à sainte Geneviève; pour concourir à la construction de cet édifice inutile, on a permis une friponnerie, c'est-à-dire une loterie qui ruine le petit peuple et la livrée de Paris.

On pourrait épargner l'argent du peuple en plaçant tout naturellement Sainte Gene-

viève dans l'église de Notre-Dame. La Patrone des badauds eût été fort honorée d'avoir la gauche ou le bas du pavé sur la mère de Jésus, à qui elle doit au Ciel et sur la terre tous les hommages : mais les moines de Sainte-Geneviève ont de l'ambition, ils veulent avoir un temple magnifique. Les Moines doivent-ils vous embarrasser ? Vous les regardez à peu près comme des fiacres ; ils sont moins utiles, et vous avez encore le préjugé de ruiner le peuple pour des gens que vous méprisez. En plançant Sainte Geneviève à Notre-Dame, vous gagnez un bâtiment, vous soulagez votre peuple et vous occupez vos ouvriers à des travaux plus nécessaires.

Paris contient au moins cent temples inutiles, sans compter les chapelles qui ne disent rien. Ces églises, élevées aux saints par un abus coupable, méritent d'être abattues ; vous savez que c'est à Dieu seul que vous devez votre adoration et lui seul est digne d'avoir des temples. Ces édifices vous coûtent de l'entretien, démolissez-les, portez vos Saints à Notre-Dame, placez-les

dans les stalles de vos chanoines, les niches sont toutes faites. Ces bienheureux de bois tiendront aussi bien leur coin que vos porteurs d'aumusse. Il ne vous coûtera plus d'argent pour avoir des machines qui honorent Dieu par formalité, vos saints ne seront point *piqués*. Appliquez les revenus de vos canonicats aux besoin de la nation : par cet arrangement, vos Saints seront logés sans frais, vous épargnerez l'entretien de vos somptueux édifices, vous élèverez à leur place des manufactures et vous aurez de l'argent. Notre-Dame deviendra l'église de tous les Saints ; dans vos calamités vous trouverez tous vos intercesseurs sous la main, ils augmenteront la cour de la vierge, ils se joindront à elle pour obtenir ce que vous demanderez :

Vis unita fortior.

Vous usez beaucoup de cire dans vos églises pour honorer, fêter, éclairer en plein jour le Créateur de la lumière : la flamme de votre charité est préférable à la lueur de vos bougies ; quelle petitesse !

cette dépense serait mieux employée à la subsistance de vos pauvres. Dieu serait plus honoré de voir ses membres vêtus que flatté de l'odeur de vos mèches puantes ; deux ou trois cent mille livres dépensées tous les ans en luminaire seraient un bien-être aux pauvres de Paris. Six cent mille malheureux de moins feraient plus de bien à la sociéte que vos chandelles. Les enfants qui ont souvent tout perdu en perdant leur père, sont obligés, à cause de votre sot usage, de payer les lumières d'un enterrement. En jettant un coup d'œil sur les objets, on trouve de l'argent partout dans un royaume où la guerre le dissipe si souvent ; il faut le ménager et ne point brûler la chandelle par les deux bouts.

Vous avez dans vos églises des grands saints d'argent : que font-ils là ? Dans ses besoins, l'Etat les a respectés, eh ! pourquoi ? Notre-Dame de la *vieille Vaisselle* était un bon titre pour faire des écus : en vérité vous êtes de grands enfants ; faut-il qu'un saint soit d'argent pour échauffer votre dévotion ? Sa représentation en plâtre de Montmartre,

n'est-elle pas aussi bienfaisante qu'en lingot du Pérou ? mesurez-vous le mérite de vos saints sur le prix de vos étoffes ? Songez que vous avez des pauvres : tant que vous en aurez, il faut que vos saints, les modèles de la pauvreté, soient de plâtre. Les bienheureux sont plus touchés de la misère des mendiants que de leur figure enrichie de bijoux.

Vous avez des préjugés sur vos saints d'argent qui sont terribles. Un artisan sans travail, sans secours, entre à St-Sulpice, demande pendant deux heures son pain quotidien à la Ste-Vierge ; il presse, parce qu'il est pressé par une femme et six enfants qui n'ont point mangé depuis deux jours, le pain quotidien ne vient point ; sensible aux besoins de sa famille, il arrache un doigt à Notre-Dame d'argent. Le Ciel lui fait trouver le bonheur de le vendre à un fripon de Juif, il achète du pain, court avec joie rendre la vie à sa femme et à ses enfants. Cet homme, qui avait trouvé, par le secours du Ciel, le fripon de Juif, par un châtiment de la Providence est saisi par MM. Durocher et d'E-

meri, deux coquins plus fripons que le fripon de Juif, qui le conduisent en prison. On le brûle comme sacrilège pour avoir conservé sept personnes à l'Etat et à la religion. Votre Vierge d'argent est la cause de son malheur : si votre bonne protectrice avait été de plâtre de Montmartre, la société n'eût point perdu un sujet, et six enfants n'eussent point été exposés à la honte et à la mendicité.

Vous avez dans vos églises des trésors que l'Etat a encore respectés. St-Denis est rempli de couronnes d'or, de bijoux et de colifichets de prix, pourquoi, par exemple, conservez-vous le fauteuil de vermeil du vieux roi Dagobert? Il faut faire des écus de cette chaise percée; si vous êtes curieux de conserver cette relique du roi Dagobert, faites-la dessiner, pendez-la en effigie avec vos tableaux au Luxembourg. Les cruches de Cana, qui sont venues de Galilée à Paris à califourchon sur les cheveux de la Vierge peuvent rester où elles sont : ces brinborions ne sont point d'argent, ils font gagner vos fiacres qui mènent à St-Denis les innocents qui vont voir des cruches.

Les os de vos saints, renfermés dans des caisses d'argent, doivent être mis dans des caisses de bois. Croyez-moi, ils feront autant de miracles dans un coffre de sapin que dans un coffre d'or, où vos saints auraient de l'humeur. Les saints n'ont point d'humeurs dès qu'ils ont quitté la terre, le séjour des humeurs.

Les ornements, les dentelles, les chappes, les tuniques qui servent à vos cérémonies religieuses et qui vous font judaïser, vous occasionnent des dépenses, forment une bigarure qui charmait vos grands-pères et font lever les épaules à leurs petits-fils qui ne sont point du tout Visigots. Ces décorations du paganisme que vos théologiens et vos rubricaires croient nécessaires à cause que le prêtre Aaron avait des vêtements à peu près pareils le jour que les femmes d'Israel changeaient de chemise. Vos vénérables maîtres ignoraient-ils que la loi nouvelle a jeté par terre le bonnet du grand prêtre, brisé les pierres des douze tribus, et déchiré le voile du temple. Ces petites cérémonies, ces vêtements que saint Paul appelle des

niaiseries, des puérilités, sont inutiles dans vos églises. Les apôtres n'avaient point ces brinborions. Pierre, Jacques, Matthieu ne portaient point la Mître (1). Un évêque de la primitive église bénissait le peuple sans rocher, cela n'était point une indécence ni un péché contre la rubrique. La bénédiction de vos prélats à croix d'or aurait-elle plus de vertu à cause que vous les nommez Monseigneur et que sa grandeur a la flamme aux talons? Ces talons enflammés le font-ils atteindre plus tôt au ciel que les sandales de Jacques et de Matthieu ?

Les prêtres de Jupiter portaient sur leurs épaules la peau des moutons et des bœufs qu'ils avaient sacrifiés au mari de Junon ; c'est peut-être en mémoire des sacrifices faits anciennement à Jupiter que vos chanoines, même les plus réguliers, portent des peaux sur leurs épaules ou sur leurs bras. Car la nouvelle loi n'a pas présenté en

---

(1) *La Mître, ancienne coiffure des Demoiselles Romaines qui vendaient leurs faveurs du bal au temple de la Fortune, aux partis de Cicéron et de Catilina.*

holocauste au Dieu des nations des veaux, des moutons, des cochons, que ceux qui sont dans vos cloîtres ou dans vos chapitres. Trèves sur ces petites misères dont le détail doit vous ennuyer : songez que vos ornements d'église couvriraient mieux la nudité de J.-C. dans les personnes sacrées et misérables de vos pauvres ; oui, vous auriez plus de mérites de vêtir ses membres terrestres que d'entretenir un faste étranger à ses lois et à la charité de son cœur.

L'Eglise, l'épouse d'un Dieu pauvre et humilié, a toujours eu une crainte terrible de la pauvreté. Elle s'est conservé sagement et de bonne heure des ressources contre ce péché affreux. Les biens immenses qu'elle a amassés en prêchant la pauvreté, les misères et le désintéressement, l'on mise à son aise jusqu'à la consommation des siècles. Cette bonne mère fait une dépense qui paraît singulière quoique très-petite ; elle consiste dans l'encens qu'elle distribue aussi mal que l'Académie française en le partageant à l'amiable entre Dieu et des faquins de marguillers. Non contente de cette générosité elle devient

prodigue en faveur des cadavres puants étalés dans les temples. Un gueux, un vil atôme retourné dans son néant, devient l'objet de ses encensements; cette cérémonie païenne soulève les gens d'esprit. Les frères romains, disent les frères réformés, ont beaucoup de petitesses dans leur culte. Les chers frères romains qui ont battu, chassé leurs frères réformés, disent que ces derniers sont des hérétiques qui ont décharné le culte, que leur charité romaine ordonne d'envoyer à tous les diables. Les frères *damnés* répondent : l'Evangile n'a pas besoin du secours de la chair, nous avons ôté ce qui était de l'homme, nous n'avons plus d'encensoir dont le balancement nous éblouissait, nous n'allumons point de chandelles quand il fait jour, nous chantons les louanges de Dieu dans notre langue parce que nous n'entendons pas le Grec. Nos ministres nous prêchent l'Evangile sans étole et nous profitons autant que s'ils avaient des bonnets carrés; au lieu de ces colifichets nous faisons des aumônes aux pauvres. Les frères réformés ne méritent point l'anathème de Rome. Conservons notre

croyance de la Transubsstantiation et encore quelques années notre Purgatoire. Imitons nos frères réformés, faisons des aumônes et moquons-nous des talons rouges des évêques.

Vous avez des clochers trop hauts et des cloches qui vous coûtent, vous n'avez besoin que d'une cloche dans chaque église. Cette grosse sonnerie trouble le repos de la société et le sommeil de vos malades : il faut ôter vos cloches, les mettre dans vos arsenaux, et en faire des canons qui vous serviront mieux que des cloches quand les Anglais viendront prendre Belle-Isle, ou que vous irez prendre leur Port-Mahon.

LA BARBE ET LES CHEVEUX

*Venerabilis Barba*CA...
*Venerabilis Barba*PU..
*Venerabilis Barba*CA. PU...
Venerabilis Barba CAPUCINORUM.

Mottet à grand chœur chanté à Nantes en l'honneur, du révérend très révérend Père (1)

(1) Un Capucin d'une Famille noble de Bretagne.

Pic, Marc, Roch, Luc Keroenoxale Guissegrife de Lanfoudras, Cucufa de Conflans de Cordolaomor, premier capucin de France et second capucin du monde chrétien.

La barbe, le sale et le saint habit d'un capucin est un préjugé d'habillement que nos pères admiraient prodigieusement, tant ils se piquaient de belle passion pour les capucins. Nos yeux modernes ne sont point encore privés avec ce ridicule qui fait des impressions singulières sur les étrangers. J'ai vu des enfants pousser des cris horribles à l'aspect d'un capucin. Je pense que l'on pourrait combattre dans l'Eglise militante sous une banière plus honnête que celle de saint François. Nous sommes chargés du soin de nourrir son ordre à ne rien faire. Les capucins devraient, pour notre argent, ne point épouvanter nos enfants ni donner des vapeurs aux femmes. Nous ne sommes pas sots comme nos pères qui aimaient les grimaces religieuses et les capucins jusqu'au point de tirer leurs rapières pour s'égorger dans la cause des capuchons ronds et pointus, que quatre souverains pontifes ont appuyée

de leurs bulles et de leurs exorcismes.

Ces hommes vivants, morts au monde à ce qu'ils disent, n'ont rien à démêler avec nous, et encore moins avec les femmes... il faut donc que les PP. Pancrace restent chez eux, s'ils veulent conserver leur puant habit, ou changer de camisole, s'ils veulent venir avec nous. Que signifient cette barbe, ce capuchon pointu? Otons de notre religion ces laids colifichets; ne peut-on pas aller au Ciel sans être vêtu en Pantalon? La police manque bien d'attention pour les femmes enceintes, de laisser courir dans les rues de Paris les capucins. Dieu n'a pas besoin de mascarade, et dans notre siècle nous n'aimons point les bigarures qui ne sont pas de la bonne faiseuse.

La barbe chez les capucins est, comme la pièce de bœuf dans nos repas, un morceau de résistance, et est l'objet la plus sacré de leurs soins. Les anciens la portaient, et les femmes ont été dans le temps fort curieuses d'avoir la barbe au menton; car l'Eglise a fait exprès un canon pour obliger le dévot sexe à raser leurs barbes. Les cheveux et la

barbe ont occasionné des guerres et des sottises. Saint Paul a trouvé les cheveux répréhensibles. La raison ne peut concevoir pouquoi cet apôtre se fâchait contre les cheveux que la nature nous a donnés. Les cheveux ne seraient-ils venus à notre père Adam qu'après son péché, comme. saint Thomas et quelques docteurs de l'Eglise, l'ont pensé des ustensiles de la génération.

Les fondateurs d'ordre se sont tellement grippés aux cheveux que la plupart les ont arrachés. St-Bruno s'imagina qu'une pelée faisait infiniment d'honneur à Dieu. St-François a cru qu'une tête à demi dépouillée de ses cheveux et une longue barbe remplie de vermine intéressaient le ciel et les anges, la terre et les femmes; a-t-il réussi à plaire aux uns et aux autres? Un joli capucin offre à l'imagination quelque chose de grotesque et de ridicule, les grâces n'ont jamais pris l'uniforme d'un capucin indigne. Le clergé a coupé ses cheveux et l'Eglise a toujours pensé que les cheveux étaient une superfluité mondaine. La multitude des cheveux est l'étiquette de la gravité dans nos magistrats, pour-

quoi couper aux prêtres ce qui rendait leur état plus grave ?

Dans le temps que nos pères se battaient pour couper un cheveu en quatre, les cheveux dérangèrent toutes les bonnes têtes de France : l'an 1096, un archevêque de Rouen, assité de plusieurs Évêques, s'avisa d'excommunier dans un Concile national, ceux qui « porteraient de long cheveux. Louis VII fit » couper ses cheveux et se fit raser la bar- » be, sa femme, Léonore d'Aquitaine, le » railla sur ses cheveux courts, et s'en laissa » conter par le prince d'Antioche, qui avait » de long cheveux et qui n'était point rasé. » Louis VII le trouva mauvais, ils finissent, » par faire casser leur mariage. Léonore » épousa ensuite Henri, duc de Normandie » qui devint roi d'Angleterre, et à qui elle » apporta en dot le Poitou et la Guienne. De » là vinrent ces guerres qui ravagèrent la » France pendant trois cents ans : il périt, dit » M. de Sainte-Foix, plus de trois millions » de Français, parce qu'un archevêque s'était » fâché contre les longues chevelures, parce » qu'un roi avait raccourci la sienne, et s'é-

» tait fait raser la barbe, et parce que sa
» femme l'avait trouvé ridicule avec des che-
» veux courts et un menton rasé. »

Quand Louis VII se fut fait couper les cheveux et la barbe, le Parlement suivit son exemple; mais ce prince ayant repris sa longue barbe, le Parlement crut sans doute qu'il ne devait pas se conformer à cette nouvelle mode : ce devait être, dit l'abbé de St-Réal, une assez plaisante chose, de voir toute la galante et guerrière jeunesse de la Cour de France, chacun avec la plus grande barbe qu'il pouvait avoir, tandis que Messieurs de la grande chambre étaient rasés.

Les cheveux étaient autrefois en grande vénération, continue M. de Ste-Foix; on jurait sur ses cheveux comme on jure aujourd'hui sur son honneur; en saluant quelqu'un rien n'était plus poli que de s'arracher un cheveu et de le lui présenter. Clovis s'arracha un cheveu et le donna à saint Germier pour lui marquer à quel point il l'honorait. Les courtisans ou les singes de Clovis en firent de même, et le vertueux évêque s'en retourna dans son diocèse les mains plei-

nes de cheveux, et enchanté de la cour.

Les prêtres, dans toutes les nations, ont porté des cheveux longs et se sont distingués par leur chevelure. Rangonis, dans son traité de la *Perruque*, dit que les cornes de Moïse n'étaient autre chose que deux petites touffes de cheveux frisés qui s'élevaient des deux côtés de la tête en la manière que les portent encore les prêtres Lydiens. Le législateur des Hébreux avait pris cette mode des prêtres égyptiens, parmi lesquels il avait été élevé.

Les poils de la barbe servent de billet et de scrutin aux magistrats allemands pour choisir leur chef. Les échevins d'Hardenbergen en Westphalie s'assemblent autour d'une table ronde, et chaque échevin se place de manière que l'extrémité de sa barbe touche le dessus de la table, au milieu de laquelle on met un poux que l'on charge de faire le choix du nouveau chef. Cet électeur, après avoir erré quelque temps, ne manque point de s'arrêter à une des barbes, et cette barbe, dans le moment même, devient barbe de Consul.

Les cheveux ont occasionné du scandale à nos crânes tondus. Nos prédicateurs et nos moines ignorants glapissent tous les jours en chaire contre la frisure ; à les croire, les cheveux des belles dames sont les filets du démon où les pécheurs s'accrochent. Ah ! filles de Babylone, s'écrient-ils, en s'échauffant un peu trop, vous tortillez vos cheveux, vous les crêpez, vous les *chignonnez* sans songer que N. S. a souffert mort et passion pour votre frisure et le fer à toupet ; si vous cherchiez à plaire au ciel, vous ne tortilleriez point vos cheveux. Laissez-les aller leur droit chemin, l'Ecriture le dit, *ambulate in vita recta;* si le Seigneur les a faits droits, *gaudeant bene nati*. Dans ce monde il ne faut point se friser, il faut s'occuper sans cesse du dernier moment de la vie. Dans ce monde, révérend père casuiste, il faut vivre, être utile à la société ; il vaut mieux ajuster ses cheveux que d'être crasseux et ne rien faire comme vous faites dans vos cloîtres.

MON PÈLERINAGE

Ne violons point les droits de l'Hospitalité,

J'avais un voyage à faire en Touraine : mes finances étaient au niveau de celles de mes confrères qui barbouillent du papier à Paris. J'avais neuf livres dix sols et le privilège des Savoyards, de suivre de mon pied le carrosse de Paris à Tours. Je profitai de l'occasion de la première voiture, je partis à cinq heures du matin, j'arrivai à la dînée à Arpajon, deux heures après la voiture. Je me fixai dans la cuisine de l'auberge, n'ayant pas le moyen de passer dans la chambre à manger. Je trouvai un paysan de la paroisse d'Avon près de Fontainebleau, que les circonstances légères de ses fonds obligeaient à l'économie. Pour épargner notre argent, nous nous mîmes autour de la même chopine et du même morceau de pain que nous fîmes venir à frais communs : nous commençâmes à

jaser. La table est un lien qui serre les hommes et le dessert le moment qu'on attend avec impatience pour avoir de l'esprit ou pour dire des sottises. Nous étions tous deux pleins d'esprit ce jour-là; il y a des jours comme ça, je plus à mon compagnon; il me fit l'honneur de me dire que j'avais l'air d'un honnête homme pour une personne de l'écritoire, et le rustre achevant de me croire un clerc de procureur, me dit : Monsieur, vous parraissez entendre la *Chique*, je vous crois capable de porter le sac d'un Procureur aussi proprement qu'un autre. Je saluai profondément M. Jacau en lui disant : Vous me faites bien de l'honneur.

Jacau voulait se marier et *concubinait*, à ce qu'il disait, le pour et le contre du mariage : sa conversation m'a paru originale; dût-elle ennuyer le lecteur, je succombe au plaisir de la raconter, charmé si je puis rendre dans son baragoin la force de ses idées. Voici à peu près comme il m'ouvrit son cœur ?

« Je suis amoureux de Margau et Margau est amoureuse de moi, vous voyez bien que

je sommes amoureux l'un et l'autre, que ça nous conduira tout fin près du sacrement, si nous n'allons point tomber dedans. Margau est gentille et n'est point du taffetas, c'est une étoffe moëlleuse, une fille appétissante; chaque fois que je la relucons, l'iau nous viant à la bouche comme du crachat, cela nous tourmentions bien pis que des cousins. M. notre curé, révérence parlé, nous a donné des remèdes, afin que cela ne nous tourmentions pas tant, tant y a que c'est de l'onguent miton mitaine; je disons bian des *oramus* et tous ces ingrédiens-là n'empêchiont pas les cousins de nous trabucher; cet amour en vérité de Dieu est pis qu'un enfar. On dit que pour ça alle bien, il faut prendre du *conjungau*. Je voulons nous marier, car on dit que le conjungau signifie cela, c'est-à-dire que cela nous unit comme dans le ménage, où le conjungau ne va pas trop bian pour l'union; mais dame pour faire le mariage, il faut du pain pour nourrir les amours, or nous avons l'envie de tenir bouchon, notre future est capable de l'achalander; mais je craignons pour la tête. Jerni, nous

sommes délicats là-dessus plus que les gros seigneurs, qui ne s'embarrassiont pas de ce qu'il y a au-dessus d'eux; je craignons le bon-Dieu, je ne disons pas comme ces firlosophes *supra nau nil nau ;* je ne savons pas bian vous rendre ça en latin, ça veut dire apparament que les seigneurs se fichent de l'honneur, et que nous ça nous fait beaucoup: les gros seigneurs ont du bien, des richesses, nous autres je n'ons que l'honneur.

» Si note femme prent un bouchon, ceux qui viendront chez nous la trouveront aussi jolie que je la trouvons; car j'ons du goût en fait de cette drogue de biauté, l'un lui prendra la main, l'autre glissera la sienne sous son fichu, l'autre l'embrassera. Dans les commencements Margau se tiendra fiare, mais à la fin elle s'ennuira de se battre; c'est un méchant métier pour une femme de toujours batailler: elle a dans son caractère tant d'humilité qu'à la fin elle cède, fait sa paix avec ceux qui se battent et voilà tout juste le *hic.* Je voudrions bian savoir avant de nous encornailler pourquoi tous les hommes en comp-

tions à toutes les jolies cabaretières à cause qu'elles vendions chopine. Quand j'allons à Paris dans la rue St-Denis acheter de la sarge, je voyons des messieurs qui en achetions itou, ils font beaucoup de révérences, ne passiont pas la main sur la gorge de madame, quoique madame la marchande la montriont en vente comme sa marchandise. Dites-nous, monsieur, pourquoi on caresserait note femme à cause qu'elle vendrait chopine auprès d'un grand chemin et qu'on ne la cajolerait point si elle vendait de la sarge dans la rue St-Denis. Si vous répondez bian, je vous promettons un lièvre, je mettons quelquefois des colets; si j'étions attrapé, j'irions du côté de la Bretagne dans la galère, car dans un pays où il n'y a point de la République, pour un lièvre de huit sols on vous ôtions la liberté à un homme, comme si la liberté appartenions à d'autres qu'à lui. Si je prenions un lièvre, entre nous, c'est pour nous tirer un petit d'affaires. Les demandeux de Sa Majesté ont toujours les mains dans nos poches; si note bon roi que j'aimions beaucoup, avait note argent dans sa bourse, je ne serions point

fâchés; mais note bon roi a autour de lui tant de fripons et de farmiers généraux que ça fait honte. »

La question de Jacau m'a paru curieuse, elle attaquait l'usage indécent d'en conter aux femmes. L'état de ces femmes attachées à l'hospitalité était sacré pour les anciens; nous respectons un marchand, nous avons du mépris pour un aubergiste qui, pour un intérêt modique, tient une grande maison garnie de lits commodes, fait des provisions qui se gâtent souvent, et se prive quelquefois de son dîner pour des hôtes qui lui surviennent. Le repos de l'aubergiste est interrompu, chaque jour il obéit avec complaisance aux caprices d'un hôte incommode, lui rend des services : plusieurs en ont reçu de très essentiels. Des gens si nécessaires méritent-ils que l'on insulte leurs femmes, nous est-il permis de corrompre leurs filles ou leurs servantes? Un jeune Français, avec la confiance de sa figure et l'étourderie de la nation, descend-il dans une auberge, il commence par tenir des propos aux filles, les embarasse dans le service qu'elles lui rendent. Cet

homme, insolent dans un cabaret, sera respectueux dans la rue St-Denis vis-à-vis d'une marchande à qui il donne plus d'argent et qui a moins de peine à le gagner. Il éveillera toute une auberge à minuit et n'oserait éveiller la moindre petite marchande à cinq heures du matin dans la rue St-Denis pour lui montrer son échantillon.

Ce désordre vient de l'idée du mépris stupide que nous faisons d'un homme utile à la société : il est bas de profiter de la circonstance de son état pour violer chez lui les droits de l'hospitalité. Si les femmes d'auberge sont faites à ce style, pourquoi donc nos étourdis sont-ils encore assez sots d'en conter à ces sortes de femmes ? Quel cas une fille fera-t-elle d'un homme qu'elle n'a jamais vu, qu'elle ne voit qu'un moment et qu'elle ne verra peut-être de la vie ? que nos agréables s'imaginent que leur figure, leurs propos ne font pas plus d'impression sur le cœur de ces sortes de femmes, que le bruit des voitures qui descendent à leur porte.

Je conseillai à mon compagnon de voyage de se marier, je l'assurai que le mariage

tuait les cousins, qu'il pouvait arborer son bouchon, compter sur la fidélité de sa femme, s'il continuait à l'estimer autant qu'il avait fait dans la durée de ses amours. C'est toujours la faute des hommes, lui dis-je, mon ami, qui occasionne le désordre des femmes : si vous oubliez d'avoir de bonnes façons pour la ménagère, Margau fera des confidences aux chalans de son bouchon, elle trouvera des âmes sensibles à ses peines ; les consolateurs sont à craindre, et lorsqu'une femme a confié ses chagrins à un homme aimable, elle lui confie bientôt le reste ; c'est alors que la tête fait mal et que le *surpra nau* touche un mari sensible. Le cocher annonça à grands coups de fouet qu'on allait partir ; pour jouir de mon privilège j'embrassai Jacau, et je suivis le carrosse.

LE BRÉVIAIRE ROMAIN

Des marchands pour les vendre et des sots pour les lire.

Le bréviaire romain, disait M. Guérin, curé de Châteaubriand en Bretagne, est un meuble ecclésiastique que la plupart des gens de ma robe portent sans le dire. Si a gouvernante, qui est une dévote du tiers-ordre de St-François, ne m'avertissait d'en réciter quelques bribes, cela s'oublierait comme autre chose. Le bréviaire est un recueil de contes de ma mère l'Oye, de peaux d'ânes, et digne de toute correction. Le combat héroïque que les chevaliers Morabique et Romain ont donné à son occasion, et la confirmation du feu, n'ont point augmenté son mérite, ni empêché l'usage d'un livre aussi ignorant.

L'Ave Maria est une des premières prières du bréviaire, elle renferme deux parties. L'usage de réciter la première, dit le P. Mabillon, n'eut point lieu avant le onzième

siècle. La seconde partie, qui commence par ces mots : *Sancta Maria*, etc., était inconnue avant l'an 1500. C'est une addition qu'on a faite à la salution angélique qui finissait par ces paroles : *Benedictus frutus ventris tui, Amen. Ave Maria* est un cri de guerre , ou le mot du guet chez les nonnes. Lorsqu'on sonne à la grille, une tourrière vous dit d'un air niais, *Ave Maria*. Ceux qui savent le bon ton des nonnes répondent *gratia plena*. Ce compliment est un peu bête. Il annonce la petitesse des génies renfermés dans le cloître où l'esprit toujours replié sur lui-même ne peut apprendre ou retenir que des petites choses, ou des *Ave Maria*.

Le *Credo*, appellé le symbole des apôtres, comme si les apôtres, avaient composé un symbole, marche après l'*Ave Maria* : cette formule est, dit-on, un précis de la doctrine des apôtres, mais les disciples de Jésus n'ont point fait de symbole : s'ils avaient eu une formule de foi, nous l'eussions exactement conservée. L'ancien symbole de Rome était différent de celui d'aujourd'hui; dans ce vieux symbole romain et dans celui d'Aquilée et

dans l'Oriental, la vie éternelle ne se trouve point à la fin. On ne pense point d'abord à tout, le temps perfectionne toutes choses, et les choses de ce monde sont sujettes aux variations. Le symbole des philosophes, qui na jamais changé, est chargé de peu d'articles. Je crois en Dieu, j'aime le prochain : ce symbole est court, mais il est bon.

Les hymnes du bréviaire, plattes comme l'épée de la pucelle d'Orléans, ne sont propres qu'à chanter le Dieu Vulcain. L'hymme de l'Avent fait pitié, la seconde strophe est inintelligible, il faudrait un magicien pour l'expliquer ; que veulent dire ces mots :

Qui condolens interitu
Mortis perire seculum.

Que signifie *intervitus mortis* ? *Fiat lux.* La strophe suivante renferme un sens qui blesse l'honnêteté, dit un auteur :

Virgente mundi vespere
Uti sponsus de Thalamo
Egressus honestissimâ
Virgini matris clausutâ.

L'hymne que l'on chante dans le temps pascal, qui commence par ces mots : *ad cœnam agni providi*, est, depuis le commencement jusqu'à la fin, un chef-d'œuvre de galimathias. Les deux premières strophes n'ont ni bon sens ni construction. Celle du commun des confesseurs a l'air d'un extrait du *Gradus ad Parnassum*. Cette rapsodie d'épithètes, *pius*, *castus*, *quietus*, *prudens*, donne une grande idée des poètes ecclésiastiques et de l'ignorance des rubricaires.

L'hymne du *vexilla Regis* est contre la vérité, ces paroles fabuleuses en sont les preuves :

Impleat sunt quæ concinis
David fideli carmine,
Dicens in nationibus
Regnavit a ligno Deus.

L'Eglise, en chantant cette strophe, donne le mauvais exemple aux hérétiques et aux Berruyer d'altérer l'écriture. David n'a jamais dit *a ligno Deus*, mais il a bien dit *Dominus regnavit, decorem induit* ; ainsi l'Eglise a tort de mentir. Dans la prose de la Messe de

Requiem, elle donne encore un soufflet au prophète royale quand elle chante : *Teste David cum Sibilla*. Les Sibilles n'ont jamais parlé de Jésus-Christ. Cette croyance stupide des premiers chrétiens est le triomphe de l'ignorance. Ces vierges, forcées de l'être, auraient donc eu des notions plus claires de Jésus que les prophètes. Dieu, disent ces pères, a inspiré les vestales. Dieu parlait donc par la bouche des prêtresses du démon ? Ces filles avaient donc lu l'Ecriture et l'expliquaient mieux que les pères ? et leurs révélations se trouvaient dans les livres de l'aveuglement et de la superstition, et les pères admiraient et prêchaient ces ouvrages ; cela n'est point étonnant puisqu'ils appliquaient à Jésus-Christ l'Eglogue de Virgile à Pollion.

Pour chanter des hymnes au Seigneur il faut qu'elles soient bien faites. La belle poésie doit être consacrée au culte divin ; il ne faut pas que les dévots nous disent que le zèle suffit pour plaire au Seigneur ; ce n'est point par la stupidité qu'on plaît à Dieu ; l'horreur naturelle qu'il nous inspire pour la sottise est une preuve qu'il n'aime point les

sots, parce que les sots ne lui ressemblent point et ne ressemblent à rien. Lorsqu'on ne sait pas faire de beaux vers on doit se contenter de prose. Les psaumes, pour de la vielle poésie, ne sont pas si vilains, il y en a quelques-uns où l'on trouve de bonnes choses et des choses plaisantes.

Le bréviaire a un mot chéri nommé *Alleluia*, qui signifie *Blictri*, *Cacomaco*, *Barocochicopa*, dont on fait un cas admirable. Ce mot orne prodigieusement les bréviaires, les antiphonaires et les missels dans le temps de Pâques ; dès la veille de ce jour on le met à toute sauce : il semble que le monde chrétien, entousiasmé de manger un morceau de rôti, extravague. Le premier *Alleluia* du samedi saint réjouit les curés et leurs servantes. Le lendemain, le vieux morceau de lard flanqué de gros pois doit décorer la table du pasteur. M. le curé mangera le soir des œufs durs dans la salade ; ces œufs lui occasionneront des rapports dont Margau se sentira ; cela met la joie dans la famille.

L'Office du dimanche à *Laudes*, est orné de la symétrie de neuf *Alleluia* qui repré-

sentent l'image d'un jeu de quilles : cela est bien imaginé. Le jeu de quilles est fort divertissant. Les servantes des curés et les jeunes filles jouent aux quilles dans les Pays-Bas, dans la Picardie et le savant pays de l'Oise.

L'*Alleluia*, pour obéir à la rubrique, termine comme il peut dans le temps de Pâques les antiennes et les versets du bréviaire. Les beaux génies *rubriquaires* les ont placés à tort et à travers le plus pitoyablement qu'il soit possible ; en voici quelques uns : *Mitte in dexteram navigii et invenietis* Alleluia ; jetez vos filets du côté droit de la barque et vous prendrez *Alleluia*. Ne semble-t-il pas qu'*Alleluia* soit un saumon frais... *et ceperunt* Alleluia ! Ils ont pris *Alleluia* ; pour le coup, *Alleluia* est pris. Cela ne semble-t-il pas annoncer une bonne prise, cependant *Alleluia* n'est que du vent.

Le samedi avant la Septuagésime on chante aux vêpres, après le *Benedicamus Domino* et le *Deo gratias*, deux *Alleluia*. Cette cérémonie annonce, dit-on, aux fidèles croyants, qu'on ne parlera plus d'*Alleluia* jusqu'aux Pâques. Dans certains chapîtres, quatre en-

fants de cœur sortent de l'Eglise portant sur leurs épaules une corporence couverte d'un poêle noir, et vont enterrer, au bruit des cloches, le pauvre défunt *Alleluia*; dans d'autres, un enfant de chœur prend une toupie autour de laquelle est écrit en lettres d'or *Alleluia*, et la chasse du chœur à coups de fouet. Cette dernière rubrique est insolente, c'est manquer furieusement de respect à l'*Alleluia*; mais les rubriques manquent bien souvent au bon sens.

Dans le chapitre de Verdun, en place du *Benedicamus Domino*, la veille de la septuagésime, deux chantres entonnent : *Vade vias tuas, Alleluia*, *Alleluia*. Le chœur répond : *noli reverti nisi post pascha, Alleluia, Alleluia*; cela veut dire en bon français et dans le vrai sens de la rubrique : Allez vous-en faire sucre, *Alleluia*; ne revenez chez nous qu'aux Pâques, *Alleluia*.

Nos pères, ces gens du bon temps qui avaient beaucoup de religion, parce qu'ils n'avaient pas de sens commun, étaient attachés à ces petites misères, ils les regardaient comme des choses essentielles à leur salut.

Dans le diocèse d'Auch, à l'introït de la Messe des épousailles, *l'Alleluia* était placé à ravir. Voici ce célèbre introït : *Gaudebit sponsus super sponsam et in medio erit, Alleluia.* L'époux se réjouira sur son épouse et *Alleluia* sera au milieu. Un *Alleluia* aussi bien placé devait faire venir la salive à la bouche des filles, ou tout au moins les faire rire. Nos pères étaient des enfants, leurs docteurs des sots qui les amusaient avec des *Alleluia*. La fureur de mettre des *Alleluia* partout, donna l'idée aux rubricaires d'en fourrer dans les cérémonies funèbres. Saint Jérôme, qui eut plus de réputation que d'habileté, assure qu'on chantait *Alleluia* aux enterrements, à Rome.

Le bréviaire est rempli d'antiennes tirées de l'Ecriture qu'on a rendues ridicules en les appropriant aux vertus des saints qu'on n'a jamais connues parfaitement. Celles de sainte Agnès présentent à l'imaginatoin un tableau indécent, voici l'image : *Ingressa Agnes turpitudidis locum Angelum Domini præparatum invenit.* Agnès étant entrée dans un lieu de débauche, trouva l'ange du Sei-

gneur tout préparé. Sainte Agathe crie à chaque antienne de sa fête après ses tétons. Ces antiennes sont si impertinentes que la décence m'empêche de les traduire.

Le concours des antiennes avec les psaumes occasionne quelquefois des équivoques divertissantes. Au chœur des chanoinesses de Nivelle, chapitre célèbre où les chanoines chantent dans le même chœur avec les nonnes, un chantre vint annoncer un jour de semi-double cette antienne : *Quæ est ista ? Qui est celle-là ?* La chanoinesse entonna dans l'instant la psaume *Domine probasti me, et cognovisti me : Monsieur, vous me connaissez, vous m'avez éprouvée.* Dans un couvent de nonnes une religieuse entonna cette antienne : *Ecce concipies et paries : voilà que vous concevrez et que vous enfanterez* ; l'autre lui répondit : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : je suis réjouie de ce qu'on vient de me dire.* Si ces antiennes sont arrangées pour faire rire, cela est bien ; mais l'on ne va point à l'opéra(1) des servantes pour y rire.

(1) Les gens de la Cour et les honnêtes gens appellent les Vêpres de ce nom.

Les homélies des pères que les dévots regardent comme les oracles du Christianisme surchargent le bréviaire et rendent ce livre encore plus mauvais : dans le choix de ces homélies il semble qu'on ait cherché à choquer la raison et le savoir, les personnes un peu lettrées ne peuvent supporter la plupart des mauvais raisonnements qu'on trouve dans ces ouvrages ; un seul morceau que je prends au hasard dans la foule, fera juger de la platitude des autres.

Dans l'avent on assure que Jésus devant naître d'une vierge, elle fut mariée à Joseph, pour cacher au démon sa grossesse et la naissance du fils de Dieu. Dans ce raisonnement on fait deux injures à Dieu, on le rend aussi petit que les pères, en lui prêtant une si affreuse conduite.

Le prophète qui avait annoncé le Messie dit expressément qu'il naîtra d'une Vierge : c'était un caractère qui devait marquer plus singulièrement sa naissance et sa mission. Or si le diable, qui a tant de pouvoir, et pour qui Dieu prend tant de précaution, ne pouvait deviner que Jésus était le Messie, les

juifs pouvaient-ils le reconnaître, dit un Anglais, dans le fils de Marie qu'ils savaient être l'épouse légitime de Joseph.

Un peuple qui avait la stérilité en horreur, allait-il s'imaginer que Joseph, vivant avec Marie, se privait des douceurs du mariage ? Cette conduite rendait les prophéties obscures : le diable n'y voyait goute à la vérité, mais les juifs, moins fins que le diable, y voyaient-ils plus clair ? Quelle faiblesse et quelle ignorance à saint Ignace, martyr, de croire que Dieu ait des ménagements pour un ange rebelle, et que ces ménagements soient faits exprès pour jeter l'aveuglement dans un peuple que le Rédempteur venait éclairer. Quand les pères disent des sottises, il faut les laisser pourrir dans leurs livres et ne point s'aviser de les chanter sur les lutrins.

La petitesse du génie rubriquaire paraît dans tout son éclat dans la semaine sainte. Le samedi, le diable, vêtu de blanc, vient offrir un sacrifice judaïque au législateur qui a aboli les cérémonies de Moïse. Ce prêtre présente une chandelle en chantant

dans un latin fort plat la plus stupide de toutes les prières. La voici : « Reçois, ô Père » Eternel, *le Sacrifice du soir*, ce cierge, l'ou- » vrage des mouches ; mais déjà nous recon- » naissons les louanges de cette colonne que » le feu brillant allume en l'honneur de Dieu, » lequel combien qu'il soit divisé en parties, » ne reconnaît point le détriment de la lu- » mière empruntée. Car il est nourri par des » cires liquides, lesquelles la mère abeille a » produites en la substance de ce flambeau » précieux. Oh ! vraiment heureuse nuit ! qui » a dépouillé les Egyptiens et enrichi les Hé- » breux ! — Nous te prions, Seigneur, que » ce cierge se mêle aux lumières du Firma- » ment, que Lucifer matinal, ce Lucifer, dis- » je, qui ne se découche point. » Quel galimathias, que de paroles et de notes de plain-chant perdues ! Cette prière fait pitié et cette cérémonie est bien puérile. Faisons-en l'analyse.

Que veut dire le Diacre avec ces paroles ? *Nous reconnaissons les louanges de cette colonne ?* — Il entend, sans doute, celle qui guida le peuple d'Israël dans le désert. Cette

colonne', si l'on croit les savants, n'était ni miraculeuse ni extraordinaire ; on peut démontrer par les meilleurs auteurs anciens et modernes, que ce fut toujours la coutume dans ces sortes de déserts de se servir de feu, pour diriger la marche des armées ou des multitudes, en les faisant porter devant elles, de manière que la troupe en pût voir la fumée pendant le jour et la flamme pendant la nuit ; il est probable que celui qui a eu direction de ce feu dans le désert, était Hobab, beau-père de Moïse : c'est ce qu'on peu prouver par les versets 29 et 30 du Chapitre X des Nombres et par plusieurs autres passages de l'Ecriture. L'homme sage ne doit jamais recourir au miracle, quand les choses peuvent se faire naturellement. Dieu ne prodigue point les miracles comme les dévots se l'imaginent. La nature les a en horreur, et le maître de la nature en fait très rarement.

Quelle fureur de trouver admirable que les Juifs, toujours fripons, aient volé les Egyptiens ? Pourquoi rappeller ce larcin, chanter la gloire de ce vol au Dieu de toute justice. La raison, la religion ne peuvent croire que

Dieu ait ordonné aux Hébreux de voler l'Egypte. Dieu ne peut, sans choquer sa sainteté, commander le vol ni donner la moindre idée de ce crime. Les gens fourrés d'arguments auront beau dire : Dieu est le maître de nos biens ; il pouvait donner les richesses de Memphis aux enfants de Jacob. On convient avec les docteurs que Dieu le pouvait, mais un être aussi parfait, aussi saint, n'en fera rien. Il avait des moyens d'enrichir Israël, d'appauvrir ses ennemis, sans recourir au crime. Moïse, en qualité de législateur d'un peuple à qui il voulait permettre l'usure, pouvait leur commander le larcin et cela pour leur donner l'esprit de rapine nécessaire pour voler et conquérir les Chananéens. Ce vol, qui fut l'ouvrage de la politique de Moise, a été mis dans les décrets de Dieu par nos docteurs et nos rubricaires ignorants.

Le diacre continue son *exultet* et termine cette belle oraison en s'écriant au sujet de la désobéissance d'Adam : *o Felix culpa ! quæ meruit habere magnum ac tantum Mediatorem, o necessarium Adæ peccatum* ; ô crime heureux ! qui a mérité un si grand média-

teur! ô péché nécessaire d'Adam ! Dans ces expressions, l'Eglise dit une sottise à Dieu : il fallait, selon les rubricaires, que le péché d'Adam fût nécessaire pour un grand bien : c'est faire dépendre Dieu, dit un auteur anglais, d'autre chose que de lui-même ; puisque la faute d'Adam a mérite un si grand Rédempteur, Dieu a donc remédié à la nature, Dieu avait donc mal fait la nature, puisqu'il fallait des remèdes ; les rubricaires, les docteurs, les casuistes *réservés* ne raisonnent point, voilà pourquoi ils sont si amis des petites choses, si ennemis des grandes, de la vérité et des philosophes.

La Bénédiction des fonds baptismaux est aussi ridicule et aussi inutile que l'oblation du cierge. Dieu a dit : Baptisez les hommes avec de l'eau ; les Apôtres conféraient ce sacrement avec celle qu'ils trouvaient sous leurs mains : ils ne mettaient ni crême ni fromage dans cet élément, crainte d'altérer sa nature. Les rubricaires qui ne suivent point la nature, les apôtres, ni le bon sens, vont toujours leur train, et pour offenser les tradition et les usages, ils ont tout changé. Le

prêtre crie auprès des fonds baptismaux à l'eau qui est devant lui : *je te bénis par le Dieu qui t'a séparée du sec ;* il souffle sur l'eau, y trempe un bout de cierge et semble faire de la magie ; ces cérémonies furent sans doute imaginées par quelques profanes qui voulaient se moquer de Dieu.

Dans la kirielle des oraisons de ce jour, l'Eglise chante la dispersion des Juifs, comme une preuve victorieuse de sa vocation ; ce triomphe ne paraît pas si grand aux vrais enfants d'Israël. L'unité de foi de ce peuple dispersé leur fait honneur : la variété des climats n'a jamais altéré la pureté de leur culte : cette fermeté inébranlable dans leur religion paraît un signe visible, un miracle perpétuel de la vérité de leur loi. La confusion, le désordre, le schisme et les changements sont le partage des inventions humaines ; les Juifs pourraient répondre à nos docteurs : Nous sommes dispersés dans toutes les nations par un effet admirable de la bonté de Dieu, pour prêcher sa loi à tous les hommes. Vous autres qui ne voyez pas le doigt de Dieu dans notre dispersion, vous prenez

pour un châtiment ce que nous regardons comme une bénédiction ; le ciel n'attache pas ses grâces aux murs de Jérusalem ; confondu avec les nations, sa main puissante a toujours conservé son peuple chéri des erreurs de l'étranger ; si nous étions sans culte, sans religion, vous pourriez dire que nous sommes punis et rejettés de Dieu ; mais nous conservons encore la morale et la religion qu'il donna lui-même à Moïse.

Hélas ! quel blasphême, dirait un docteur de Sorbonne ; Juifs aveugles, ignorez-vous que Jésus, après sa résurection, ouvrit l'esprit à ses Apôtres pour leur donner la clef et l'intelligence de vos écritures, de vos prophéties. Vous déraisonnez, monsieur le docteur, dirait le Juif ; s'il fallait un tel miracle pour entendre les prophéties, elles n'étaient donc pas bien claires ou d'aucune utilité. Puisque la raison naturelle ne pouvait les comprendre, pourquoi nous faites-vous un crime de ne les pas entendre : nous avouons que nous sommes comme vos apôtres, des cœurs durs, des esprits bornés et tardifs à croire.

Le bréviaire a une hymne appelée *Te Deum* qu'on trouve belle à cause qu'il y a beaucoup de mots ; c'est une très-bonne chose de rendre des grâces à Dieu : mais c'est une sottise de le remercier d'avoir égorgé trente mille hommes faits à son image. Lorsque les Espagnols, qui sont des frères romains, ont massacré dix mille Savoyards romains, le St-Père accorde des indulgences plénières à ceux qui ont assisté au *Te Deum* des Espagnols : quand les savoyards ont égorgé les Espagnols, les mêmes indulgences passent au camp ennemi. L'Etre Divin, au nom duquel les indulgences sont données, doit trouver le distributeur ridicule, parce que la raison le trouve ridicule. Un Capucin endosse-t-il le sale habit de François-d'Asise, les cordons bleus, les grandes cordes de l'Ordre-Séraphique chantent le *Te Deum*. Comme si un mortel vêtu d'un méchant habit de bure faisait beaucoup d'honneur à Dieu le Père tout puissant.

Les œuvres des pères de l'Eglise ont servi à grossir le bréviaire. Ces hommes, qu'on croyait remplis des lumières de l'Esprit-

Saint, n'ont point marqué dans leurs ouvrages ce caractère d'inspiration. On n'y distingue aucune connaissance supérieure à celles des hommes ordinaires, la plupart écrivent pitoyablement et presque tous ont dérogé aux lumières du sens commun. Un homme qui déraisonne ne peut avoir le St-Esprit, parce que le St-Esprit ne déraisonne point. Sans chercher à flétrir la mémoire de ces grands hommes, il suffira de faire un précis des erreurs et des blasphêmes qu'ils nous ont laissés dans leurs écrits pour nous garantir des pièges que l'authencité et leur crédit leur ont donné depuis longtemps.

Saint Augustin avait de l'esprit, mais il n'avait pas, dit Scaliger, les talents convenables à un interprète de l'Ecriture; ce père nous a laissé mille erreurs dans ses écrits. Cette lumière de l'Eglise nous a fait rire encore aujourd'hui parce qu'il riait des antipodes et des connaissances physiques. Saint Augustin était calviniste et janséniste dans toute la force des mots. Ce saint Père ne croyait pas aux chimères de Rome ni aux Limbes, il disait avec raison que le monde avait été

créé dans un instant et non pas en six jours comme le croyait Moïse; il condamnait les images et les reliques, il n'attribuait point à Pierre, le *super hanc petram*, encore moins au Pape, mais à la foi. Saint Justin, martyr, et Clément d'Alexandrie, ont dit que Dieu avait donné aux païens le soleil, la lune et les astres, pour les adorer, afin que, par l'adoration des astres, ils allassent à lui. Justin a cru que les âmes des pères de l'Ancien Testament étaient en la puissance du diable; que la gloire du Père était plus grande que celle du Fils; Jésus-Christ en tant que Dieu, n'était point de la même nature du Père; que les chrétiens passeront mille ans à Jérusalem. Saint Clément prétend que les grecs ont été justifiés avant la loi par la philosophie, que Dieu est corporel; que les âmes ont des corps, que Jésus-Christ est descendu aux enfers pour prêcher aux Gentils; que les femmes doivent être en commun parmi les fidèles. Saint Irénée dit qu'on boira d'excellent vin dans le Paradis. La description qu'il fait de ce séjour est celle du Paradis de Mahomet. Saint Cyprien a

soutenu que les hérétiques devaient être rebaptisés; il appelle le pape l'oracle des hérétiques. Saint Athanase assure que lorsque Jésus-Christ était sur la croix et s'écriait : *mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* c'était une finesse de Jésus pour faire accourir le diable à lui et à le combattre de sa croix. Grégoire de Nazianze condamne les secondes noces, rejette tous les Conciles, proteste qu'il n'y en a pas un bon, et conclut qu'ils n'ont produit aucun bien. Saint Basile ne distingue pas les péchés mortels des véniels, il les trouve égaux ; il permet aux hommes la fornication, crainte qu'ils ne fassent un plus grand mal. Saint Hilaire assure que Jésus-Christ n'a souffert aucune douleur à sa mort. Saint Ambroise dit que les apôtres seront purgés de leurs péchés au jour du jugement, que tous les hommes ne ressusciteront point en même temps, que ceux qui auront péché plus que les autres ne ressusciteront qu'après les autres, et ne profiteront que très tard du feu du jugement dernier. Saint Jean-Chrisostome dit qu'on ne baptise point les enfants pour la rémission

du péché originel, mais pour ajoûter à leur sainteté ; que les âmes des saints n'ont point encore reçu leur salaire, qu'elles n'iront au ciel qu'après la résurrection. Saint Téodoret dit que l'Antéchrist sera un diable revêtu d'une chair humaine ; il assure que la loi ne défend pas les mauvaises pensées, ni les désirs criminels, et la femme, selon lui, n'a point été créée à l'image de Dieu. Grégoire de Nice soutient que les âmes ne peuvent être tourmentées sans les corps. Epiphanius croyait que Dieu avait une forme humaine ; il traite de superstition le culte à la sainte Vierge, il le prouve en disant que si l'apôtre défend d'adorer les anges, il défend bien davantage d'adorer celle qui fut engendrée d'Anne ; il déchirait partout les images de Marie et des Saints. Cassien loue l'hypocrisie et les mensonges quand ils profitent au salut du prochain. Saint Jérôme condamne l'histoire de Suzanne, de Judith, de Tobie, des Machabées : il assure que saint Paul a donné de mauvais préceptes en permettant aux veuves de se marier, que l'orgueil est venu de l'église de Rome.

Dactance dit que Dieu a partagé le monde à l'amiable entre lui et le diable; Dieu s'est conservé l'Orient et a laissé l'Occident au démon. Arnode assure que les âmes des méchants sont mortelles.

Par ce léger extrait des erreurs des pères on peut conclure que ces saints personnages n'étaient pas au-dessus de l'Ecriture, comme les papes l'ont prétendu. Si quelqu'un s'avisait de prêcher une pareille doctrine, l'auteur, orné d'un *Sambenito*, serait rôti à la plus grande gloire de Dieu.

Le missel, le pendant du bréviaire, est aussi chargé de ridicules et d'âneries. Dans celui imprimé à Venise en 1515, on lit à l'article du mois de janvier, qu'il doit être consacré à la joie et aux festins; en mars qu'il faut acheter des bœufs et faire couvrir les juments. Dans le missel de Clugny, en 1525 et 1550, on eut grand soin de placer les jours périlleux de chaque mois, comme si les jours étaient plus dangereux les uns que les autres. Dans celui des Mathurins on avertit, au mois de mai, de faire saigner les ânes; sans doute que ces moines, qui sont les frères aux ânes,

se faisaient saigner de compagnie avec leurs camarades. Au mois d'août, les mêmes rubriques avertissent qu'il ne faut pas rendre le devoir fréquemment à sa femme à cause des humeurs. Voilà de très belle choses pour figurer à la tête des missels et des bréviaires. Ces deux ouvrages sont un asile d'âneries et de sottises : les gens d'Église qui ne le disent point font mieux que ceux qui le disent.

CONCLUSION

O sages Français ! ô nation aimable, peuple charmant fait pour enseigner les hommes, serez-vous toujours Egyptiens, croirez-vous éternellement que les oignons sont vos dieux ? la divinité peut-elle se changer en oignon ? Un soldat romain fut écorché vif par les Egyptiens pour avoir donné des coups de fouet à un chat ; vous avez répandu le sang de vos frères, vos docteurs voudraient voir encore couler celui de vos philosophes parce qu'ils veulent vous éclairer. Hélas ! songez à la journée de la Saint-Barthélemy, vous avez

massacré vos concitoyens à cause qu'ils vous disaient que c'était une platitude de mettre sur vos autels le chien de saint Roch et le cochon de Saint-Antoine.

LES ENFANTS

En vérité je vous le dis ; si vous ne devenez semblables à ces enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de mon père.

Que cet oracle de la vérité est consolant pour la France! Nos docteurs de Sorbonne, nos vicaires de paroisse, nos casuistes, les vieillards de Jérusalem, les grands hommes de Béthanie, le déraisonnable Abraham Chaumeix, ce bonhomme de l'Apocalipse, le P. Berthier; le scorpion de la vallée de Josaphat; enfin tous les hommes murs et formés dans la maturité dont parle l'apôtre, crient dans les carrefours, sur les toits : *abomination de la désolation,* il n'y a plus de religion en France; il a paru un livre excellent intitulé *de l'Esprit des Lois;* M. de

Voltaire ne cesse de produire des ouvrages immortels; Diderot, d'Alembert ont donné *l'Encyclopédie,* livre abominable qui ne vaut point le Busembaum et le mauvais mandement de M. l'archevêque de Paris sur le livre de l'Esprit.

Quel temps ont choisi ces vieillards pour aboyer après nous ? Les Français n'ont jamais été plus dignes du royaume du Père Céleste que dans ce siècle. Ce siècle n'est-il point celui de la puérilité ? n'avons-nous pas dévoré les *Bagatelles Morales*, les *Petits Contes* du petit, petit, petit Marmontel ? n'avons-nous point admiré avec confiance les *Tableaux à la Silhouette ?* ne nous sommes-nous point laissés attraper comme des innocents par un fripon, nommé l'abbé de la Coste, qui nous a donné pour notre argent des leçons de géographie les meilleures possibles ? Nos magistrats ont fait danser Pantin ; nous avons couru comme des étourdis dans la rue Quincampoix et chez Ramponeau; ces puérilités ne nous ont-elles point rendus dignes du royaume du Père Céleste ?

Nos pères s'égorgeaient pour leurs doc-

teurs, leurs casuistes et les arguments qu'ils n'entendaient pas. Nous qui sommes des jeunes gens, nous avons méprisé les querelles scholastiques, chansonné Clément, Quenel et la bulle; les tuteurs de nos rois, qui sont des enfants sages, ont imposé silence aux vieillards radoteurs, ont anéanti la mauvaise compagnie de Jésus, que nos pères, qui aimaient la mauvaise compagnie, ont admiré si longtemps. Nos aïeux, ces hommes faits, ont invoqué saint Jacques Clément. Leurs directeurs l'ont préconisé et mis dans le ciel. Nos pères se passionnaient, se battaient pour les Guise et les Mayenne, s'amusaient à des Saint-Barthélemy, tout cela n'était point des jeux d'enfants; nous autres jeunes gens nous aimons notre bon roi, nous avons ri de M. Silhouette, nous nous sommes passionnés pour des bouffons, nous avons pendu Jean-Jacques en effigie sur la toile de l'Opéra, cela est bien de notre âge.

La vérité, disent les vieux livres, est dans la bouche des enfants; si la vérité est dans notre bouche, elle ne peut être dans celle des vieillards; car la vérité n'est point double.

Nos pères se saoulaient comme des fiacres, leurs enfants ne s'enivrent point. Nos pères juraient, blasphémaient, prenaient Dieu de cent côtés. Un vieux baron n'assurait sa tendresse à sa baronne qu'en lui disant : « Jerni Dieu, Madame, je vous adore, que la double peste m'étouffe, que les saints, que les cinq cent mille diables et dix-sept cent millions de poils m'étranglent à la fois, si je ne reste fidèle à vos charmes. » Les enfants ne mêlent plus le nom de Dieu à leurs sottises. Les rois feraient bien d'ôter la croix de leurs drapeaux, parce que Dieu ne se mêle point de leurs querelles, quoi qu'en disent les saints mandements de nos vieillards les archevêques.

Nos pères se confessaient, communiaient avant que de se battre. L'Église, remplie de charité, avait une messe et des oraisons pour le duel. La cour de M. l'archevêque était le théâtre des champions. Sa grandeur et ses grands vicaires, les témoins des héros et les juges des coups. Les enfants ne sont point assez indécents de choisir pour parrain de leur combat singulier M. de Beaumont ou

l'abbé de Griselle. Nos pères se battaient pour leurs putains et pour leurs moines. L'homicide venait offrir d'une main meurtrière son épée sanglante au Dieu des miséricordes, nous autres nous ne portons point sur son autel les instruments de notre rage.

Les prédicateurs de nos pères disaient de grosses bêtises en chaire. Un docteur de la maison de Sorbonne, curé de Paris, prêchant de l'abjuration de notre grand Roi Henri IV disait, en appellant son chien : *Mon chien ne fus-tu pas à la messe dimanche dernier ! bien fait à toi : approche, qu'on te donne une couronne.* Un autre docteur de la même faculté disait en chaire : Mes frères, vous n'avez point de religion, vous n'apprenez que des fadaises à vos perroquets, vous feriez mieux de leur apprendre le *De profundis,* cela servirait au moins au soulagement des trépassés. Les enfants prêchent bien mieux. M. l'abbé de la Tour du Pin, qui est un enfant mignon, nous prêche des jolies choses; le petit bavard de la Neuville est un joli garçon qui a pensé convertir avec des mots

Versailles et la capitale. L'ami Pompignan est tout charmant : cet enfant fait des discours académiques que le roi lit, à ce qu'il fait mettre dans les affiches pour la province et dans les gazettes de Montauban.

Les anciens prélats restaient dans leur diocèse, s'amusaient avec de vieux prêtres et des jansénistes à faire des rubriques. Les prélats d'aujourd'hui sont des enfants à manger dont les jésuites gouvernent l'enfance; il n'aiment pas l'air épais du diocèse, ils préfèrent de rire avec nous, parce qu'ils sont enfants comme nous. Les vieux prélats se damnaient avec trois péchés capitaux: l'Orgueil,.l'Avarice et la Gourmandise; nos jeunes prélats n'ont que deux péchés capitaux : l'Orgueil et nos jeunes femmes. Un homme qui n'a que deux péchés mortels est plus digne du Père Céleste qu'un homme qui a trois péchés mortels.

Nos vieilles baronnes, nos vieilles duchesses étaient fort cérémonieuses. Dans tous les châteaux il y avait un vieux fauteuil à bras, dont on faisait les honneurs aux baronnes et aux vicomtesses ¡du voisinage; si

par malheur on oubliait de présenter à l'épouse d'un vieux baron le fauteuil à bras, son cher épouxdevait s'égorger ou porter ses plaintes à la table de marbre ou à la grand-chambre. Les filles de vieilles baronnes ont vingt fauteuils à bras dans leurs appartements et des bergères pour la commodité des Gréluchons. Les vieilles gens étaient durs, les jeunes gens sont plus doux, on ne s'égorge plus pour des fauteuils à bras, on n'endort plus de ces misères les messieurs des trois chambres; et cela fâche le P. Berthier, le P. Haïer et Abraham Chaumeix; ils crient partout qu'il n'y a plus de religion dans ce siècle à cause qu'il n'a plus de fauteuils à bras.

Du temps passé, nos bonnes grand'mères avaient des bénitiers auprès de leur lit et n'avaient point de cuvette ovale. Ce dernier meuble était plus nécessaire qu'un bénitier. La propreté extérieure; disent les saints, est le type de la propreté intérieure; si les saints disent vrai, nos bonnes femmes de grand'mères étaient bien sales intérieurement. Nos femmes ont plus de religion que

leurs mères, elles préfèrent la propreté intérieure et la cuvette ovale.

Nos pères avaient beaucoup d'admiration pour les différents ordres de l'Eglise, pour les quatre moindres et surtout pour l'exorciste. Leur imagination était remplie de possédés et de revenants ; ils réclamaient sans cesse ce dernier ordre. Les exorcistes ont aujourd'hui les bras croisés en attendant que l'ignorance ramène encore les revenants et les possédés. Nous autres enfants, nous ne voyons plus de diables, et à cause que nous sommes privés de cette douceur, le P. Berthier dit que nous n'avons plus de religion.

Anciennement on admirait les moines, nos pères s'extasiaient d'aise à l'aspect scapulaire. Un vieux duc eût fait arrêter son équipage pour saluer un capucin indigne. Nous autres nous sommes des enfants un peu étourdis, pressés de courir à un spectacle ou à un rendez-vous, nous ne ferions pas arrêter un moment nos équipages, nous marcherions sur le ventre de tous les capucins du monde.

Les vieillards qui croient avoir la sagesse de l'autre monde, disent que les enfants

n'ont que la sagesse de ce monde-ci, les vieillards ont de l'humeur; nous sommes dans ce monde, nous ne pouvons avoir que la sagesse de ce monde ; quand nous serons dans l'autre monde, nous prendrons la sagesse de l'autre monde. Je pense que l'autre monde, sera autant embelli de nous autres jeunes gens que de tous les capucins du monde, fagotés à désembellir toutes les meilleurs modes possibles.

Les enfants s'aiment les uns les autres, les vieillards ont des cœurs comme Hérodes; si le gouvernement les laissait faire, ils égorgeraient encore les innocents en prêchant la charité et l'amour de Dieu ; car les vieillards aiment d'aller à Dieu sur les cadavres de leurs frères. Ils croiraient gagner l'héritage du Père Céleste, s'ils égorgeaient les enfants du Père Céleste. Les papes anciens, ces vieillards admirables, avaient toujours le glaive à la main, en jouaient plus dextrement que saint Pierre ; heureusement que les enfants et la philosophie ont fait rengaîner le couteau au Saint-Père. Il a encore malheureusement, pour les menus

plaisirs, les divertissements de l'auto-da-fé, mais, dit le rabin de Genève Kabi, élevons nos cœurs à l'Éternel.

Les seigneurs gaulois se croyaient les élus du Père Céleste, parce qu'ils ne portaient point de chemise, ne savaient pas signer leur nom. Leurs moines les trouvaient dévots parce qu'ils ne savaient point lire, qu'ils croyaient bonnement ce qu'ils leur disaient et donnaient leurs biens aux églises et aux prêtres. Les moines nous traitent d'impies à cause que nous portons du linge propre, nous savons signer notre nom, nous préférons la vérité à leurs fables, et au lieu de leur donner notre bien, nous faisons un sort heureux à de jolies femmes qui nous font plus de plaisirs que les moines.

M. de Voltaire est un enfant sublime, disent les vieillards, ses beaux vers ont gâté la France. Les paysans de la Basse-Bretagne, les matelots, les soldats aux gardes et les cent Suisses n'ont plus de religion parce qu'ils n'ont point lu ses ouvrages. Ses vers ont fortifié dans la foi les évêques, les prêtres et les moines parce qu'ils les ont lus. Les

vieillards ne sont point conséquents, les jeunes gens raisonnent mieux, ils disent hardiment que toute doctrine, tout culte, toute religion d'où la raison est bannie, ne peut être véritable. La raison est le rapport essentiel des choses entre elles, ou la faculté de connaître et d'approfondir ce rapport; refuser de consulter la raison sur la religion, c'est être indifférent, dit Pilpai, pour le vrai et pour le faux. Tout ce qui est conforme à la raison est à tous égards plus parfait que ce qui est contraire; ainsi une religion qui ne répugne en rien à la raison est supérieure à celles qui ont des mystères que la raison ne peut concevoir. Notre raison est corrompue, disent les vieillards. La raison est immuable, disent les enfants, elle ne se peut corrompre. Les enfants ont plus de raison que les vieilles gens, et sont plus dignes du Père Céleste, parce que le Père Céleste est l'auteur de la raison, et sa demeure le séjour des gens raisonnables.

HISTOIRE DE MAITRE PIERRE

Extrait du livre qui paraîtra après ma mort.

Ami lecteur, vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette.
C'est une étrange et terrible recette.
P. d'O. Ch. XIII, 153.

Un fossoyeur de la paroisse de St-Pierre-aux-Bœufs, nommé maître Pierre, assistait aux enterrements et inhumait les trépassés pour une pièce de dix-huit deniers. Un jour qu'il avait enterré la charretée des morts de l'Hôtel-Dieu, où les médecins font plus de morts qu'ailleurs, sentant ses habits imprégnés de l'odeur puante des cadavres qu'il avait enfouis, il n'osait coucher avec sa femme qui aimait mieux le beaume d'un vivant que l'odeur de cent trépassés. Pierre, plein d'attention pour sa moitié, alla dans une écurie se coucher proprement sur du fumier. Comme le bonhomme avait l'ha-

bitude de se mettre sur le dos comme les vierges de l'Opéra, des moineaux qui avaient leur nid au-dessus de lui, fientèrent sur ses yeux. La fiente des moineaux est fort chaude à cause qu'ils sont fort amoureux. La cataracte se déclara dans l'instant, et Pierre ne vit plus la nuit ni le jour. Dans ce malheur il consulta les médecins de ce temps-là, aussi ignorants que ceux de ce temps-ci. Ces messieurs consultèrent Hippocrate; malheureusement Hippocrate, à l'article du pot-de-chambre, n'avait point parlé de la fiente des moineaux. Les médecins lui dirent : Votre aveuglement met notre science à bout, nous ne voyons point clair dans votre maladie, parce qu'Hippocrate n'en a point parlé : la matière louable des moineaux n'était point connue de son temps.

Maître Pierre ne pouvant plus rien gagner dans la paroisse, était fort à plaindre, heureusement sa femme, qui ravaudait des bas au coin de la rue des Deux-Anges, avait toutes les bonnes pratiques des fiacres de la rue Saint-Benoît et quelques auteurs de la petite rue Taranne, qui restaient au lit, lorsque

Mme Pierre raccommodait leurs vieilles chausses.

Un jour, Manon, c'était le nom de l'épouse du fossoyeur, avait raccommodé les bas d'un porteur d'eau. Le porteur lui avait donné un sansonnet pour payement. Aussitôt que l'animal fut au logis, il commença à chanter. Pierre, qui avait étudié son P. Bougeant, comprit aux chants de l'oiseau qu'on l'avait dérobé, il fit un mauvais ménage et dit à sa femme : Je vois bien, Manon, que vous avez été revendeuse à la toilette, vous vous sentez encore de votre métier de crieuse de vieux chapeaux; tôt ou tard vous deshonorerez ma couche en vous faisant pendre au carrefour de Bussy. Je n'aime point les friponneries, je vous rosserai; ne faites point comme saint Bernard et les jésuites, songez à votre conscience ; on ne va point en Paradis avec le bien d'autrui et un sansonnet.

Il y avait dans ce temps-là à Pantin, une marchande de pâtés, très jolie; elle avait eu six maris sans compter les greluchons. La place était difficile à assiéger et son honneur

avait tous les malheurs possible, à cause que le diable ou les bergers de la Villette avaient noué l'aiguillette à ses amoureux. Jeanneton désirait convoler aux huitièmes noces. Le bonhomme maître Pierre savait que ce parti convenait à son fils ; il s'informa de sa parenté, il apprit que la famille n'était point tachée, que Jeanncton était la fille unique de l'ancien marmiton d'une belle dame de Pantin, qui tuait les gens dans ses bras pour se conserver le plaisir de les tuer encore. Dans le même village, un porteur d'eau de ses amis lui devait quatre livres dix sols parisis. Pierre, charmé de marier son fils et d'être payé en même temps de sa lettre de change, disait : « Mon fils fera l'amour, il se mariera, on lui payera les quatre livres dix sols parisis ; ces quatre livres dix sols parisis serviront aux frais de ses noces, je ne débourserai rien. En conséquence il appela son fils et lui dit : Mon enfant, vous êtes déjà dru comme père et mère ; vous avez dans les gras des jambes bien des enfants qui crient après le baptême, il est temps de songer à faire la douce affaire et à me donner

des petits-fils. J'ai couché en vue, quand je voyais clair, une fille de Pantin qui me paraît votre fait, allez lui faire l'amour et la demander en mariage en tout bien tout honneur. Vous profiterez de l'occasion pour voir le pays ; préparez-vous donc à partir ; mais comme vous n'êtes point encore sorti de Paris, qu'on ne sait le moment de la mort dans un songe si court que la vie, mettez-vous en bon état, faites une bonne confession générale, vos adieux à toute la parenté, et tâchez surtout de trouver un honnête savoyard pour vous conduire et porter votre paquet. »

La Nigaudière, qui était le nom du fils de maître Pierre, trouva à la porte du café de Malthe, vis-à-vis des Cordeliers, un Savoyard qui avait bon pied et bon œil; il l'aborda et lui dit : « Monsieur de la Savoie, voudriez-vous voyager avec moi dans les pays lointains ? — Très volontiers, répondit le ramoneur de cheminées, je serai aise de gagner un sol. Depuis l'établissement des petites postes nous ne faisons plus rien, les claquettes nous coupent la gorge. — Allons,

venez parler à mon papa. » Il le conduisit à son père. Pierre ne pouvant voir le garçon, tâta ses hauts-de-chausses, et sentant qu'ils étaient ébréchés en plus d'un endroit, il prit le Savoyard pour un écrivain. — N'êtes-vous pas l'auteur d'un mauvais journal, l'ami Baurieu, ou quelque enfant trouvé ? — Non, lui dit le Savoyard, je suis fils de père et mère qui avaient le saint sacrement de mariage sur le corps; j'ai porté la marmotte, fait danser la belle Magdelon, et décrotté trois ans au coin de la rue aux Ours, vis-à-vis Notre-Dame du Suisse. — Comment t'appelles-tu, mon ami ? — Je m'appelle Amédée-Judas-Pierre-Iscariote, mon père était le ramoneur et l'écorcheur de sa paroisse, et ma mère blanchisseuse en gros. — Je vois, mon cher, que vous portez un beau nom, vous êtes sans doute de la bonne espèce des ramoneurs et des Iscariotes. Mais avant de conclure notre marché, il faut, s'il vous plaît, renier votre roi de Sardaigne, cela me donnera une preuve de votre probité. — Non, morbleu, dit le Savoyard, le diable m'emporterait plutôt que de renier mon bon

Souverain. — Je suis charmé, dit Pierre, vous avez des sentiments. Je vois que vous êtes fidèle à votre roi, car vous aimeriez mieux que le diable vous emportât que de le renier, tous les Iscariotes n'ont pas fait de même, les mêmes noms ne produisent point les mêmes effets et la médecine a raison quand elle dit : *Contraria contrariis curantur*. Ah ça ! comme vous convenez à mon fils pour l'accompagner dans sa route, je vous donnerai une pièce de dix-huit deniers par jour; le Savoyard agréa le marché.

Lorsque le porte-manteau de La Nigaudière fut fait, le chien épucé, ils partirent avec le chien, la plus belle pièce du porte-manteau. Maître Pierre, sa femme et la parenté, conduisirent nos voyageurs jusqu'à la grille de Saint-Laurent. La bonne mère pleurait à chaudes larmes et s'écriait : Quel voyage ! mon garçon se perdra, je ne le verrai plus ! — Console-toi, disait Pierre, notre chien est avec eux, il marchera toujours devant ; tant qu'ils verront sa queue, ils ne verront point autre chose et ne se perdront pas.

Avant de quitter son fils, Pierre lui donna

des instructions. Ecoutez, lui dit-il, vous avez encore votre pucelage, prenez garde à vous; d'ici à Pantin on trouve des luronnes qui vont lestement à cause qu'elles n'ont plus de pucelage, elles pourraient bien attraper le vôtre. — N'ayez point peur, mon papa, dit la Nigaudière, je le tiendrai à deux mains. — Cela est prudent, dit le père, agissez toujours de même, ne faites aucune action en route qui puisse flétrir mon précieux sang, ne volez personne, quoique vous eussiez le mauvais exemple des aubergistes qui vous friponneront. Ménagez votre argent. Le roi fait beaucoup de demandes, je paye comme vous savez l'industrie des enterrements, songez à l'économie, priez la Sainte-Vierge, votre ange gardien; recommandez-vous à saint Charlemagne et à saint Julien, patron des voyageurs; mettez-vous à genoux. Nigaudière s'agenouilla, Pierre lui donna sa bénédiction de la main gauche: depuis la perte de sa vue il ne connaissait plus la droite de la gauche; l'aveuglement est un terrible malheur.

Les adieux avaient été fort longs. Le soleil

commençait à tomber. Nos voyageurs s'arrêtèrent au dernier cabaret du faubourg Saint-Laurent. Comme La Nigaudière aimait la propreté, il alla laver ses mains dans un baquet où l'aubergiste avait mis une anguille; le reptile se mit à frétiller; le parisien, qui croyait que les anguilles venaient comme les feuilles sur les arbres du Palais-Royal, eut une peur horrible; il vint tout effrayé dire au Savoyard qu'une baleine de la mer voulait le dévorer. Le Mentor de la cheminée lui dit : Mon ami, n'ayez point de peur, prenez hardiment la baleine, elle ne vous fera point de mal, elle servira pour notre souper ; nous avons encore du chemin à faire, il vous faut des forces; fendez la baleine en deux, prenez le foie et le fiel, enveloppez-les dans un morceau de papier gris, mettez-les chaudement dans le gousset de votre culotte.

Nigaudière obéit au Savoyard : ils mangèrent la baleine. Au dessert, La Nigaudière demanda à son conducteur à quoi pouvaient servir le fiel et le foie qu'il avait dans son gousset, empaqueté dans du papier gris. — Cela est bon, lui dit le ramoneur, contre les

sorciers et les revenants; en le faisant brûler devant le diable, on se moque de lui, ces drogues l'épouvantent davantage que les signes de croix, l'*Agnus Dei* et les trente oraisons de sainte Brigitte.

Le lendemain, vers le soir, le Savoyard découvrit le clocher de Pantin et sentit le premier la fumée des pâtés. « Nous voilà bientôt rendus, dit-il à La Nigaudière, vous verrez aujourd'hui la belle Jeanneton, c'est une fille unique, riche de soixante-trois livres de rente.— Cela fait-il plus d'un écu de trois livres, lui dit le garçon? — Assurément, répondit le conducteur. — Elle est donc bien riche! Ce qui m'afflige, c'est que Jeannette a eu sept maris qui sont enterrés; si j'étais enterré, dame! j'aurais fait comme les enfants de Paris, j'aurais mangé mon pain blanc devant mon pain bis; cette Jeannette a un diable qui la protège, il est jaloux d'elle comme mon parrain de ma marraine; cela fait de la peine aux amoureux. — Ne t'embarrasse point, lui dit le Savoyard, tu as dans le gousset de ta culotte de quoi te moquer de l'esprit malin. Aussitôt que tu seras

dans la chambre de la mariée, tu tireras les pièces de ton gousset, tu mettras un morceau de fiel et de foie sur la braise : le diable, qui n'a point de foi et qui a beaucoup de fiel, aura peur et n'osera te nouer l'aiguillette.

La Nigaudière et son pucelage arrivèrent sans encombre à Pantin, où le pâtissier les reçut parfaitement. Son air niais fit bien voir qu'il chassait de race, qu'il était Parisien et le fils de maître Pierre; on le régala d'un pâté de mouton mariné qu'on assura être un pâté de chevreuil; au dessert, on parla de l'objet du voyage, on régla les affaires, l'on fit appeler Jeannette. La Nigaudière fut étonné de la voir faite comme les filles de la capitale; il s'imaginait, selon le rit parisien, que les filles de la province et celles de Pantin étaient autrement que les filles du quartier Saint-Germain. Jeannette fut contente du fils de Pierre, quoiqu'il eût l'air d'être de la paroisse de Saint-Pierre-aux-Bœufs; elle craignit qu'on ne lui nouât l'aiguillette.

Après le souper, les nouveaux époux montèrent dans la chambre nuptiale. Nigaudière

ferma la porte, alluma de la braise, tira les ingrédiens de sa culotte et brûla, comme le Savoyard le lui avait dit, le foie de la baleine en faisant cette prière à Cremistic : « Tu m'as donné une fille pour « paillarder en paix et en honneur avec elle, « je vais le faire. » Ma fille, dit-il à sa nouvelle épouse, élevez votre cœur à l'Eternel, dites : Amen : La fille répondit : Ainsi soit-il. Cette sainte oraison et la fumée du foie firent tant de peur au diable qu'il s'en alla en Flandre nouer l'aiguillette à quelques bons rouchis qui croyaient encore aux prodiges de l'aiguilletté.

Le lendemain, le pâtissier et la cohue nuptiale ne sachant point que la colle ou le foie de poisson dénouait l'aiguillette, frappèrent en tremblant à la porte des jeunes mariés. La fille l'ouvrit et chanta d'un air gai ce couplet :

Que Pantin est amusant,
Qu'il a bien l'air de me plaire !
Que Pantin est amusant
Ah ! qu'il est drôle en dansant !

Il vient, il frappe en poussant,
Il grossit en remuant,
Dix fois pour me satisfaire,
Il se mit en mouvement.
Que Pantin est amusant,
Qu'il a bien l'air de me plaire!
Que Pantin est amusant,
Ah! qu'il est drôle en dansant!

La mère de Jeannette, enchantée du couplet, s'écria : Dieu soit loué, les pantins de Paris valent ceux de la Villette. La Nigaudière, pour s'assurer de la guérison de l'aiguillette, fit encore danser Pantin deux ou trois fois dans la matinée, et cela fit rire toute la famille.

Les jeunes époux, après avoir rempli les devoirs de l'aiguillette, et cela sans le consentement du curé, car dans ce temps-là on ne se servait point du goupillon de la paroisse pour coucher avec une fille, le jeune époux alla présenter la lettre de change qui fut protestée. Le lendemain, le créateur de la lettre, crainte de perdre son crédit dans la banlieue de Paris, vendit la garde-robe de sa

femme et son habit des dimanches pour acquitter les quatre livres parisis.

Les honneurs et les cérémonies du protêt avaient retardé le mariage de La Nigaudière. La femme de maître Pierre voyant ce retardement, croyait que son fils avait été rôti sous la ligne, et répandait un torrent de larmes. Le quatrième jour, Manon, appuyée sur sa porte, aperçut la queue du chien qui frétillait d'allégresse. Se rappelant alors ces belles paroles du proverbe qui dit que quand on voit la queue on peut juger de l'homme, elle éprouva ces sentiments de tendresse et de joie que la nature a toujours applaudis. Les voyageurs parurent à l'instant. Je ne pourrais rendre le contentement de Pierre et de Manon, il faut avoir été longtemps père et mère pour rendre ces transports, malheureusement je n'ai été ni l'un ni l'autre.

Après les premières sensations de l'amitié, Pierre, qui n'était pas ingrat comme les grands, dit à sa femme : Manon, il faut un peu songer à monsieur Iscariote, toute peine demande son salaire : « Ah ça ! mon ami, dit-il au Savoyard, vous m'avez ramené mon

fils avec ses deux oreilles et notre chien avec sa queue, ces bienfaits sont trop grands pour les oublier, agréez un peu de notre reconnaissance; voilà quatre pièces de dix-huit deniers pour vos quatre journées ; j'ai six vieilles chemises là-haut qui pourrissent, vous pouvez en tirer quelques bonnes paires de chaussons; j'ai une vieille culotte, en mettant les goussets dans les plis vous en tireriez une bonne veste, et si le tailleur n'est point fripon vous aurez encore des pièces pour racommoder vos bas. Dame, vous aurez l'air faraud, mais ne courez pas après les filles. Paris est rempli de coquines qui vous gâtent une jeunesse que ça fait pitié à M. de Kaisair.

Le Savoyard, content de la bonne volonté de Pierre, lui dit d'un ton majestueux: « Bonhomme garde tes vieilles chemises et tes haut-de-chausses, je ne porte ni chemise, ni brayette, je ne veux rien de toi ; tu as enterré les morts pour dix-huit deniers, les prêtres ne le feraient point pour dix-huit livres, ta générosité couvre de honte le sacerdoce et fait plaisir à Cremistic, je viens te faire l'opé-

ration de la cataracte. A l'instant il dit au fils de Pierre : Mon ami, donne-moi l'onguent de ta culotte : il est bon pour les yeux et pour l'aiguillette. La Nigaudière lui donna le reste de la colle de poisson, le Savoyard en frotta les yeux de Pierre, et dans l'instant il vit la lumière et reconnut la queue de son chien. L'opération faite, le Savoyard s'en alla par la cheminée, quand il fut au haut, il chanta, suivant l'usage des ramoneurs, la chanson suivante.

Sur l'Air : *Ramonez ci, ramonez là*, etc.

Pour dénouer l'aiguillette,
Les charmes d'une fillette
Aisément feront cela.
Ramonez ci, ramonez là,
La cheminée du haut en bas.

Dans sa douce, et charmante main,
L'herbe toujours renaissante,
Dans le moment grossira.
Ramonez ci, etc.

Le neveu d'une Eminence,
Autrefois par excellence
Adroitement en joua.
Ramonez ci, etc.

Aujourd'hui sur sa chaussure
Il fait tomber son eau pure,
Il enrage de cela.
Ramonez ci, etc.

Un Prélat sous sa jaquette,
Remua tant l'aiguillette
Qu'I —— en perora.
Ramonez ci, etc.

Pour conserver l'aiguillette,
Ne prenez point la recette
Des Vierges de l'Opéra.
Ramonez ci, ramonez là, etc.

LES PETITES NIAISERIES

DU CULTE ROMAIN

Des riens sacrés nous sommes les esclaves

Les petites cérémonies du culte romain, dit sagement le grand Erasme, nous font reculer en nous ramenant de Jésus-Christ à Moïse. La religion chrétienne, si belle dans sa morale puisée dans le sein de l'ordre et de la

nature, n'avait pas besoin de petites choses pour se soutenir. Les docteurs et les rubricaires, enfants de cette religion, ont à cœur ces petites choses, les ont pillées chez les païens, et en font encore aujourd'hui le triomphe et l'échafaudage de leur culte. Le sang des chrétiens n'a rien coûté à Rome pour maintenir ces bagatelles. Les champs d'Ivry furent rougis pour une Messe basse, Le Poitou fut trempé de sang humain pour le purgatoire; les murs de La Rochelle détruits pour des *Agnus Dei*, des goupillons, et toute la France fut massacrée pour n'avoir pas cru que la confession auriculaire inconnue douze cents ans dans l'Eglise, devenait nécessaire au salut en douze cent un.

Un scélérat, le P. Tellier, un monstre, le P. Lachaise, ont profité des frayeurs d'un grand roi pour remplir les Cévennes et la France d'horreurs. Une chétive bulle, ouvrage de la stupidité et de la cabale, a rempli le royaume de malheureux : le St-Père, ce portrait de Dieu, ce vicaire de la charité, trouve plus chrétien de donner à tous les diables les Anglais, les Hollandais et la plus

grande partie de l'Allemagne, que de renoncer aux niaiseries du culte romain.

L'eau lustrale des païens a paru merveilleuse à l'Eglise pour laver les péchés véniels et chasser le diable, qui emporta sur le pinacle d'un lieu sacré celui qui était plus saint que l'eau bénite. « L'eau lustrale chez » les païens était, dit leur histoire », une eau commune, « dans laquelle on éteignait » un tison ardent tiré du foyer des sacri- » fices; cette eau était mise dans des vases » placés à la porte ou dans les vestibules » des temples; ceux qui entraient se puri- » fiaient le cœur, et préparaient leurs âmes » à être dignes des dieux. Dans certains » temps il y avait des officiers préposés pour » en asperger le peuple, les empereurs en » faisaient jeter quelques gouttes sur leurs » viandes. » Et dans toutes les maisons curieuses de leur salut, on trouvait des vases pleins d'eau lustrale ; ceux qui manquaient de cette provision passaient pour des impies, des athées ou des philosophes ; car les philosophes ont toujours préféré la vertu et l'amour du prochain à l'eau lustrale.

L'eau bénite est sortie de la même source que l'eau lustrale : celle que le créateur a bénie en bénissant la terre, est très honorée dans notre culte. Pour faire cette eau merveilleuse, un prêtre commence par apostropher l'eau commune, lui parle comme si elle entendait ses paroles : Je t'exorcise, dit-il, créature de l'eau. Il fait le même compliment à la créature du sel, tant il a peur que le diable ne se trouve dans les créatures. Après ces puérilités, il unit le sel avec l'eau, trempe son goupillon dans ce composé et va gravement tacher les robes et les habits qui se trouvent sous sa main. Les pères jésuites, auteurs du méchant dictionnaire de Trévoux, assurent dans cet énorme livre rempli de fatras, que l'eau bénite écarte le tonnerre : cependant le tonnerre tombe plus souvent sur les clochers que sur les écritoires des philosophes.

Des moines toujours prodigues de ce qui ne leur coûte rien, pour avoir bouche en Cour, ou se donner un ton chez nos rois des premières races, assez petits pour craindre ou aimer les moines, assurèrent nos Majes-

tés chrétiennes qu'elles avaient le pouvoir de guérir les écrouelles. Des Papes, qui se mêlaient de disposer des couronnes, dispensaient les sujets du serment de fidélité, confirmèrent par des bulles ornées d'*Agnus Dei*, que leurs fils aînés très chrétiens et très pécheurs avaient de père en fils, depuis Clovis, le pouvoir de guérir les maux du col. Les docteurs de ces temps-là, aussi savants que les maîtres d'école de nos villages, avaïent lu que Pirrhus guérissait les rateleux. Ces sages maîtres, croyant que ce roi était allié à la maison de David, trouvèrent dans les livres de Moïse un passage de la Gonorrhée qu'ils approprièrent aux écrouelles : voilà le pouvoir de guérir cette maladie, déclaré par le souverain-pontife, confirmé par l'Ecriture, et toujours démenti par l'expérience. Si les rois de ces premiers âges avaient voulu faire insérer dans le symbole le pouvoir de guérir les écrouelles, la chose était faite en donnant un peu de patrimoine au St-Siège; les Papes ont beaucoup aimé le patrimoine. Cet article incrusté dans le symbole eût fait un article de foi;

dans ce temps-là on insérait tout, on croyait tout. L'Eglise, comme une bonne mère, pour sauver plus facilement ses enfants, a toujours très multiplié les articles de foi. De nos jours la bulle *Unigenitus* est devenue un objet de crédibilité. M. de Beaumont, le P. Patouillet ne voulaient-ils point, en 1755, augmenter le *Credo* du refus des sacrements ?

La sainte ampoule, nom comique de la bouteille qui contient l'huile avec laquelle on sacre nos rois, fut apportée dans les siècles merveilleux par une colombe céleste. Cette huile est de la même pâte que le suif de la chandelle d'Arras, qui brûle toujours et ne s'éteint point. Les bénédictins, possesseurs de cette fiole, la font suivre dans les cérémonies du sacre par six barons, nommés les barons de la sainte ampoule. Les barons de la sainte bouteille garantissent par des serments inutiles, prononcés sur l'Evangile, qu'ils la rapporteront aux moines dès que la cérémonie inutile du sacre sera achevée : il est plaisant de jurer le nom de Dieu en vain pour conserver une bou-

teille. La majesté de nos rois, où Dieu a marqué le caractère sacré de sa divinité, n'a pas besoin de la graisse de la sainte ampoule pour être respectable à nos yeux; nos cœurs valent mieux que la bouteille des bénédictins et les oraisons de l'archevêque de Reims.

L'Eglise distribue certaines galanteries appelées excommunication : ces drogues dangereuses avaient beaucoup de vertu sur l'esprit ignorant de nos pères. Anciennement un curé qui n'avait point été invité à un repas chez son seigneur, s'imaginait qu'on insultait son caractère, et s'appuyant du passage de l'Ecriture, *honora medicum*, il disait : Les médecins ont des rabats, ils sont habillés de noir, le Seigneur devait m'honorer, j'ai un rabat, ma soutane est noire, il ne m'a point invité à ma part de son dur gigot, *ergo* il a manqué à l'Ecriture, il ne m'a point honoré, c'est un hérétique. En conséquence de cette logique, le bon pasteur prenait de l'humeur, il éteignait les cierges aux vêpres et excommuniait son seigneur, au nom du Père, du Fils et du St-Esprit.

Rome, toujours industrieuse et commerçante, ne s'est point contentée de nous vendre les indulgences, elle nous a encore vendu ses excommunications, les monitoires s'achètent par quiconque en veut pour découvrir les choses volées ou égarées ; un particulier a-t-il perdu une montre à répétition, a-t-on volé un cheval à quelqu'un, on donne le voleur à tous les diables. Le St-Père s'imagine sans doute que l'âme d'un chrétien ne vaut point le corps d'un cheval dans l'autre monde, puisqu'il donne au diable le chrétien pour recouvrer le cheval.

La doctrine de l'excommunication est détestable, ces peines extérieures, privent les excommuniés des prières salutaires de l'Église, c'est faire injure à Dieu et à la raison ; une mère tendre a le malheur d'avoir un de ses enfants excommunié, elle prie et fait prier pour son fils, le Pape oserait-il dire que les prières de cette mère seraient inutiles, quelle absurdité! Le jeudi saint, jour où l'Église ouvre ses trésors de miséricorde, le Pape excommunie les rois, le Parlement de Paris, madame Favart, mademoiselle Gogo,

et généralement quiconque mettra des impôts sur les peuples sans une permission de Sa Sainteté. Cette cérémonie impertinente se fait avec pompe par reconnaissance des bienfaits que les souverains et surtout les souverains de la France ont fait aux souverains de Rome; nous admirons avec un saint respect ces politesses ultra-montaines. Les jésuites nous les prêchent avec un attachement et un zèle admirables pour les Papes. Notre nation, où il y a tant d'esprit, sera-t-elle encore assez stupide d'envoyer des sommes immenses en Italie, pour avoir des excommunications, des permissions pour coucher avec nos commères et des *Agnus Dei*. Troquerons-nous toujours de bon argent contre du papier? Le papier de M. Law nous a fait crier. Si la postérité ne peut jamais croire aux prodiges de la rue Quinquempoix, nos neveux s'étonneront bien davantage, quand ils sauront que nous avons fait passer tant de sommes immenses à Rome.

Nous avons un Concordat, dit-on, avec cette cour qui nous oblige à donner notre argent; un Concordat fait au détriment d'une

nation ne doit point subsister. Le Pape, imitateur de la pauvreté de Pierre, de Jacques et de Mathieu, n'a pas besoin de tant d'argent, pour être éclairé des lumières du saint Esprit : le feu de son purgatoire, que nous n'avons point encore eu le génie d'éteindre, lui rapporte assez, sans encore lui donner notre argent pour des brimborions. L'argent a gâté les mœurs de Rome, le royaume du Pape ne doit point être de ce monde, parce que le royaume de Jésus-Christ n'est point de ce monde. En envoyant notre argent au delà des monts, il ne revient plus : nous entretenons le roi de ce monde, et les péchés mortels, l'orgueil, l'avarice, la paresse, la gourmandise et peut-être la luxure de ce monde. Nous avons renoncé aux péchés mortels, nous ne devons point entretenir et nourrir les péchés mortels, il vaut mieux nourrir des femmes agréables.

L'Église a des assemblées bruyantes appelées Conciles ; ces cohues où les Papes priment toujours, ne sont point estimées des Papes qui se croient supérieurs aux Conciles. Le dernier a eu la destinée des autres, il a

fait du bruit dans le monde sans produire aucun fruit, l'enfantement de la montagne et l'image du Concile de Trente.

L'ouverture de cette assemblée où présidait le Saint-Esprit, fut faite par un discours fort admiré, où l'orateur prouva que lui et ses auditeurs n'avaient point de sens commun. Ce plat orateur était l'évêque de Bistonto (1), Fra-Paolo dit qu'il commença son discours en prouvant que les Conciles étaient nécessaires pour trois raisons: la première, *à cause que plusieurs Conciles avaient déposé les rois*, la seconde, *que dans l'Énéïde Jupiter assembla le Concile des Dieux* (cette idée de Jupiter venait sans doute du Saint-Esprit); et la troisième *parce que, dans la création de l'homme et dans l'aventure de Babel, Dieu s'y était pris en forme de Concile.* Il assura ensuite *que tous les prélats devaient se rendre à Trente,*

(1) Cet Evêque passait dans son temps pour le Chrisostome des Italiens: ce prélat avait une grande idée de la vie de la Ste Vierge, il l'apellait *Diane* et *Lucine*; il assure que l'ange Gabriel la salua à genoux, quand il fut lui annoncer le mystère de l'incarnation.

comme dans le Cheval de Troyes, que la porte du Paradis et celle du Concile étaient la même. que l'eau vive en découlait, et que les pères devaient en arroser leurs cœurs, comme des terres sèches; faute de quoi le Saint-Esprit leur ouvrirait la bouche comme à Balaam et à Caïphe.

Il est probable que le Saint-Esprit ouvrit la bouche à Monseigneur de Bistonto pour le faire parler comme la monture de Balaam: son discours annonce ce miracle ou tout au moins le jargon d'un âne et donne une très-mauvaise idée du Concile. Philippe II, roi d'Espagne, vint à Trente écouter l'éloquence des pères. En conséquence de l'honneur que Sa Majesté leur faisait, les pères ordonnèrent un bal où les dames de Trente et des environs accoururent. Le bal fut donné dans la salle même du Concile. Le cardinal de Mantoue en fit l'ouverture avec une jolie femme, et les pères y dansèrent avec la gravité de leur état: le lendemain, ils firent un Canon pour excommunier ceux qui danseraient à Paris sur des planches auprès de la rue Dauphine.

Le joug de la religion doit être doux, les fers de l'Évangile, dit le législateur des chrétiens, sont légers. Nos lecteurs les ont bien appesantis, à croire ce qu'ils ont écrit avec tremblement. La religion est semblable à la tête de Méduse, elle métamorphose les hommes en pierre : ce qui devait être la joie, la consolation des hommes est devenu par l'imagination des théologiens un état pénible. Les contorsions de la Trappe, le désert des Chartreux, la bêtise de l'habillement des Capucins, la tristesse, l'abattement, les sècheresses des dévots n'annoncent point la douceur de la joie de l'Évangile. Ce désordre ne peut venir que de la méfiance des hommes ou de la politique de l'Église ; car la divinité ne veut point que nous soyons craintifs ni inquiets. Dieu n'est point la chaîne des consciences, il est la vie et le mouvement de l'âme.

Le mariage, cette planche précieuse pour les filles après le naufrage est un sacrement connu avant la naissance de Jésus, puisque Jean-Baptiste accusait Hérode d'adultère ; ce sacrement donc, ancien et nouveau, semblait

moins honnête autrefois à l'Église que l'homicide, « car les ecclésiastiques permettaient » le duel entre cousins germains, tandis » qu'ils anathématisaient et cassaient les » mariages entre parents, même au septième » degré; on donnait la communion à deux » hommes qui allaient se battre, et deux époux » ne pouvaient approcher des sacrements » qu'après s'être abstenus de travailler au » bien de la société. Les évêques affran- » chissaient un champion qui s'était battu » trois fois pour eux avec succès, ils ta- » chaient de notes d'infamie ceux qui se » mariaient en troisièmes noces. » Toutes ces belles choses étaient, à ce qu'ils disaient, des révélations du Saint-Esprit.

L'Église a cru prodigieusement aux miracles et les fidèles les plus ignorants ont été les plus fréquents en prodiges. Depuis que nous avons de l'esprit, nous n'en voyons plus : sont-ils par hasard envolés avec nos revenants, nos possédés et nos sorciers ? L'Église, toujours infaillible, reçoit depuis longtemps deux miracles de l'Évangile qui ne sont, dans le fond, que deux paraboles

des prodiges qu'il est impossible d'entendre à la lettre ; l'un parce qu'il répugne à la bonté d'un être infiniment bon, et l'autre à l'esprit de Jésus. Le premier est le miracle des démons qu'il chassa au pays des Gadareniens en leur ordonnant d'entrer dans une troupe de pourceaux. Comment les cochons se trouvaient-ils par troupeaux dans un pays où le cochon était défendu ? Pourquoi précipiter ces cochons dans la mer ? Un miracle qui fait tort au prochain, peut-il être l'ouvrage d'un Dieu bienfaisant ? Les possédés étaient des pêcheurs, les poureeaux des Gadareniens, d'autres pêcheurs, et la mer, la mère nourricière des pêcheurs (1) ; car il n'est point possible que Jésus ait fait tort à son prochain.

Le second miracle est lorsqu'il chassa les vendeurs du Temple qui fournissaient des choses utiles aux Sacrifices, maintenus dans ce lieu par les pères, soutenus par l'État. Jésus, en faisant ce miracle, ne changea point

---

(1) Voilà l'Allégorie, et comment il faut entendre ce passage.

de figure; il ne prit ni la puissance de son Père ni l'éclat de sa divinité. Sa main n'était armée que d'un fouet: le zèle qu'il marqua dans ce moment pour le Temple était presque inutile, puisqu'il venait le détruire, et qu'il ne voulait point y laisser pierre sur pierre. Les Juifs, en l'accusant devant Pilate, pouvaient lui reprocher d'avoir offensé le lieu saint en chassant sans autorité les vendeurs publics autorisés par l'État, et d'avoir précipité dans la mer un troupeau de cochons. Il ne paraît point qu'on lui ait fait ces accusations qu'on pouvait faire naturellement.

Les livres de l'Église et les tonsurés ont écrit longtemps contre l'empereur Julien, le plus grand homme de l'Antiquité. Ce philosophe, qui ne disait pas de bréviaire, a été calomnié par les diseurs de bréviaire, à cause que la religion leur défendait la calomnie. Saint Grégoire de Nazianze assure que cet empereur a rempli Antioche de sang, Théodoret qu'il a jeté le sien en l'air en s'écriant: « Tu as vaincu, Galiléen.» Grégoire et Théodoret avaient la fureur de mal parler de leur prochain; ignoraient-ils que

la bataille où Julien périt était contre les Persans qui croient au mouton noir et point du tout à l'agneau sans tache, et que Julien était incapable de se battre pour des images et des marmouzets. Théodoret dit qu'il sacrifia une femme à la lune pour avoir le plaisir cruel de déchirer de ses mains royales les entrailles de cette malheureuse et consulter ses dieux. Julien était ennemi de la cruauté et de la calomnie, il pardonna à dix chrétiens conjurés contre lui. Son âme, grande et éclairée, était incapable de s'abreuver de sang innocent. Théodoret ajoute qu'il voulut relever les murs de Jérusalem, qu'il en sortit des globes de feu qui consumèrent l'ouvrage et les ouvriers. Saint Théodoret écrivait des mensonges et calomniait un souverain que sa religion ordonnait de respecter. Tâchons d'aller au ciel comme les saints, mais ne calomnions pas les Rois; respectons ceux que la Providence a placés sur nous, songeons toujours que la calomnie est défendue par la loi et par la philosophie qui était avant la loi.

Anciennement on ne mettait sur les autels ni croix ni pile. Les chandeliers et les gradins ne sont inventés que depuis deux cents ans. Les nappes, les serviettes, les essuie-mains ne sont guère plus anciens. Les tabernacles étaient aussi inconnus. On laissait sans aucun soin dans des paniers le pain de l'Eucharistie. Plus tard on fit des pigeons d'argent où l'on renfermait ces restes; plus souvent on les donnait à des enfants qu'on appelait en allant ou en venant de leurs écoles. Ensuite on fit des ciboires du pain d'autel, et l'Eucharistie, perfectionnée par la rubrique, prit un air décent et de présence réelle, qu'on avait négligé par ignorance.

Selon les rubriques, il faut qu'il y ait nécessairement des reliques sur les autels; pourquoi sacrifier à l'Eternel sur des os de morts. Ces os peuvent-ils réchauffer le mérite du sacrifice? quelle gloire peut-on faire à Dieu en mettant à côté de lui la poussière de ses serviteurs? Ce sont leurs vertus qui les ont rendus agréables au ciel, leurs os ne sont point des vertus et n'ont point de vertu.

Il faut que le cœur de nos catholiques soit

bien froid ou bien stupide, dit Pilpai, « puis-
» qu'il leur faut tant de cérémonies pour
» entretenir la dévotion qu'ils doivent natu-
» rellement à l'Être suprême. Les hommes
» peuvent-ils oublier qu'ils tiennent tout
» d'une cause bienfaisante, oublieraient-ils
» aussi qu'ils respirent, pourquoi n'a-t-on
» point imaginé des cérémonies pour leur
» rappeler qu'ils ont du mouvement et de la
» respiration ? L'Eglise répond à ces ques-
» tions : Que ces cérémonies et ces prières
» sont pour mériter de nouvelles faveurs
» comme si la bonté suprême pouvait cesser
» ou diminuer ses faveurs ; l'Eglise, qui sait
» tout, a pensé que Dieu interrompait ses
» libéralités parce que l'Eglise était suscep-
» tible de colère et de sentiment. »

Pour rendre la France heureuse et tranquille, il faut ramasser nos livres de morale, nos casuistes réservés, nos controversistes, nos bans théologiques, nos rubriques, les mîtres de nos évêques, les habits des capucins et mettre le feu à toutes ces belles choses, en chantant une hymne à la raison.

LES FILLES DU MONDE

Leur bonté fait les premiers pas
Et leur pudeur apprivoisée,
Dès le début humanisée,
Loin de résister tend les bras

Nous élevons jusqu'aux nues les airs de Rameau. L'éloge de ce célèbre artiste est celui de notre bon goût. Jean-Jacques, que je respecte infiniment, parce qu'il a le malheur d'être sage, ne veut pas absolument que nous ayons de la musique. Cette idée originale n'a pas étonné la France, Un homme à paradoxe, un homme qui assure que notre allure est celle de Palissot, c'est-à-dire de marcher à quatre pattes, peut avancer tout ce qu'il veut pour nous faire rire. Je me suis un peu réconcilié avec le sauvage de Montmorency depuis que j'ai lu en m'ennuyant à mourir son *Héloïse*. Cet ouvrage m'a fait plaisir et m'a fait pitié : j'ai été charmé de voir un philosophe amoureux,

cela m'a fait pitié de voir tant de dépense de style, de soupirs pour faire un échantillon d'enfant ; on voit dans cette façon de faire les jolies choses, un homme qui n'aime point la nature, qui ménage l'espèce humaine pour lui prodiguer les paradoxes.

Cet exorde annonce que la Julie de Rousseau avait les talents d'une fille du monde plus amusants que le sophisme d'une philosophie sauvage. Les honnêtes gens crient contre les filles du monde. Le lieutenant de police les fait mettre à Saint-Martin, à la Salpêtrière, quand elles ont étalé trop effrontément le fond de leur boutique sur la rue. A Rome, on excommunie les honnêtes gens qui ne font point leurs Pâques ; les filles qui vendent leurs faveurs et des memento au clergé et aux profanes ne sont point tracassées par l'Inquisition, et leurs charmes épicés ne sont point mis à l'index par la sacrée Congrégation des rites. Il faut avouer que Rome est le théâtre des indulgences pour les Madelons.

Nous méprisons une fille charmante qui pour un rien nous donne des sensations plus

délicieuses que celles d'un violon du devin de village ou d'une flûte. Il n'est personne en France qui ne soit sensible, en lisant la Sainte-Ecriture ou l'histoire des faiblesses de Jacob; les maîtresses de Salomon et le haras du grand seigneur font venir la salive à la bouche des lecteurs. Nous envions le bonheur de ces hommes heureux, nous disons en nous-mêmes : Nous rendrions des grâces au ciel s'il nous donnait les faiblesses de Jacob, la sagesse de Salomon et les femmes de tous ces patriarches; n'envions point leur bonheur : nous pouvons, à moins de frais, avoir un sérail aussi meublé que les leurs. Paris est rempli de favorites qui tendent les mains à tous les mouchoirs.

Les filles du monde ne doivent leur faiblesse qu'à la bonté de leur âme, et à la plus parfaite organisation. C'est dans le tempérament ou dans la structure des fibres de leur cœur et de leur cerveau, qu'un habile anatomiste trouverait cette cause que le casuiste cherche dans la conscience. La nature a imbibé de passions et de faiblesse l'argile fragile dont nous sommes pétris, et

ce que nos docteurs appellent la nature corrompue n'est autre chose que la nature fort sage qui tend plus violemment dans une fille du monde à la conservation que dans une mijaurée qui ne sent que rarement ces impressions. Le vice naturel des filles du monde échauffe nos prédicateurs : c'est un trésor d'iniquité, s'écrient-ils en chaire, qu'une fille qui vend à un prix raisonnable des faveurs fort naturelles; c'est un serpent, un monstre, un crime sale, infâme, qui fait trembler le ciel et la terre. Lorsqu'un orateur dévot s'échauffe à peindre avec de la boue et du crachat la décente faiblesse de l'amour, l'auditeur, s'il n'est point un dindon, doit dire en lui-même en lorgnant à son côté une jolie fille : Le prêcheur bat la campagne : cette fille a l'air très propre, je ne suis point dégoûté, je ferais assurément bien proprement avec elle les saletés dont l'orateur décore son discours. *En vérité je vous le dis,* il est comique d'appeler cela des instructions, nous sommes bien généreux de les écouter.

Si nos prédicateurs, au lieu de ces décla-

mations, nous disaient simplement : La loi, qui est très dure, vous défend de tracasser les filles qui sont très tendres, on s'instruirait, on ne bâillerait pas au sermon. Mais dire à des êtres raisonnables que les plaisirs que nous procure une belle fille sont honteux, sales et infâmes, on n'en croit rien ; il faut régler ses figures de rhétorique, mettre plus de vérité dans ses périodes, ne point suer et vétiller à les arrondir et surtout ne pas déraisonner dans un sermon. La raison fait tant d'honneur au genre humain qu'elle mérite assez qu'on s'occupe d'elle dans un sermon ; mais les dévots n'aiment pas la raison, ce qui est raisonnable, ni les philosophes.

La sagesse, cette belle chose dont on trouve quelques énigmes dans nos vieux livres, n'a point encore profité à un seul homme, en comptant Salomon ; elle est admirée chez les femmes, à ce que disent les bonnes gens. La sagesse d'une femme grossit les plaisirs d'un homme qui croit aux rêves de la sagesse, et ce plaisir imaginaire est d'autant plus sensible que c'est

dans le temps qu'il jouit de cette sagesse qu'il sent plus de plaisir, parce que la faiblesse de cette femme est la honte de la sagesse qu'il trouve si belle. Si les hommes revenaient de leurs erreurs ils admireraient les filles du monde, ils verraient que les femmes ne sont point faites pour donner de la sagesse. La nature les a faites pour nous donner des plaisirs et des enfants : sans ces deux fins à quoi nous serviraient-elles ?

Rien n'est plus grand, plus majestueux pour l'imagination que la conduite qu'on tient vis-à-vis d'une fille du monde qui vend ses faveurs pour un écu. Venez, lui dit-on, ma reine, embrassez-moi ; la reine obéit. Venez que je vous chiffonne : Comme il vous plaira, répond la reine. On trouve chez elle mille plaisirs que la sagesse ne connaît point. Les délicats diront : Mais cette fille vendra ses sagesses à quelques autres. Votre délicatesse me paraît stupide : vous aimez les fleurs, leur baume vous enchante ; ces fleurs vous paraissent cependant honnêtes quoique vous les achetiez, et qu'elles prodiguent aux autres leurs odeurs; pourquoi n'en peut-il

être de même des filles qui valent mieux que les fleurs, quoiqu'elles se fanent de même.

Les filles du monde, que les charitables dévots déshonorent sans pitié, sont peut-être plus dignes de leur charité et de leur soin que les rosaires, les scapulaires et les oraisons jaculatoires. Un instant de faiblesse secondé par une occasion dangereuse fait leur état. Une grosesse les rend la fable de leur patrie ; pour avoir fait un enfant sans la permission de leur curé, elles perdent l'occasion d'en faire désormais avec son consentement, très nécessaire pour faire un enfant, à ce que nous croyons. Cette fille, devenue la honte de ses concitoyens, ne pouvant plus réparer sa faute, se jette dans le libertinage, nos préjugés deviennent la source de ses désordres. Nous croyons qu'une fille qui a fait un enfant n'est point capable de conserver le feu sacré du mariage : détrompons-nous, en Hollande, en Flandre, où l'on trouve l'heure du berger à chaque instant, on s'aperçoit que les filles qui ont eu des faiblesses, sont les femmes les plus sages ; elles ont manqué étant filles à cause que la nature leur disait qu'il leur

manquait quelque chose, elles se bornent à leur mari. *Jocqué, Monsieur*, dit une Flamande le lendemain de ses noces, *ne touchez mi là, j'ai m'n homme*. La veille, la même fille aurait dit : Monsieur, faites comme il vous plaira.

Les Grisons ont coutume d'attacher à une chaîne dans leur temple, les filles qui ont eu des faiblesses; dans certaines provinces, on les met sur un âne, en les tournant du côté de la queue, dans d'autres on les met dans un tonneau ridicule; à Paris on les châtie à la Salpêtrière et partout l'on fait des sottises; en voici la preuve : Quand votre cheval voit passer une jument et sent remuer le démon de la chair de cheval, lui donnez-vous des coups de bâton ? Si votre fermier rouait son âne de coups parce que l'animal aurait fait quelques simagrées près d'une ânesse, ne diriez-vous point : Lourdaut, veux-tu empêcher les effets de la nature ? Vous riez de la comparaison, cependant votre lieutenant de police enferme les filles, vos évêques envoient au séminaire un tonsuré parce qu'il a fait comme le cheval vis-à-vis de sa servante.

Vous ne savez ce que vous faites, vos évêques sont des ânes et vos lieutenants de police des chevaux.

Le roi de Prusse a fondé une maison à Berlin où l'on reçoit les filles enceintes; avant que leur grossesse paraisse, on les tient séparées, on leur garde un secret inviolable; si elles font un garçon, on leur donne cinquante écus, et dix si elles font une morveuse. Louis XIV a fondé l'Hôtel-Dieu pour le même objet, mais les intentions du souverain sont mal remplies, on ne garde aucun secret aux filles, on ne les reçoit que huit à dix heures avant leurs couches; plusieurs de ces malheureuses arrivent à Paris de bonne heure, dans l'espoir de mieux cacher leur faiblesse à leur patrie, elles se présentent à l'Hôtel, on les renvoie cruellement sous les apparences qu'elles ont encore un mois ou six semaines pour attendre leurs couches. Ces créatures, épuisées par les frais de la route, sont obligées de retourner ou d'attendre dans la misère l'instant d'entrer à l'Hôtel-Dieu. Les Montigni, les Varennes, les Dubuisson, les Hecquette leur offrent

quelquefois des secours, dans l'espoir qu'elles meubleront leur communauté. Elles ont des pourvoyeuses qui vont à la rencontre des voitures publiques et à la quête de ces filles. Celles qui reviennent de l'Hôtel se plaignent fortement. Les bonnes religieuses s'imaginant que le ciel et la terre leur doivent des égards à cause qu'elles n'ont point fait d'enfants et que dans leurs confessions elles avouent qu'elles ont eu cent fois le désir déshonnête d'en faire, les maltraitent de mauvais sermons et de paroles.

On se plaint de la multitude des filles du monde, c'est peut-être la faute des prêtres : on prêche quelque fois de bonnes choses mais rarement le besoin de se marier, l'obligation de le faire quand la chair nous sollicite. Nous savons, par le dénombrement des mariages et des hommes, que de cent quatre personnes il ne s'en marie qu'une chaque année ; reste cent trois personnes exposées à manquer à la loi. Après ce calcul doit-on s'étonner de la population des filles du monde ? ne doit-on point être surpris qu'il y en ait encore si peu ? Il y en aurait effec-

tivement davantage, si beaucoup d'honnêtes femmes ne se mêlaient de leur métier.

La grande population des filles du monde doit sa source à la création du mot *sagesse*. Les sottises que nous faisons avec ce mot sont originales. Nous admirons les sages, nous les louons et nous n'en récompensons aucun ; tout ce qui n'est point marqué du sceau du vice, ne tient point à nous ; pour deux ou trois sages qu'on a récompensés, nous en avons des millions que l'on a méprisés. Les filles remarquent que la vertu ne leur sert à rien, elles quittent la vertu qui ne produit rien, pour le vice qui les enrichit. Un équipage galant, un appartement, des nippes de prix ; voilà la récompense du vice : la faim, la soif, l'oubli ou la tentation, voilà le fruit de la sagesse. A peine une fille a-t-elle renoncé à la vertu qu'elle se persuade de plus en plus par l'usage des hommes, que la sagesse est une chimère, et pensant avec Laïs, elle s'écrie : Que veulent dire les sages avec leur sagesse ? ces gens-là frappent aussi souvent à ma porte que les autres. Admirons le bien et le mal et les filles du monde.

L'EPOUSE DE SUSE,

Le livre de Julie et de Jean-Jacques,

OU

la Parodie des deux Histoires,

Extraite du livre qui paraîtra après ma mort.

Rendez à vos epoux le devoir conjugal.

Les plats enfants du bonhomme Jacau avaient offensé Cremistic, ils étaient captifs en Suisse. M. de Volmar, bourgmestre ou bailli de Vevay, fit célébrer l'anniversaire de sa dignité, il invita les treize cantons à la cérémonie où il étala toute sa magnificence aux yeux de ses patriotes. On mangea dans cette fête de la soupe aux choux prodiguée comme à des noces. La bonne chère fut prodigieusement arrosée de vin. Une troupe de comédiens vint s'offrir à l'hôtel de ville pour représenter Pourceaugnac. Un citoyen de Genève, qui faisait le métier de faux pro-

phète en France, s'opposa à la représentation de la pièce, démontra par d'excellents sophismes qu'il valait mieux pour la décence et les mœurs du pays, que les Suissesses allassent cueillir avec leurs amoureux des noisettes dans les bois, que de courir à ces spectacles. La comédie, disait-il, est un rendez-vous public, plus dangereux qu'un tête à tête; au lieu d'introduire la comédie dans l'État, faites danser les dimanches les filles dans leurs paroisses, et apprendre, aux dépens de la république, à jouer du violon aux ministres de votre diocèse : le son du violon fortifie les bonnes mœurs, et vos ministres feront danser leurs paroissiennes. Vous savez, Monseigneur, que les beaux vers d'une tragédie gâtent les mœurs. M. de Voltaire, votre nouveau voisin, l'assure à tout le monde. Mérope est un mauvais exemple : le Misantrope, le Tartuffe, George Dandin, qui est un peu Suisse, sont pleins d'ordure. Une servante, dans le *Tartuffe,* tient des propos sur sa gorge qui font frémir la vertu. Dancourt, l'Arlequin de Berlin, voulut riposter au philosophe sauvage. Les Suisses,

qui n'entendent guère raison, ne l'écoutèrent point. Le bourgmestre, croyant que son citoyen était l'unique oracle de la raison, parce qu'il avait de l'humeur, renvoya les comédiens en leur défendant de donner des leçons de vertu et de sobriéte aux Suisses : il fit venir des violons et des chopines.

Cette fête, qui commençait à se troubler par un philosophe qui voulait avoir raison avec des paradoxes, fut entièrement rompue par madame la bourgmestresse Véronique. M. de Volmar envoya chercher sa femme. Madame, fatiguée, anéantie d'avoir médit avec les Suissesses, ne voulut point paraître devant les marguilliers de sa paroisse, elle s'excusa sur une maladie de commande, sur des vapeurs qui prennent aux femmes chaque fois qu'elles en ont l'envie. Le fond de ces grandes raisons pour une femme du lac de Genève est comme à Paris dans le fond d'un miroir. Quant une glace a dit à une femme : Madame, votre visage a l'air battu, il faut vous replier dans votre negligé, rester toute la journée en chenille ; il faut obéir. Le miroir est une raison pour désobéir à un mari.

M. de Volmar se fâcha contre madame Véronique et se mit à jurer : Jerni Dieu, que diront les treize cantons, un bailli de Vevay est-il un Miché ? Les femmes vont prendre le ton de Véronique, les mœurs seront bientôt corrompues en Suisse. Le bourgmestre fit un placard par lequel il manifestait à toutes les femmes que la sienne lui ayant refusé le devoir conjugal si recommandé par l'apôtre Saint Paul, il la répudiait. Ce placard fit du bien à la Suisse et remit les mœurs dans la nation. Depuis ce temps aucune Suissesse n'a refusé le devoir à son mari, et les filles du Vallais ont été obéissantes au placard.

Le bourgmestre ne pouvant se passer de donner le devoir conjugal à une femme, il fit chercher une fille obéissante. Il s'adresse à une certaine madame d'Orbe, qui connaissait les filles obéissantes, elle lui amena Julie d'Etange. Le bailli, qui ne l'avait jamais vue fut charmé que la vérole ne l'eût point gâtée, il lui demanda si elle se souvenait d'avoir été vierge ; la jeune fille, qui était du Valais où il y avait beaucoup de mœurs, avoua qu'elle l'avait été autrefois, mais que sa virginité

était une histoire. Diable, dit M. de Volmar, voyons l'histoire de votre virginité, elle ne doit pas être longue.

« Il y avait autrefois, dit Julie, un savant qui m'enseignait à lire, à écrire et l'orthographe. Cet homme m'avait aussi appris à peindre la vertu avec un vernis dont il avait seul la composition. Le mot de vertu était toujours dans sa bouche ou dans la mienne : nous nous écrivions à l'insu de mes parents des lettres longues et ennuyantes qui ont fait bailler toute la France, où nous disions : La vertu *bleue* est plus jolie que la vertu *choux* ; quel plaisir, ô mon âme ! ô mon cœur ! d'aimer la vertu bleue ? préférons-la, ma chère Julie, à la vertu choux, cette dernière trompe les hommes.

» Mon précepteur, l'esprit plein de la vertu bleue, sentait pourtant de temps en temps la vertu choux, la dernière faisait un peu de tort à la première. Un jour, mon fichu se dérangea ; sa vertu bleue reçut un terrible échec ; mon amant, entêté de ses paradoxes, mit la main sur ma gorge en m'assurant que la vertu bleue était l'objet de ses sentiments;

à force de me parler de son système, je le fis coucher avec moi, il trouva d'abord la vertu choux très bonne; après l'avoir savourée, ne se sentant plus de force pour elle, il s'avisa de parler dans mon lit de la vertu bleue. Dès qu'il m'eut attrapé avec sa vertu, il alla à Paris, où, toujours rempli d'idées bleues, il trouvait tous les objets à la *vertu* choux. Il m'écrivit que les décorations de l'Opéra étaient des chiffons de blanchisseuses, des bribes de bouchons, la musique une vache et la mesure une oie; pour confirmer son système, il fit un opéra sur l'air d'un ancien cantique, *venez Marie*, fort estimé de maître Aliboron Fréron. »

Le bourgmestre bâillait d'assez bon cœur au propos de la vertu que lui faisait Julie. Cet homme, qui n'entendait rien au galimathias de Jean-Jacques, dit à sa maîtresse : Ma belle, vous avez donc couché avec votre précepteur? — Oui, Monseigneur, j'aime mieux vous le dire que de le cacher, il en coûterait trop à ma vertu de vous en faire un mystère. — Quelle nécessité avez-vous de me dire une chose que je pouvais ignorer? Au

reste, cela n'est rien, nous autres Suisses nous ne prenons point garde à ces misères; nous épousons assez indifféremment les filles de la Salpêtrière, et les pensionnaires du Saint-Sacrement. Mais, dites-moi, aimez-vous encore votre amoureux, votre doux ami? —Oui, Monseigneur. — Tant mieux, je suis charmé de votre reconnaissance, les Suisses ne sont point jaloux, vous êtes trop jolie pour me faire cocu. Quel âge a votre amoureux? — Vingt-huit ans. — J'en ai cinquante-six; il y a fort peu de différence. Mais dites-moi, la belle fille, vous a-t-il fait un enfant? — Non, Monseigneur, je fis une fausse couche. — Cet homme est bien mal adroit, vous voyez que c'est une sottise de mêler la vertu bleue à la vertu choux. Du caractère dont je vous vois, vous n'êtes pas fille à l'oublier. — Non, Monseigneur.—Eh bien! cela est bon. Pour vous faire plaisir, il faut appeler cet homme chez moi, il sera le précepteur de vos enfants; c'est un trésor qu'un pareil Greluchon; avec ses principes il est excellent pour former les filles, il mettra la vertu dans leur bouche et le vice dans leur cœur. — O le

meilleur des maris, s'écria Julie! Quelle bonne nouvelle vais-je apprendre à mon doux ami, ô délices de mon âme! O la vertu bleue! Le bourguemestre épousa la veuve du philosophe et le philosophe vint au palais élever les enfants, adorer Julie, et le véritable amphitrion ne fut point jaloux.

Julie était alliée aux Jacau par sa mère. Le bailli avait un ami, comme les grands en ont, qui n'aimait point les Jacau. Il avait pris en gripe un certain Guilloché. L'ami du prince s'appelait Ignace, on disait à la cour du bailli que c'était un chevalier de la manchette; dans le vrai c'était un jésuite, un homme fier et méchant qui tenait à Genève la feuille des bénéfices et des maléfices. Le crédit d'Ignace le faisait craindre des jansénistes. Guilloché n'avait point signé le formulaire, et n'ôtait point son chapeau quand Ignace passait devant lui à cause que tout janséniste, dit M. de Voltaire, n'a point de charité pour son prochain moliniste. Le favori avait remarqué l'impolitesse de Guilloché, il savait qu'il avait mal parlé de ses confrères, du P. Le Tellier et de sa bulle : il

n'en fallait pas davantage pour écraser son ennemi. Voilà un homme, disai-il, qui pense comme l'univers et le Parlement de Paris, il aime son souverain, il ne croit pas au P. de la croix, cela est effroyable! Ignace, pour se venger de Guilloché et du saint parti, obtint par son crédit un arrêt qui condamnait à mort tous les Jacau soupçonnés de jansénisme. Le bailli, par complaisance pour son ami, avait signé le placard, l'exécution devait se faire le jour de la Saint-Barthélemy.

Guilloché, consterné de l'arrêt, alla trouver Julie, lui dit : Ma nièce (il était son oncle à la mode de Bretagne) vous vous amusez avec votre philosophe à la vertu bleue, avec monseigneur le bailli à la vertu choux. Cremistic ne vous a point mis sur la terre pour rendre trois fois le jour le devoir à votre mari. Volmar est un Suisse bien carré, il fatigue gracieusement une femme. Diable! il ne fait point de l'eau claire comme votre philosophe; cependant, ma nièce, il faut un peu penser à autre chose; tenez, voici un placard, qu'un chien de jésuite a obtenu du bourgmestre, où il est ordonné que si les Jacau ne signent

pas le formulaire dans vingt-quatre heures on les égorgera le jour de la Saint-Barthélemy; nous sommes aujourd'hui le 22 août, Saint-Barthélemy tombe cette année le 24. Vous voyez que le temps presse, il ne faut point vous amuser à la moutarde avec votre philosophe.

Julie, qui aimait les mâles de sa parenté plus que les femelles, dit à son oncle : A votre place je signerais mon nom, un mot d'écriture est bientôt fait.— Comment, morbleu, dit Guilloché? Je signerais contre saint Augustin, contre saint Paul, deux bons jansénistes ? non, ma nièce, je périrai plutôt. — Ne vous fâchez point, mon cher oncle, dit Julie, je tâcherai de faire quelque chose pour vous.

Madame de Volmar mit une chemise blanche, ses souliers de satin vert, ses rubans à la Tronchin, et alla trouver son mari. Pour obtenir une grâce du bourgmestre il fallait la lui demander sur le banc de la République. Les Suisses, qui n'étaient guère plus galants que les anciens Gaulois, avaient une loi salique qui défendait aux femmes

de demander des grâces aux bourgmestres sous peine d'être privées du droit conjugal. Cette loi était heureusement comme toutes les autres lois, elle avait un envers et un bon côté, c'est-à-dire qu'on n'était point privé de la nourriture du Saint-Sacrement de mariage quand le bourgmestre présentait son bâton d'exempt ; car dans l'instant une femme rentrait dans ses droits matrimoniaux. Julie alla trouver Volmar dans le temps qu'il donnait audience aux ménétriers de Genève qui venaient offrir à la République le devin du village composé par un de leurs concitoyens pour perfectionner la musique française. Le bourgmestre, en voyant Julie, se troubla, et pour ne pas l'affliger sur le devoir conjugal, il lui présenta aussitôt sa canne à bec de corbin et lui dit tendrement : Touchez, ma chère Julie, de vos mains blanches le bout du bâton. Une belle main comme la vôtre aide beaucoup les gens dans le ménage, voyez-vous le postillon ... oui... mais... tenez, je vous aime... demandez-moi ce qu'il vous plaira, je vous l'accorderai. Voulez-vous la moitié de ma

métairie du Vallais, je vous la donnerai. — Monsieur, dit Julie, je n'aime pas la nouvelle charrue. Je viens vous prier à manger demain la soupe chez moi, avec le P. Ignace.— Madame, nous aurons cet honneur, donnez-nous de bon vin de Mâcon et la bonne tasse de faltran; mais, Madame, ajouta-t-il en l'examinant de plus près, vous avez fait une grande dépense de toilette, je sens en vous voyant que la vertu choux travaille furieusement chez moi. » Le P. Ignace, flatté de l'honneur que Julie lui faisait, alla raconter à son Giton, l'abbé des Fontaines, qu'il allait dîner chez la Baillivesse : Demain, disait-il, je boirai du bon vin de Mâcon, et les Jansénistes n'en boiront plus après demain.

La nuit du jour qui précédait le dîner, le bourgmestre, charmé de boire du vin de Mâcon et de rendre le devoir conjugal à Julie, ne dormait point d'aise ; pour distraire son impatience, il fit apporter l'histoire de la belle Magdelon, de Richard sans peur, et un squelette décharné appelé la *Gazette de France*. Il trouva dans les nouvelles qu'un certain monstre nommé Damiens, élevé

chez les jésuites, avait attenté aux jours précieux d'un roi adoré de ses peuples et très estimé des Suisses. Le bailli demanda celui qui avait découvert ce détestable régicide; on lui dit qu'un certain Guilloché avait déclaré au Parlement que le monstre, élevé chez les jésuites, avait suivi longtemps la bannière de la congrégation, que Guilloché était un janséniste réfugié en Suisse, à cause que le P. Patrouillet ne voulait pas qu'il fit ses pâques qu'il n'eût préalablement un billet de son confesseur. Guilloché ne voyant point dans l'antiquité l'usage de la confession, encore moins celui des billets de confession, ne voulut point se soumettre à l'autorité des jésuites. M. l'archevêque de Paris, pour faire plaisir à son bon ami le P. Patrouillet, obtint une lettre de cachet pour renfermer Guilloché ; ce dernier, averti à temps, vint se réfugier en Suisse. « On a tort, dit le bourgmestre, le roi de France ne sait pas le mauvais usage des lettres de cachet. Son cœur est trop bon pour permettre de pareilles injustices ; comme j'aime la France je veux récompenser cet homme. Voyez s'il

n'y a point dans l'antichambre de ces Monseigneurs valets de pied. — Monseigneur, dit le secrétaire, il y a Son Excellence le P. Ignace, qui gratte depuis deux heures à votre porte. — Faites-le entrer. »

Ignace étant entré, le bourgmestre lui dit : « Je voudrais rendre des honneurs à un homme de mérite, dites-moi comment nous arrangerons son triomphe; vous connaissez le livre de l'image des premiers siècles, nous pourrions trouver beaucoup d'idées de gloire et d'amour-propre dans ce gros livre. » Le P. Ignace avait de l'ambition, il était jésuite et grand; s'imaginant que c'était lui que le bourgmestre voulait honorer, il lui dit avec transport : « Il faut que votre Excellence Suisse fasse monter cet homme sur une charrette neuve, le revête d'un habit vert et d'un ruban de cent couleurs; qu'un grand de la République, précédé du bedeau de la paroisse crie devant lui : *flectuamus genua*, bourgeois, habitants, manants de Genève, ventre à terre, voici celui que le bailli veut honorer. — Allez, lui dit le bourgmestre, rendez à Guilloché les honneurs que vous

venez d'avancer. » Ignace rougit ; ce fut la première fois depuis la fondation de la Compagnie de Jésus, qu'un jésuite ait rougi. Ignace voulut s'opposer au triomphe de Guilloché ; il dit au bourgmestre que cet homme n'avait point signé la bulle. M. de Volmar, qui était un bon Suisse, se mit en colère et dit au P. Ignace : « Je me f... de ce torchecul, obéissez. » Le jésuite obéit, conduisit la charrette de triomphe de son ennemi, et fut témoin des génuflexions des Genévois.

L'heure de la soupe chez Julie étant arrivée, le bourgmestre y alla avec son favori. On fit bonne chère, on trinqua beaucoup ; au dessert madame la baillivesse se mit à pleurer en s'écriant : « M. de Volmar, je suis morte. — Comment, comment, morbleu ! vous êtes morte, lui dit le bailli avec inquiétude. — Oui, Monseigneur, vous avez vous-même porté ma sentence en condamnant demain les jansénistes à périr. Je suis janséniste du côté de ma mère ; mon père, cependant, était un bon Moniliste, voilà pourquoi le curé de notre paroisse, qui ne l'était

pas, faisait et baptisait ses enfants.—Diable, dit le bourgemestre, si votre curé avait encore une servante à contenter ! il avait furieusement de la vertu choux ; oh dame ! je me fais janséniste. — Ne vous mettez pas en peine, Monseigneur, je connais le formulaire, je vous ferai recevoir janséniste. — Vous me ferez beaucoup d'honneur madame, vous prendrez bien de la peine, dites à votre philosophe qu'il vous aide. »

Six minutes après, Julie s'écria encore qu'elle était morte, que ce malheur l'affligeait d'autant plus qu'elle était sans espérance après cette vie de lui accorder les politesses du mariage : « Oui, Monseigneur, reprit-elle en redoublant ses pleurs, il y a ici un homme d'une mauvaise compagnie. » Le bailli lui demanda avec colère : « Qui est donc ce coquin-là. — Hélas, dit-elle, c'est le P. Ignace, ce méchant assis à ma table. » Le jésuite sentit un malaise, son imagination lui peignit à l'instant les pères Guignard et Malagrida. Le bourgmestre, fâché, se leva de table, et sortit pour aller dans son jardin rêver à la Suisse.

Le P. Ignace, qui sentait des inquiétudes au cou, se jeta sur la bergère de Julie en s'écriant : « Par mon saint patron, madame, par nos quarante martyrs pendus pour la contrebande des Indes, sauvez la vie à votre serviteur. Le bailli est irrité *timeo danaos et dona ferentes.* » Le bourgmestre rentra dans ce moment; voyant le P. Ignace sur la bergère de Julie et croyant qu'il voulait lui donner le devoir conjugal, il s'écrie : « Comment, par tous les diables, cet homme attente à votre vertu choux; ah! vertu chien! P. Ignace, vous ne vous contentez pas de beaux garçons, il vous faut encore de jolies femmes! Ah! sans bleu! vous n'en ferez plus, il faut pendre cet homme-là. Holà! mes gens, qu'on aille chercher Charlot, qu'il accroche tout à l'heure ce coquin-là au carrefour de Sodome. »

Charlot vint saluer le bourgmestre. Les Suisses, qui sont sans façon, ne s'effarouchent pas d'un artiste comme Charlot. — Allons, mon ami, lui dit le bourgmestre, tu as de l'ouvrage aujourd'hui, un cou de jésuite est dur à serrer, prends des forces, bois un coup

à ma santé, pends-moi cet homme, fais-le mourir sans confession, afin qu'il souffre dans l'autre monde, comme dans celui-ci. — Tout est prêt, Monseigneur, lui dit le bourreau; le P. Ignace avait dressé une potence de cinquante coudées pour accrocher Guilloché, il a fait venir les violons, il dansera. Je me flatte qu'il fera la chose de bonne grâce et ne fera point l'enfant comme l'abbé Fleur (1). »

Pendant cette conversation, Charlot avait toujours le chapeau bas, il n'était pas grand d'Espagne; les gens de son métier ne se couvrent jamais devant les baillis de Genève.

Le P. Ignace fut pendu; le bourgmestre alla donner le devoir conjugal à Julie, et le philosophe genévois, rempli de sa vertu,

---

(1) L'Abbé Fleur, pendu publiquement à Paris pour avoir contrefait des billets de loterie. Comme ce petit collet faisait la grimace et ne voulait pas monter de bonne grâce sur l'échelle, le bourreau lui dit : comment, M. l'Abbé, vous faites l'enfant.

bleue disait : « J'aurai tantôt mon tour, bon Suisse qui avez confié votre femme à des faiseurs de paradoxes. »

LA CHASTETÉ
OU
LE CÉLIBAT

L'homme est trop faible, hélas! pour dompter la nature.
VOLT.

La chasteté, cette vertu stérile que Dieu n'a point faite ni commandée, puisque la première loi donnée à l'homme, fut celle de croître et de multiplier, est une idole qui n'a ni pied ni patte. Cette vertu enfin que l'Église a mise sur ses autels, ne dépend ni de la faiblesse de l'homme ni des forces de son âme, elle est impossible à la plupart des mortels tant qu'ils resteront attachés à l'argile qui les enveloppe.

Le mariage, ce frein salutaire contre le péché, selon saint Paul et l'expérience, ne

peut retenir vos prêtres et vos moines. Est-ce pour les exposer à violer plus souvent les commandements les plus sacrés, que vous les tenez sous le joug du célibat? Votre loi humaine est-elle préférable à la loi divine ? En multipliant vos célibataires, vous avez multiplié les crimes, exposé davantage les filles et les femmes de vos frères : n'existerait-il qu'un cocu dans une province, fait par un moine, façon la plus détestable d'être cocu, vous auriez toujours mal fait d'exposer un seul homme aux suites fâcheuses qui peuvent résulter de son crime. Vous prêchez qu'il vaut mieux se marier que de brûler; vous brûlez vos prêtres dès ce monde..... quelle conduite !

Vous avez fait votre loi du célibat dans ces siècles fabuleux, où l'on trouvait des miracles aussi aisément que l'on trouve les herbes les plus communes.

Vous avez admiré avec enthousiasme le beau côté du célibat, sans penser que la nature pouvait se moquer de vous ; vous avez voulu une idole de vertu, vous avez mis le fantôme à la place de la réalité.

Vos prêtres sont exposés à confesser joue à joue de belles femmes, d'entendre le récit de leurs péchés verreux, le plan de leur attitude, les détails de leurs attachements, les circonstances les plus galantes de leurs faiblesses, enfin le tableau le plus séduisant dans une confession sincère. Les croyez-vous insensibles à ces récits? pensez-vous que le vieil homme ne s enflammera point, vos ministres pénitentiaux sont-ils de marbre de Gênes ou de Paros? Ils sont, dites-vous, châtrés pour le ciel; prenez garde à cette castration. Le grand seigneur ne s'y fierait pas.

Un prêtre a entendu des confessions galantes, il n'a point de femme pour éteindre légitimement le feu que la déclaration d'une fille aura allumé dans son âme; au retour du tribunal, il parcourt sa servante avec plus d'attention. Les faiblesses qu'il vient d'entendre ont ému son cœur et porté dans ses regards la chaleur du plaisir. L'exemple, la multitude des délinquants le rend plus hardi. L'usage du péché originel lui démontre que tous les hommes et les femmes ont tâté du

péché originel; sera-t-il le seul des enfants d'Adam sans toucher à l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Sa servante Margot, retirée le soir avec lui, tient le péché originel; si la pomme est encore fraîche, M. l'abbé y tâtera, le scapulaire, le cordon de saint François et les calottes de maroquin n'empêchent pas la nature d'exiger ses droits; c'est une sottise de récalcitrer contre elle, on n'en vient jamais à bout. Le poète des philosophes disait:

Naturam expeltas furca, tamen usque recurret.

Les papes, fondateurs du célibat et des bordels à Rome, se sont imaginé que le célibat était une vertu, à cause qu'il était un vice par son inaction; pour établir cette chimère et en faire une loi aux ministres des autels, on a renversé l'Écriture, car la seconde qualité que saint Paul requiert dans un évêque est d'avoir une femme, condition sans laquelle il ne peut être appelé à l'épiscopat. L'apôtre était si persuadé de cette vérité, qu'il était marié. Son mariage est

bien déclaré dans la première aux Corinthiens, Chap. 5, v. 5. *N'avons-nous pas*, dit-il, *le pouvoir de mener partout une femme sœur*, c'est-à-dire une femme qui soit notre sœur en Jésus-Christ, *comme font les apôtres et les frères de notre Seigneur* et Cephas? Dans le grec il y a *une femme sœur faisant profession de la foi de Jésus-Christ. N'avons-nous point le pouvoir*? Cette expression ne marque-t-elle pas un droit qui n'appartient qu'à l'homme marié? Les apôtres, qui prêchaient contre le scandale, n'eussent point édifié les Gentils, s'ils avaient amené avec eux des femmes qui ne fussent point les leurs. Saint-Ignace, dans sa lettre aux Philadelphiens, met saint Paul au nombre des hommes mariés.

L'invention du célibat trouvée par l'Église, fut condamnée autrefois dans le concile de Constantinople, qui dit expressément au 13e Canon : *Comme nous avons entendu dire que l'Église Romaine ordonne que ceux qui sont prêtres ou diacres abandonnent leurs femmes légitimes, les pères assemblés dans ce Concile décident que suivant l'ancienne discipline exacte de l'Église et l'ordre des*

apôtres, les prêtres et les diacres vivront avec leurs femmes légitimes comme les laïques, et nous défendons, surtout lorsqu'on ordonnera des prêtres ou diacres, qu'on leur refuse sous le prétexte qu'ils sont mariés et qu'ils veulent habiter avec leurs femmes après l'ordination. Nous ne voulons point outrager le mariage ni séparer ce que Dieu a conjoint.

Le Concile de Trente agita la question du célibat ; les vieux prélats, qui avaient vu les naufrages de la chair, et la sûreté dans le mariage pour fixer près d'un vieillard l'inconstence d'une femme, opinèrent pour marier les prêtres. Les jeunes évêques, assurés de pouvoir fixer leurs conquêtes et certains de trouver des femmes partout, ne furent point du même avis. L'idole du célibat fut remise sur son piédestal, et pour assurer à jamais sa gloire, le Concile ne décida qu'après. Si quelqu'un, ajoute ce Concile, s'avise de dire que le célibat n'est pas plus saint que le mariage, qu'il soit anathème. Ce Canon est impertinent.

L'Église a pensé que la charité serait plus affermie par le vœu de la continence ; les

dévots, toujours emportés par leur zèle, ont cru qu'il était fort aisé de se dépouiller de son sexe. Le sacrement de mariage, cette source de bénédictions pour les laïques, est une source de sacrilèges pour un prêtre à cause des plaisantes raisons que voici : Les prêtres ont fait vœu d'obéir aux commandements de Dieu avant d'avoir fait le vœu de chasteté. Un prêtre incontinent doit se marier selon l'apôtre, il ne le peut selon l'Église, parce que, suivant le pape, il est plus obligé d'obéir aux canons des Conciles qu'aux commandements de Dieu. En se mariant, il ne rompt que son vœu et ne pèche plus contre la loi de Dieu ; mais l'Église, qui est sage, préfère les gens qui manquent à la loi de Dieu à ceux qui manquent aux siennes ; il vaudrait mieux, disent nos prédicateurs, anéantir le monde que de faire un péché mortel ; sans faire rentrer l'univers dans le chaos, le pape peut, s'il le veut, anéantir dix millions de péchés mortels en faisant marier les célibataires, mais Rome ne le veut pas ; plus tard elle le voudra, car tout tend vers la vérité, c'est le centre de la raison.

Les docteurs ont appuyé leur doctrine du célibat sur ces paroles de l'Écriture: *Ceux qui ont quitté leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, auront la vie éternelle.* Dans ce passage, il s'agit de quitter ce qu'on pourrait garder qu'en renonçant à la foi; car Jésus-Christ ne pouvait dire aux hommes : abandonnez vos femmes et vos enfants, lorsqu'il leur défendait de séparer ce qu'il avait uni. En conséquence de ce passage mal entendu, on a défendu aux prêtres le mariage. Pourquoi l'Église ne leur a-t-elle point défendu les richesses que Dieu a condamnées formellement ? Dieu ne défend pas de s'attacher aux femmes; son apôtre nous dit de les aimer comme Jésus aime son Église, c'est-à-dire d'une tendresse extrême ; Dieu nous défend d'aimer les richesses. L'Église, au contraire, défend à ses ministres l'amour des femmes et les comble de richesses et de bénéfices.

Le vœu de continence, dit un auteur célèbre, est d'autant plus parfait que la continence, par sa nature, n'est pratiquable que par peu de personnes. Cette vertu ne dépend

point de l'homme. *L'amour qui fait naître l'incontinence est souvent involontaire : l'impression de certains objets sur le cerveau ne dépend point de l'âme, ce n'est point à cause que l'on veut que certains objets plaisent, c'est à cause qu'ils ont agité d'une certaine manière les fibres de notre cerveau ; et qu'ils ouvrent des valvulves qui étaient fermées. Ce changement en produit d'autres, presque à l'infini dans la machine ; de là, naissent des désirs, des avants-goûts de plaisir, et cent autres inovations qui détruisent la continence.* Un moine aura vécu chastement vingt années ; il voit dans son église, ou il rencontre dans une voiture publique, un objet séduisant, le voilà subitement épris et dans l'état de brûlure dont parle l'apôtre.

« Les victoires sur la chasteté, continue » M. Bayle, sont bien journalières. On ne » sort victorieux de ces combats que couvert de plaies. On a raison de juger que » ceux qui passent leur vie entre les mains » des médecins sont misérables. Cela n'est » pas moins vrai par rapport à ceux qui ont » à combattre la rébellion du tempérament,

» et qui sont contraints d'opposer toujours
» quelques barrières aux irruptions de la
» chair. Cette condition est déplorable, on y
» est souvent forcé derrière ces retranche-
» ments ; la conscience en gémit, en sou-
» pire. Quel progrès n'eût-on pas fait dans
» le chemin de la perfection, si on eût pu
» marcher dans cette sorte d'entraves sans
» perdre tant de temps en livrant combat à
» l'ennemi à chaque pas pour conserver une
» vertu inutile. »

L'imagination des hommes, toujours emportée vers le merveilleux ou l'incroyable, a voulu faire des vertus que la nature n'avait pas faites. Le tempérament, guidé par la nature, s'est moqué de la chasteté. La raison, éclairée par sa propre lumière, a ri de l'impossibilité d'être plus parfaite en combattant à chaque instant contre la chair. On peut trouver, je le crois, quelques continents, surtout dans un âge avancé, mais on ne trouve point un homme chaste : de la continence à la chasteté la distance est infinie. Supposons qu'il puisse se trouver des hommes chastes, la chasteté ne peut-elle point subsister chez

eux sans la charité? Une chose qui peut subsister sans la charité ne peut faire un mortel plus parfait.

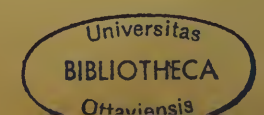
Fin de la première Partie

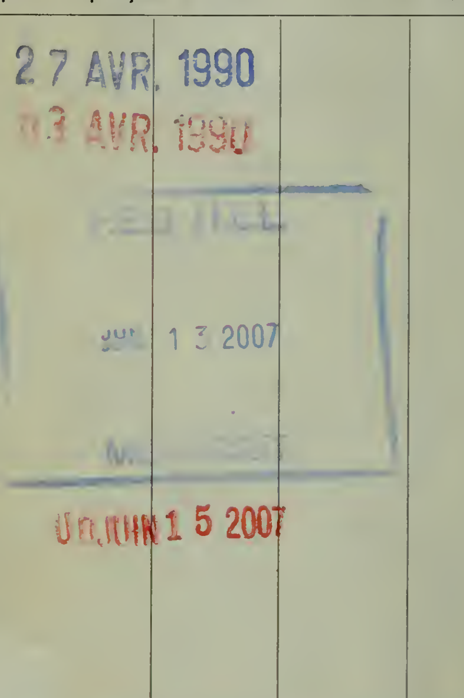
TABLE

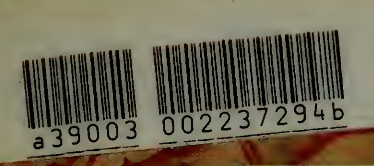
DES ARTICLES

PREMIÈRE PARTIE

Paris. Imp. Tolmer et Cie. — 1539.




27 AVR. 1990
AVR. 1990
1 3 2007
JUIN 1 5 2007


a39003 002237294b

